This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

CHEFS-D'ŒUVRE

DU RÉPERTOIRE

DES

MÉLODRAMES

[illegible] THÉATRES.

PARIS,

Chez Mme Ve DABO, Libraire, rue du Pot-de-Fer, n°. 14.

1824.

mmond
k Fund

raries

CHEFS-D'ŒUVRE

DES

MÉLODRAMES.

8.

SENLIS,
IMPRIMERIE DE TRE

CHEFS-D'ŒUVRE

DU RÉPERTOIRE

DES

MÉLODRAMES

JOUÉS A DIFFÉRENS THÉATRES.

TOME VIII.

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE DU POT-DE-FER, No 14.
1824.

LA BATAILLE
DE PULTAWA,

MÊLODRAME HISTORIQUE EN TROIS ACTES,

PAR MM. FRÉDÉRIC ET BOIRIE;

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 1er septembre 1808.

PERSONNAGES.

CHARLES XII, roi de Suède.
PIERRE-LE-GRAND, czar de Russie.
EUGÈNE RENSCHILD, colonel suédois.
DROSENSKI, colonel des gardes du czar.
FLORESKA, fille du prince Menzicoff.
LE FELD-MARÉCHAL RENSCHILD, général suédois, père d'Eugène.
LE COMTE LEVENHAUPT, généraux
LE COMTE HOORN, suédois.
VALOUSKI, sergent du régiment d'Eugène Renschild.
COCASKI, meunier des environs de Pultawa.
BRISKA, mère de Cocaski.
PAULISKA, future de Cocaski.
LINSKI,
RUSBOFF, Cosaques.
UN SERGENT SUÉDOIS.
UN FACTIONNAIRE.
UN COSAQUE.
SOLDATS SUÉDOIS.
SOLDATS MOSCOWITES.
COSAQUES, VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES des environs de Pultawa.

La scène se passe aux environs de Pultawa.

LA

BATAILLE DE PULTAWA,

MÉLODRAME HISTORIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente les avant-postes suédois, de côtés et d'autres des tentes. Au premier plan, à droite des acteurs, est une cabane; au fond la Worlska, dont les deux rives sont praticables et communiquent ensemble par un pont de bois. Le jour commence à poindre. Au lever du rideau et pendant l'ouverture, on entend dans l'éloignement le bruit d'une canonnade soutenue.

SCÈNE I.

VALOUSKI, FLORESKA sous le costume d'un officier russe.

(Les habitans d'un village incendié sont groupés diversement, et forment un tableau avec les Suédois qui se hâtent de sauver les effets des malheureux villageois. Le bruit du canon se fait toujours entendre.)

VALOUSKI, à Floreska.

Enfin, morbleu! l'incendie est entièrement éteint.

FLORESKA.

Quelques maisons seules ont pu échapper aux flammes. Que de malheureux ont tout perdu dans cette nuit funeste!

VALOUSKI, aux villageois et aux soldats.

Allons, mes enfans, portez dans les maisons qui subsistent encore ce que vous avez pu sauver de la fureur des flammes, en attendant que vous puissiez songer à réparer vos habitations. Le roi a établi en ces lieux son quartier-général; les tentes y sont déjà posées. Ne perdez point toute espérance; il est instruit du malheur dont vous êtes victimes; il est humain; et s'il est obligé de faire la guerre, il prend plaisir à réparer les maux qu'elle entraîne après elle. Allez, mes amis, allez.

(Les villageois sortent par différens côtés chargés de leurs effets. Les soldats suédois sortent avec eux. Le bruit du canon redouble.)

SCÈNE II.

VALOUSKI, FLORESKA.

VALOUSKI.

Diable! il paraît que le général Levenhaupt est vigoureusement attaqué.

FLORESKA.

Le canon ne cesse point

VALOUSKI.

Ah! le czar aura été prévenu que notre général devait cette nuit amener un convoi de vivres à notre camp, et il tente de s'en emparer; mais, bah! le général a pour escorte l'élite de nos braves soldats; et ventrebleu! combattre et vaincre, c'est pour eux la même chose.

FLORESKA.

Comment voulez-vous que le czar ait appris?...

VALOUSKI.

Il peut en avoir été instruit par cet officier russe pris dans la dernière affaire, et qui est parvenu à s'échapper.

FLORESKA.

Si ce convoi vous était enlevé, votre position deviendrait très-critique.

VALOUSKI.

Je le crois bien, mille bombes! à peine nous reste-t-il des vivres pour deux jours, et l'éloignement où nous sommes de la Suède nous ôte tout espoir d'en recevoir des secours, du moins de long-tems. N'importe! nos soldats ne se découragent pas; Charles XII les commande, et ce héros les a conduits si souvent à la victoire, qu'ils se croiront invincibles tant qu'ils l'auront à leur tête. Mais mon colonel tarde bien ce matin à vous rendre sa visite.

FLORESKA.

Il est vrai ; M. Eugène a peut-être été retenu au camp par son devoir.

VALOUSKI.

Il vous aime beaucoup, M. Eugène Renschild.

FLORESKA.

Il plaint mon malheur.

VALOUSKI.

Non, il vous aime, et même l'amitié qu'il vous témoigne a quelque chose d'étonnant ; à telles enseignes que l'autre jour je m'aperçus qu'en vous quittant il vous baisa la main.

FLORESKA, à part.

Grand Dieu ! (*Haut.*) Quoi ! vous avez vu ?....

VALOUSKI.

Oui, oui, j'ai vu.

FLORESKA.

Vous vous êtes trompé.

VALOUSKI.

Non, non, je suis sûr de ce que je dis. Je vous dirai même quelque chose de plus fort.

FLORESKA.

Comment ?...

VALOUSKI.

Oui, quelque chose de plus fort. Il vous disait en vous baisant la main : Adieu, ma bonne, ma douce amie.

FLORESKA, à part.

Il sait tout.

VALOUSKI.

Soyez de bonne foi ; si nos souverains étaient en aussi bonne intelligence que vous, la paix serait bientôt conclue, n'est-ce pas?

FLORESKA.

Valouski, je ne le vois que trop, vous avez pénétré un secret que j'aurais voulu cacher au monde entier.

VALOUSKI.

Eh bien! oui, je sais tout. La dernière conversation que vous eûtes avec mon colonel, je l'ai entendue, pardonnez mon indiscrétion ; mais soyez assurée que je n'ai d'autre but que de chercher à calmer vos chagrins.

FLORESKA.

J'espère que ce secret restera enseveli dans votre sein.

VALOUSKI.

N'en doutez point. Un vieux soldat sait trop bien que la discrétion est une des premières règles de la tactique. Croyez-moi, il faut fermer son cœur à ses tyrans, mais il faut l'ouvrir à ceux que l'on estime et que l'on aime. Oui, Madame, je sais que vous êtes fille du prince Menzicoff, général et favori du czar Pierre-le-Grand; mais j'ignore quelle circonstance vous fit tomber entre les

mains du jeune colonel Renschild, et le motif qui vous avait amené au camp du prince moscowite dans une campagne qui se poursuit avec tant d'acharnement.

FLORESKA.

Je vais vous en instruire. La mort m'enleva ma mère dans un âge où je n'étais point en état de connaître toute l'étendue de mon malheur. Mon père, obligé d'abandonner Moscou pour suivre le czar, me confia à des personnes respectables qui eurent toujours pour moi les soins de la plus tendre amitié, et qui, ne consultant que mes désirs, me firent donner une éducation peu convenable à mon sexe, mais qui s'accordait parfaitement avec mes inclinations. Il y a quelques mois, dans une affaire où mon père commandait en chef, il fut blessé d'un coup de feu. J'appris cette nouvelle, et tremblante pour ses jours, je quittai Moscou et vins au camp du czar. Le danger de mon père avait été exagéré; il était à l'instant de mon arrivée presque entièrement rétabli. Ce fut près de lui que j'eus occasion de voir Eugène, fils du feld-maréchal Renschild. Il était prisonnier de guerre. Une égale sympathie agit sur nos deux cœurs. A peine Eugène m'avait-il parlé deux fois, et déjà je m'apercevais qu'il m'aimait, et la connaissance de cet amour enivrait mon ame de la joie la plus pure. Le prince Menzicoff, mon père, s'aperçut de

notre tendresse ; il la désapprouva, fit échanger Eugène, m'ordonna de l'oublier, et de me préparer à devenir l'épouse de Drozenski, colonel du régiment des gardes du czar, homme faux, méchant, dissimulé ; mais jouissant d'une grande fortune, d'un rang distingué, et qui quittait un commandement éloigné pour venir recevoir ma main. Eugène apprit les projets de mon père ; n'écoutant que son désespoir, le premier usage qu'il fit de sa liberté fut de venir pendant la nuit attaquer le camp moscowite avec une partie de son régiment. Connaissant le lieu de ma retraite, il y pénétra sans peine. Il me força de le suivre en ces lieux ; à la faveur de ces habits, il me présenta à son père comme un jeune officier moscowite qu'il avait connu pendant sa captivité et qui avait été pris dans une affaire d'avant-poste où il commandait.

occupez cette cabane que j'ai louée à un habitant de Karsinski, et ma prudence saura détourner les soupçons qui pourraient compromettre votre sûreté.

FLORESKA.

Non, Valouski, je ne puis rester davantage, les jours d'Eugène sont menacés. Mon père ignore ma destinée, peut-être même il répand des larmes sur mon sort. C'est à moi d'en tarir la source.

VALOUSKI.

Comment, morbleu! vous voulez déserter?

FLORESKA.

Mon parti est pris, et je compte sur vous pour seconder mon projet. Oui, Valouski, je fuirai ces lieux où un plus long séjour me rendrait coupable. J'irai me jeter aux pieds de mon père, et lui prouver que sa fille, quoique égarée par l'amour, est toujours digne de lui.

VALOUSKI.

Oh! en ce cas je vais user de mon autorité. J'oublie que vous êtes une femme, vous êtes mon prisonnier, et je vous garde; il serait trop difficile de vous rendre aux Russes sans perdre beaucoup au change. Je leur défie de nous donner un prisonnier qui vous ressemble; mais j'aperçois quelqu'un qui saura bien détruire toutes ces belles résolutions.

FLORESKA, avec joie.

C'est Eugène !

VALOUSKI.

C'est Eugène ! allons, allons, vous ne déserterez pas.

(Les habitans du village et les Suédois rentrent en scène ; ils sont suivis d'Eugène Renschild à la tête d'un corps nombreux.)

SCÈNE III.

VALOUSKI, FLORESKA, EUGÈNE, SOLDATS SUÉDOIS, VILLAGEOIS.

EUGÈNE, à voix basse.

Chère amie ! que j'éprouve de joie de vous revoir ! (*Haut.*) Bonjour, bon Valouski.

VALOUSKI.

Mon Colonel, je vous salue.

EUGÈNE, aux villageois.

Mes amis, le récit de vos infortunes est parvenu jusqu'à Charles XII. Il m'a chargé d'un devoir bien doux pour mon cœur, celui d'essuyer vos larmes et de vous offrir tous les secours que l'homme sensible doit au malheur. Voici cinq cents rixdallers qui doivent être employés à réparer les funestes effets de l'incendie. Point de remercîmens, mes amis : ils sont dus au monarque qui sait joindre à tout l'éclat des talens militaires cette

grandeur d'ame, cette douce bienfesance qui caractérisent les héros.

LES VILLAGEOIS.

Ah ! le bon prince !

(Ils se partagent l'argent.)

VALOUSKI, amenant Eugène sur l'avant-scène.

Deux mots, mon Colonel; ces bons villageois n'étaient pas les seuls qui désirassent votre arrivée; Mademoiselle et moi nous vous attendions avec impatience.

EUGÈNE, étonné.

Que dites-vous?

FLORESKA.

Il sait tout.

EUGÈNE.

Comment ?...

FLORESKA.

Il a découvert notre secret..

VALOUSKI.

Ah ! mon Colonel, c'est un fier en pour deux amoureux que de vouloi muler; un geste, un coup d'œil, la chose les trahit.

(Le bruit du canon red

EUGÈNE.

Je ne puis rester plus long-te vous; mon régiment a reçu l'o téger le passage de la Dessna p que commande le général L vous quitte.

FLORESKA.

Eugène, ne vous exposez point témérair ment, songez que de votre existence dépei celle de Floreska.

EUGÈNE.

Rassurez-vous, Floreska; vous me reverrez bientôt, vainqueur des ennemis de mon roi, venir chercher à vos pieds le prix de ma victoire.

(Eugène fait un signe, toute la troupe se met en mouvement. Il fait ses adieux à Floreska, se met à la tête des troupes suédoises, et sort. Tous les villageois le suivent des yeux. Eugène reparaît de l'autre côté de la Worlska; il sort, les villageois le suivent.)

SCÈNE IV.

VALOUSKI, FLORESKA.

VALOUSKI.

Eh bien! Madame, vous vous taisez; songeriez-vous encore à la fuite?...

FLORESKA.

Oui, et ma résolution est invariable; pourriez-vous refuser de me servir?

VALOUSKI.

Je le dois. Vous êtes considérée comme prisonnier de guerre, remise à la garde de mon Colonel; vous donner les moyens de

fuir, ce serait exposer sa sûreté, et je ne puis y consentir.

FLORESKA.

Rassurez-vous, je ne partirai qu'avec l'aveu d'Eugène.

VALOUSKI.

Et vous espérez l'obtenir?

FLORESKA.

J'en suis sûre.

VALOUSKI.

Mais l'amour?...

FLORESKA.

Doit se taire quand l'honneur parle.

VALOUSKI.

Bah! l'amour est comme bien des gens; il ne fait pas toujours ce qu'il devrait faire.

FLORESKA.

Ainsi vous me promettez...

VALOUSKI.

Je ne promets rien, morbleu! je ne promets rien.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, COCASKI, LES VILLAGEOIS.

LES VILLAGEOIS rentrant en scène.

C'est Cocaski! c'est Cocaski!

VALOUSKI.

Qu'est-ce que c'est que Cocaski?

COCASKI.

C'est moi, M. le Général.

VALOUSKI.

Vous vous trompez, je ne suis point général.

COCASKI.

Vous pouvez le devenir, monsieur le soldat.

VALOUSKI.

Je ne suis point un monsieur.

COCASKI.

Cependant vous êtes sûrement quelque chose?

VALOUSKI.

Je suis caporal, mille tonnerres!

COCASKI.

Eh bien! caporal mille tonnerres! ne pourriez-vous pas m'enseigner comment il faut s'y prendre pour parler au roi?

VALOUSKI.

Vous voulez parler au roi, vous?

COCASKI.

Oui, Monsieur, moi en personne, et pour affaire d'intérêt.

VALOUSKI.

Je vous crois.

COCASKI.

Tenez, Monsieur, vous êtes caporal? soldat par conséquent?

VALOUSKI.

J'ai cet honneur, mon camarade.

COCASKI.

Eh bien! monsieur mon camarade, vous pourrez peut-être me servir dans cette affaire-là. Je m'appelle Nicolas Cocaski; je suis meunier et propriétaire d'un superbe moulin très-achalandé.

VALOUSKI.

A vent?

COCASKI.

Comment, avant?... ah! à vent; c'est pas à eau sûrement; dans ce pays l'eau est gelée six mois de l'année. Ce moulin est à une petite distance de ce village; et comme les Kalmoucs et les Cosaques brûlent tout dans les environs, je ne vois partout que feu et flammes, ce qui ne fait pas venir l'eau au moulin.

VALOUSKI.

L'imbécile! c'est vrai.

COCASKI.

Or, pour éviter d'être pillé et volé par ces maraudeurs de Cosaques, je viens prier votre roi de faire mettre une sentinelle ou deux à mon moulin.

VALOUSKI.

Ah! ah!

COCASKI.

Ce n'est pas pour moi que j'ai peur: mais il faut vous dire que cette guerre-là vient bien mal à propos; car je devais me marier ces jours-ci, et le canon dérange ma noce; ma petite Pauliska, ma future, est avec maman, la mère Briska; et si les Cosaques venaient assiéger le moulin, et qu'ils vissent ma femme, et qu'elle leur plût, et qu'ils la prissent ou la tuassent, je serais veuf sans avoir cessé d'être garçon; et vous sentez qu'il serait très-désagréable pour ma Pauliska d'être tuée au moment de se marier.

VALOUSKI.

C'est juste. Ainsi vous voulez que nos soldats gardent votre femme?

COCASKI.

Que vos soldats gardent ma femme! elle serait en bonnes mains. Je garde ma femme tout seul; c'est mon moulin que je veux faire garder, parce que si on vient nous attaquer, je suis bien aise de ne pas voir dévaster mes propriétés.

VALOUSKI.

Il faut vous battre, si l'on vient vous attaquer.

COCASKI.

Tiens, me battre! pourquoi faire?

VALOUSKI.

Pour voler à l'immortalité sur les ailes de la victoire.

COCASKI.

J'aime mieux m'en tenir aux ailes de mon moulin, ça me connaît davantage.

VALOUSKI.

Mais croyez-vous que le roi consente à ce que vous désirez ?

COCASKI.

Il se gardera bien d'y manquer, il y va de son intérêt. Figurez-vous que mon moulin est situé sur un rocher tout près du petit bois de Dravá, et qu'au milieu de ce bois est un chemin qui conduit droit au camp de l'empereur, devant Pultawa.

FLORESKA, à part.

Le petit bois, le moulin, je ne l'oublierai pas.

VALOUSKI.

En ce cas vous avez raison; le roi ne négligera pas de faire occuper votre moulin.... Qu'est-ce que ce bruit?....

FLORESKA.

C'est un nouveau détachement de soldats qui sans doute va rejoindre Renschild.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, HOORN, SOLDATS SUÉDOIS.

HOORN.

Qui commande ce poste sur la Worlska?

VALOUSKI.

Le capitaine Volna, blessé hier dans l'attaque de ce hameau par les Cosaques.

COCASKI.

Monsieur l'officier...

HOORN.

Soldats, à vos postes; le roi lui-même va se rendre en ce lieu.

COCASKI.

Le roi? bon! je lui parlerai.

HOORN.

Que tout le détachement se mette sous les armes; que les tambours battent aux champs, et que Sa Majesté puisse être satisfaite de la tenue des troupes qui garnissent ce passage important. Je cours porter les mêmes ordres aux postes établis sur l'autre rive de la Worlska.

COCASKI.

Je verrai le roi.

(Hoorn passe le pont à la tête de son détachement. Les Suédois qui étaient restés en scène sortent par le bas de la montagne; sur un signe de Valouski les villageois s'avancent et forment un cercle autour de lui, en lui prêtant la plus grande attention.)

SCÈNE VII.

VALOUSKI, FLORESKA, COCASKI, LES VILLAGEOIS.

VALOUSKI.

Ah! çà, écoutez-moi, mes amis; il faut profiter de ce moment pour témoigner au roi votre reconnaissance. Les cinq cents rixdallers que vous tenez de sa générosité suffisent pour réparer vos pertes. Il faut un instant oublier vos chagrins pour fêter votre bienfaiteur.

COCASKI.

Tiens! tiens! on vous a donc donné de l'argent à vous autres?

VALOUSKI.

Êtes-vous de mon avis?

TOUS.

Oui, Valouski.

COCASKI.

Vous en êtes? nous en sommes.

VALOUSKI.

Allez vous préparer.

COCASKI, entendant le bruit du canon.

Allez vous préparer; c'est fort bien dit; mais cependant, père caporal, faites donc attention que nous ne pouvons pas danser au

bruit de cette musique diabolique ! pan ! pan ! pan ! pan !

VALOUSKI.

Et qu'est-ce que cela fait ?

COCASKI.

Ça fait que moi qui vous parle je perdrai la mesure, et puis le roi...

VALOUSKI

Ne crois-tu pas que le roi va s'effrayer comme toi ? tu peux être tranquille. J'ai entendu Charles XII au siége de Copenhague demander à ceux qui l'entouraient quel était ce sifflement qu'il entendait si près de ses oreilles. — C'est, lui répondit-on, le bruit de la mousqueterie chargée à balles que l'on tire sur vous. — Bon, dit Charles, ce sera dorénavant ma musique.

COCASKI.

Eh ben ! il a du goût, en fait d'harmonie. Mais ça ne m'étonne pas, car c'est un diable ; il faut toujours qu'il fasse la guerre.

VALOUSKI.

Allons, mes amis, ne perdons point de tems ; mais qui se chargera de porter la parole pour vous devant le roi ?

COCASKI.

Je m'en charge, et vous serez contens de mon éloquence champêtre.

(Les tambours battent aux champs dans l'éloignement.)

VALOUSKI.

Le roi s'avance; allez, et revenez vite.

COCASKI.

Oui, allons nous préparer. Vous, mes amis, disposez des bouquets, des fleurs, des branches de lauriers. Pendant ce tems je vais dans un coin ruminer à mon discours. Ah! çà, dites donc; comment reconnaîtrai-je le roi? a-t-il des habits dorés? a-t-il de l'argenterie sur son uniforme?

VALOUSKI.

Au contraire, la simplicité est la première des vertus de Charles XII. Sur le champ de bataille, ses ennemis le reconnaissent aux coups qu'il porte, et non à la richesse de ses vêtemens.

COCASKI.

Ah! c'est aux coups qu'il se fait reconnaître. Eh bien! vous me ferez le plaisir de me le montrer, car je ne veux pas le reconnaître de cette manière-là.

VALOUSKI.

Partez.

COCASKI.

Oui, partez, et attendez pour venir vous présenter au roi que j'aille me mettre à votre tête.

(Les villageois sortent par le bas de la montagne avec Cocaski. Les tambours battent aux champs.

VALOUSKI.

Voici le roi. Il est accompagné du feld-maréchal Renschild, père de mon colonel.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE ROI, RENSCHILD. ÉTAT-MAJOR.

LE ROI.

Que mon régiment des gardes charge cette colonne russe qui harcelle Levenhaupt; que mes grenadiers ne fassent feu qu'à six pas de l'ennemi, et que, le culbutant ensuite, ils le forcent à s'engloutir dans les marais près desquels il est appuyé.

RENSCHILD.

Sire, ce mouvement me paraît habilement conçu, mais d'une difficile exécution.

LE ROI.

Oubliez-vous, Renschild, que ce sont mes soldats qui vont l'opérer?

RENSCHILD.

Sire, vous voyez d'ici le malheureux hameau de Karsinski que les Cosaques ont rendu la proie des flammes. C'est à ses habitans que Votre Majesté vient de faire remettre cinq cents rixdallers. Le feu l'aurait totalement détruit, et tous les villageois au-

raient péri, sans les prompts et courageux secours de vos troupes.

LE ROI, à ses gardes.

Bien, mes amis! des barbares sans discipline sont cruels; mais de véritables soldats sont toujours humains. Comment les Cosaques ont-ils pénétré jusqu'en ces lieux?

RENSCHILD.

Nos vedettes ont été surprises, et la grande garde a été tournée.

LE ROI.

M. le Maréchal, vous vous informerez s'il n'y a point de négligence de la part de l'officier qui commande ce cantonnement; et, pour qu'un tel malheur n'arrive plus, vous ferez doubler tous les postes, dont je ferai moi-même la visite.

RENSCHILD.

Sire, quel sera l'ordre du jour?

LE ROI.

Le même. Cependant j'ai appris que des femmes étaient dans les lignes suédoises. Vous y ajouterez que je renouvelle la peine de mort contre tous militaires qui introduiraient une femme dans mon camp. La disette affreuse qui règne dans une armée autorise cette mesure. De plus, si ce sont des femmes qui intéressent mes guerriers, je dois tout craindre de leurs alarmes, de la terreur, des

regrets qu'elles inspireront à ceux qui leur sont chers. Pour que les hommes soient prêts à se sacrifier à tous momens, il faut les isoler de l'affection qui a le plus de pouvoir sur leurs ames.

RENSCHILD.

Je ne m'étonne plus, Sire, que jamais l'amour n'a eu d'empire sur votre cœur.

LE ROI.

J'ai redouté les femmes artificieuses. Je fis de la gloire mon idole, et c'est à elle seule que j'ai résolu de sacrifier. A propos, Renschild, vous ferez aussi exécuter dans les vingt-quatre heures l'ordre que j'ai donné de conduire en Livonie tous les prisonniers moscowites qui se trouvent dans mon camp.

FLORESKA et VALOUSKI.

Ciel!

RENSCHILD.

Sire, vous serez obéi.

LE ROI, fixant Floreska.

Mais quel est cet officier?

RENSCHILD.

Un ami de mon fils, et son prisonnier de guerre. C'est pour lui qu'il vous a demandé la permission d'habiter Karsinski.

LE ROI.

Votre fils a raison. La guerre qui divise les deux nations ne peut autoriser un honnête

homme à manquer aux lois de l'amitié, et surtout à celles de la reconnaissance. Approchez, jeune homme.

FLORESKA s'approche en tremblant.

Sire....

LE ROI.

Vous paraissez intimidé.

FLORESKA.

Non, Prince.

LE ROI.

Avez-vous quelque chose à vous reprocher? ne vous seriez-vous pas vaillamment défendu lorsque vous vous rendîtes à mes troupes?

FLORESKA.

Ah! Sire, le Ciel est témoin que j'aurais préféré la mort à cette affreuse captivité.

LE ROI.

Eh bien! consolez-vous, mon ami, apprenez que l'on peut être vaincu par mes soldats, et avoir encore des titres de gloire.

FLORESKA.

Il est vrai que j'ai trouvé quelque consolation d'être prisonnier des Suédois.

LE ROI.

Dans quel corps moscowite servez-vous?

FLORESKA.

Je n'étais attaché à aucun régiment; j'étais employé à l'état-major général du czar.

RENSCHILD.

Nous pourrions tirer de cet officier des renseignemens qui seraient pour nous de la plus grande utilité.

LE ROI, après un instant de réflexion.

Essayez de l'interroger.

RENSCHILD.

Jeune homme, vous pouvez adoucir les rigueurs de votre détention en nous servant par vos révélations sur les forces et les positions de l'ennemi.

FLORESKA.

M. le Général, la présence du monarque et votre grade peuvent seuls arrêter les reproches que me fait naître l'injurieuse demande que vous osez me faire. L'honneur me défend de parler, et vous ne devez attendre de moi que le plus absolu silence.

RENSCHILD.

Savez-vous qu'autorisé par les cruautés du czar on pourrait vous forcer à répondre ?

LE ROI.

Laissez, Maréchal; son silence fait son éloge; et je ne veux pas qu'il soit dit que Charles ait abusé de la situation d'un militaire pour lui faire trahir son souverain.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, HOORN.

HOORN.

Sire, le colonel Drozenski, envoyé du czar, demande à être introduit auprès de Votre Majesté.

FLORESKA, à part.

Dieu! Drozenski! celui à qui ma main fut promise.

LE ROI.

Faites-le venir.

(Hoorn sort.)

SCÈNE X.

LE ROI, RENSCHILD, FLORESKA, OFFICIERS et SOLDATS.

LE ROI.

Que me veut Pierre?

RENSCHILD.

Il va sans doute vous faire demander une trève.

LE ROI.

Je n'y consentirai point.

RENSCHILD.

Peut-être même vous offrira-t-il la paix.

LE ROI.

Il l'obtiendra encore moins. J'ai juré de n'entreprendre jamais une guerre injuste, et de n'en terminer une légitime que par la perte de mes ennemis.

FLORESKA, à Valouski.

Je ne puis m'offrir aux regards de Drozenski; éloignons-nous.

LE ROI, à Floreska qui veut sortir.

Demeurez, jeune homme, votre présence m'est nécessaire.

FLORESKA.

Mais, Sire...

LE ROI.

Je le veux.

(Floreska obéit; elle est tremblante: les troupes font divers mouvemens.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, HOORN, DROZENSKI.

HOORN.

Sire, voilà M. de Drozenski.

LE ROI.

Eh bien! M. le Colonel, que veut-on de moi?

DROZENSKI.

Sire, le czar, mon maître, désirant mettre

fin à la guerre cruelle qui ravage ces contrées, et devenir l'allié d'un héros dont il honore les talens militaires et le rare courage, m'a chargé de vous offrir la paix.

LE ROI.

M. le Colonel, « dites à Pierre que je ne traiterai avec lui qu'à Moscou. »

DROZENSKI.

J'observerai à Votre Majesté que le convoi de vivres et les renforts qu'amenait le général Levenhaupt sont tombés en notre pouvoir.

LE ROI.

Le canon qui gronde en ce moment m'assure le contraire. Dans tous les cas, nous avons des vivres pour vingt-quatre heures, et c'est assez.

DROZENSKI.

Mais, Sire....

LE ROI.

M. le Colonel, vous avez ma réponse.

DROZENSKI.

J'aurai donc la douleur de porter un r à mon maître?

LE ROI.

Colonel, il m'est parvenu que ce nes soldats que le sort de la guerre a os prisonniers étaient maltraités loscowites. Dites à Pierre que je ser de représailles, mais ...

duite est indigne d'un souverain. (*Montrant Floreska.*) Voici un de vos officiers qui vous dira que Charles ne connaît point d'ennemis quand ils sont malheureux.

(Il fait avancer Floreska.)

DROZENSKI, à part.

Dieu ! Floreska.

FLORESKA, à part.

Je suis perdue !

VALOUSKI.

Nous sommes bloqués.

LE ROI.

Vous connaissez cet officier ?

DROZENSKI.

Oui, Sire, beaucoup.

FLORESKA, à part.

Cruelle situation !

VALOUSKI.

Ça va mal.

DROZENSKI.

Sire, je suis chargé de demander une grâce à Votre Majesté.

LE ROI.

Parlez, M. le Colonel.

FLORESKA, à part.

S'il me fait connaître, je suis perdue.

DROZENSKI.

La belle Floreska, la fille du prince Men-

zicoff, qui se trouvait au camp du czar, en a disparu depuis quelques jours. Puis-je espérer quelle sera remise entre mes mains, si elle se trouve dans votre camp?

FLORESKA.

Grand Dieu!

LE ROI.

Non, M. le Colonel.

DROZENSKI.

Quoi! Sire...

LE ROI.

La position où se trouve mon armée m'a forcé de prendre à cet égard les mesures les plus sévères. J'ai porté la peine de mort contre toute personne étrangère qui s'introduirait dans mon camp; et, quels que soient le rang, la puissance ou le sexe de ceux qui enfreindraient mes ordres, ils n'échapperaient point au châtiment.

DROZENSKI.

Grand Dieu!

LE ROI.

D'ailleurs, comment la jeune princesse trouverait-elle dans mon camp? y a-t-elle été amenée par mes soldats?

DROZENSKI.

Non, Sire; séduite par un de vos offi elle a fui volontairement le camp du c

FLORESKA.

M. le Colonel, vous pourriez croir

VALOUSKI.

Silence! ou vous vous perdez.

LE ROI.

Nommez ce téméraire; son amante et lui paieront de leur vie leur infraction à mes ordres.

FLORESKA.

Que va-t-il faire?

VALOUSKI.

Pour peu qu'il l'aime, il se taira.

DROZENSKI, à part.

Si je dis un mot, je la conduis à la mort. (*Haut.*) Non, Sire, je ne veux point avoir à me reprocher la perte des coupables; puisse ma discrétion faire entrer le remords dans leur cœur, et les rappeler à leur devoir!

LE ROI.

J'approuve votre générosité, Colonel; mais malheur à eux, si je parviens à les connaître.

DROZENSKI.

Sire, je suis lié intimement avec la famille de ce jeune officier. Permettez-moi de vous offrir en sa faveur un échange.

FLORESKA.

Grand Dieu!

DROZENSKI.

Son père, qui occupe un rang très-dis-

tingué dans l'armée moscowite, croit avoir perdu son fils et le pleure chaque jour.

LE ROI.

Et quel officier donneriez-vous en échange?

DROZENSKI.

Sire, je suis certain d'obtenir du czar le major Strill....

RENSCHILD.

Sire, j'observerai à Votre Majesté que cet officier fut pris par mon fils, qu'il fut remis à sa garde, qu'il est son ami. Eugène, j'en suis persuadé, sera au désespoir que ce jeune homme doive à tout autre que lui sa liberté.

LE ROI.

Vous avez raison, Maréchal, et votre fils me sert avec trop de dévoûment pour lui refuser cette marque de ma bienveillance.

RENSCHILD.

Tranquillisez-vous, Colonel; Eugène est très-lié avec ce jeune homme; il a pour lui les soins les plus touchans.

DROZENSKI, à part.

Je le crois, quel supplice! (*Haut.*) Sire, je me retire, désespéré de n'avoir pu réussir. Je vais instruire le czar, mon maître, de votre inébranlable résolution.

LE ROI.

Dites-lui que s'il est vaincu à Pultawa, je saurai le traiter en souverain; mais que si le

sort se déclarait contre moi, la guerre ne finirait que par la destruction totale de l'une des deux nations.

(Drozenski salue le roi et sort.)

SCÈNE XII.

LE ROI, RENSCHILD, FLORESKA, VALOUSKI, HOORN.

VALOUSKI.

Ah! je respire! j'ai cru que c'était fait de nous.

LE ROI.

Eh bien! Messieurs, vous voyez que ma réponse à Pierre n'est guère dans le style diplomatique, et que l'envoyé le moins intelligent peut la rapporter exactement à son souverain.

RENSCHILD.

Votre Majesté ne la charge point d'ornemens superflus. (*La canonnade devient plus vive.*) Il paraît que les Russes s'opposent avec opiniâtreté à la jonction de Levenhaupt.

LE ROI.

J'y vais moi-même. Accompagnez-moi, Messieurs, et prouvons aux Moscowites que ce n'est pas aux fuyards de Narva qu'il est permis de faire tête aux soldats de Charles XII.

(Ils sortent.)

SCÈNE XIII.

FLORESKA, VALOUSKI.

FLORESKA.

Ils s'éloignent.

VALOUSKI.

Le roi va se mettre à la tête de ses soldats ; l'affaire ne sera pas long-tems douteuse.

FLORESKA.

Ah ! Valouski ! combien j'ai tremblé d'entendre Drozenski accuser Eugène. Cet instant eût été le dernier de ma vie. Sa présence a redoublé mes alarmes. Sa feinte générosité ne m'en impose pas. Je connais son ame atroce ; il n'a retardé sa vengeance que pour la rendre plus certaine.

VALOUSKI.

Ah ! Madame, calmez-vous, dissipez cette affreuse agitation.

FLORESKA.

Je ne le puis. Une idée sinistre me poursuit ; je me représente Eugène dans ce terrible moment au milieu des Moscowites, bravant mille morts pour servir son roi et son pays. Grand Dieu ! si le fer meurtrier allait l'atteindre ! Malheureuse Floreska !

(Le canon redouble. On voit dessus la montagne passer différens corps de troupes. Eugène arrive, descend avec précipitation.)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, EUGÈNE.

EUGÈNE.

Mon amie, rassurez-vous. La ligne des Moscowites est rompue, et la jonction de Levenhaupt avec l'armée s'effectue en ce moment.

VALOUSKI.

Je l'avais bien dit, moi, que nous serions vainqueurs.

EUGÈNE.

Je vous le répète, l'ennemi est repoussé de toutes parts.

VALOUSKI.

Bon!

FLORESKA.

Eugène, j'attendais votre retour avec impatience; ayez pitié de la malheureuse Floreska. Depuis quelque tems vous résistez en vain à mes prières; il faut absolument que j'abandonne le camp suédois. Jugez de la douleur de mon père qui regarde ma mort comme inévitable. Notre secret est découvert. Le colonel Drozenski, envoyé par le czar au camp de Charles, vient de me reconnaître. Songez que votre sort en dépend, puisque l'ordre du jour porte expressément

la peine de mort contre tout Suédois qui introduirait une femme dans le camp. Apprenez que d'après l'ordre du roi les prisonniers de guerre vont être envoyés en Livonie; songez enfin que l'honneur me défend de rester plus long-tems près de vous. La pureté de vos sentimens doit vous rendre capable de cet effort. Il faut que séparés l'un de l'autre nous puissions dire: Eugène fut digne de Floreska, Floreska s'est montrée digne d'Eugène.

EUGÈNE.

Il faut donc que je renonce à tout espoir de bonheur; que je vous cède à Drozenski, et qu'un hymen affreux vous livre à mon indigne rival.

VALOUSKI.

Vous avez raison; mais les craintes de Mademoiselle n'en sont pas moins fondées; et, pour moi, j'avoue franchement que sa présence en ces lieux peut lui faire courir les plus grands dangers.

FLORESKA.

Je le vois, je n'ai plus qu'à mourir.

EUGÈNE.

Eh bien! vous l'emportez: fuyez, je prends tout sur moi; et dans mon infortune, je serai encore heureux d'exposer mes jours pour sauver les vôtres.

VALOUSKI.

Il me vient une idée qui, je crois, pourra combler vos vœux sans vous faire courir aucun péril. Les habitans de ce hameau doivent venir rendre hommage et faire leurs remercîmens au roi : on dansera ; tout le monde va s'assembler ici. Je vais faire prendre à Mademoiselle des habits de pâtre ; et à la faveur du tumulte de la fête, elle pourra s'échapper : en longeant la chaîne de rochers, nous pourrons gagner le bois de Drava, où une fois arrivés nous serons à une portée de fusil des vedettes ennemies. Je vous quitterai en ce lieu, et de là vous pourrez sans crainte arriver au camp du czar, et jouir des embrassemens de votre père.

(Les trompettes sonnent et annoncent l'arrivée du roi.)

EUGÈNE.

Voici le roi.

VALOUSKI.

Ne perdons pas un moment. Entrons dans ma cabane, et disposons tout pour votre évasion. Eh ! vite ! vite ! le roi s'avance, dépêchons-nous.

(Il entraîne Floreska dans sa cabane.)

EUGÈNE.

Ah ! mon Dieu ! protége Floreska !

SCÈNE XV.

LE ROI, RENSCHILD, EUGÈNE, LEVENHAUPT, HOORN, TOUT L'ÉTAT-MAJOR.

LEVENHAUPT.

Oui, Sire, ce n'est qu'à deux lieues de ce cantonnement que j'ai aperçu les Moscowites.

LE ROI.

Qu'avez-vous fait ?

LEVENHAUPT.

Aussitôt j'ai donné l'ordre de marcher droit à eux. Le premier choc des Suédois fut terrible et renversa la ligne ennemie ; mais leur grand nombre, les masses imposantes qu'il présentait de toutes parts engagèrent un combat affreux que la nuit seule vint faire cesser. Le lendemain à la pointe du jour l'ennemi nous attaque, et dans la journée j'ai trois combats à soutenir contre lui ; le soir, le général russe Phulg me fait proposer de capituler honorablement...

LE ROI.

Quelle est votre réponse ?

LEVENHAUPT.

J'encloue les canons, j'incendie le convoi,

je passe la Dessna, je livre le dernier combat, et je me trace une route sur le corps des ennemis.

LE ROI.

Votre réponse me plaît infiniment. De combien était composée votre armée ?

LEVENHAUPT.

De seize mille hommes.

LE ROI.

Et celle du czar ?

LEVENHAUPT.

De vingt-cinq mille fantassins et quinze mille cavaliers.

LE ROI.

Combien avez-vous soutenu de combats ?

LEVENHAUPT.

Cinq.

LE ROI.

Lorsque vous avez attaqué, connaissiez-vous les forces ennemies ?

LEVENHAUPT.

Non, Sire ; tant de victoires ont donné aux soldats de Votre Majesté une si grande confiance, qu'ils ne s'informent jamais du nombre de leurs ennemis, mais seulement du lieu où ils sont.

LE ROI.

Ainsi, vous ne m'amenez...

LEVENHAUPT.

Que le tiers des troupes avec lesquelles j'étais parti.

LE ROI.

C'est bien peu. Mais quand on s'est si bien défendu, les vainqueurs sont au-dessous des vaincus.

LEVENHAUPT.

Que Votre Majesté me permette de rendre des hommages publics à M. le colonel Renschild ; ses talens ont opéré ma jonction avec l'armée, et son intrépidité a été admirée de chacun de nous.

LE ROI.

Ce que vous me dites ne m'étonne pas. C'est un de mes braves, et je vois avec plaisir qu'il est digne de son père.

EUGÈNE.

Sire, j'ai fait mon devoir. Rien ne me coûtera pour mériter de combattre sous vos ordres, et vous prouver mon dévouement. Je serais trop heureux de sacrifier ma vie pour conserver celle de mon prince !

(Des sons champêtres se font entendre.)

LE ROI.

Qu'est-ce que cela ?

EUGÈNE.

Ce sont les villageois de Karsinski qui viennent apporter aux pieds de Votre Majesté

le tribut de leur reconnaissance pour le généreux secours que vous leur avez fait donner.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, VALOUSKI, FLORESKA, COCASKI, VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

(Valouski et Floreska sortent de la cabane et se mêlent parmi les villageois. Cocaski est à la tête de ces derniers. Tableau général.)

COCASKI.

Sire, permettez au faible organe de ces malheureux de haranguer un moment Votre Majesté. Tous ces incendiés brûlaient d'impatience de vous témoigner leurs respectueux remercîmens. Ils doivent aussi des éloges considérables et universels à tous vos soldats pour la chaleur et le feu qu'ils ont mis à éteindre l'incendie, et ils les prient de croire qu'ils seront toujours enflammés de la reconnaissance la plus sincère. Tout ce que je dis, Sire, c'est la vérité; car n'ayant point été brûlé, je n'ai rien reçu de l'argent que vous avez donné à tout le monde; mais c'est égal. Je me plais à vous reconnaître pour le plus puissant monarque de la terre; non que je veuille par cette phrase rabaisser mon souverain le czar: il se bat bien aussi, c'est une justice à lui rendre; mais malgré cela vous êtes notre vrai maître en étant notre bienfaiteur, et, de plus, le plus fort. Sire, voilà tout.

LE ROI, à ses officiers.

Eh bien! Messieurs, que l'on dise maintenant qu'il n'y a pas ici de brillans orateurs. Je parie que cet éloquent villageois est moscowite d'origine.

COCASKI.

De tems immémoriable, Sire; mon père était danois.

LE ROI.

C'est très-bien, mes amis; c'est très-bien. Allons, dansez, les Moscowites auront leur tour.

(Ballet. Tous les villageois forment différens groupes. On présente des branches de laurier au roi. Floreska et Valouski s'évadent. -- Tableau. -- Au même moment une décharge de mousqueterie se fait entendre. Étonnement général.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Sire, le prisonnier remis à la garde du colonel Renschild et un autre homme viennent de franchir les avant-postes. Ils cherchent à gagner les lignes ennemies.

EUGÈNE.

Elle est sauvée!

LE ROI.

Eugène, vous avez répondu de ce prisonnier.

EUGÈNE.

Sire, prononcez sur mon sort ; mais apprenez la vérité. Ce n'est point un prisonnier moscowite qui s'est échappé, c'est la fille du prince Menzicoff.

TOUS.

La fille du prince Menzicoff!

LE ROI.

C'est vous qui l'avez introduite dans le camp?

EUGÈNE.

Oui, Sire.

LE ROI.

Ainsi, volontairement vous m'avez trompé, et vous avez violé les lois militaires, que vous deviez par votre grade faire respecter.

EUGÈNE.

Je fus entraîné par une force irrésistible.

LE ROI.

Qui vous a donc contraint à cette démarche?

EUGÈNE.

L'amour, et la jalousie. Mon sang, ma vie, sont dévoués à Votre Majesté ; mais mon cœur est à mon amante ; je préférais la mort à me la voir enlever. Cependant aujourd'hui, où j'ai vu le danger qu'elle courait, je n'ai rien calculé des périls qui allaient suivre sa délivrance. Je connais la rigueur de vos or-

donnances militaires et la nécessité qui vous a contraint à les publier. Je sais que la mort doit punir ma faute. Mais Floreska est sauvée ; je n'ai plus rien à redouter, et je vais sans regret et sans murmure subir l'exécution de mon arrêt.

(Quatre grenadiers entourent Eugène. Mouvement de terreur de la part de tous les personnages. Tableau. Tous les officiers peignent leur douleur.)

LE ROI, bas.

Une femme aura donc perdu un des meilleurs officiers de Charles XII!

(Renschild et Levenhaupt ramènent Eugène qui se jette aux pieds du roi.)

EUGÈNE.

Sire, je ne crains pas la mort, je l'ai bravée mille fois; mais une affaire générale se prépare. Souffrirez-vous que le fils du maréchal Renschild n'ait point l'honneur d'y assister ? accordez cette grâce au malheureux Eugène, dont toute la famille a versé son sang au service de sa patrie. Permettez-lui de trouver le trépas au milieu des rangs ennemis, afin que sa mort soit digne de son père et puisse encore être utile à son prince et à son pays.

(Tous les assistans semblent par leurs gestes solliciter en faveur d'Eugène.)

LE ROI.

Je vous accorde vingt-quatre heures.

(Tableau général.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente les rochers de Drava; au fond une chaine de montagnes; sur un rocher est le moulin de Cocaski; au bas du rocher, sa maison qui a une porte et une croisée en face du public. Une croisée élevée d'environ sept pieds de hauteur est pratiquée de côté.

SCÈNE I.

(Au lever du rideau, on voit des Suédois poursuivant les Russes et les Cosaques.

SCÈNE II.

BRISKA, PAULISKA.

BRISKA, à la fenêtre du moulin, dit à Pauliska qui est sur la porte.

Pauliska, tu peux sortir, je ne vois plus personne.

PAULISKA.

Quel tapage! ah! que la guerre est une vilaine chose! je n'aimerai jamais cela.

BRISKA.

Et Cocaski, mon pauvre fils, qui devrait être de retour; je crains bien qu'il n'ait été mêlé dans cette bagarre.

PAULISKA.

Ah! il n'y a point de danger, ma mère, mon futur est trop sage et trop prudent.

BRISKA.

Qu'avait-il besoin d'aller à Karsinski, malgré nos représentations? Il aurait bien mieux fait de rester ici pour nous défendre.

PAULISKA.

Ou pour nous consoler.

BRISKA.

D'ailleurs, pourquoi aller demander au camp suédois de placer une sentinelle à notre moulin, nous qui sommes Moscowites et sujets du czar auquel nous avons juré fidélité et obéissance?

PAULISKA.

Ma mère, il ne faut pas lui en vouloir; il a été demander une sentinelle pour empêcher les Cosaques de nous attaquer.

BRISKA.

C'est une folie. Les Cosaques nous attaqueront avec bien plus d'acharnement voyant un factionnaire suédois.

BRISKA.

Ah ! s'ils viennent ici, nous sommes perdues.

PAULISKA.

Mon Dieu ! maman, cela me fait du chagrin. (*On entend un grand bruit.*) Voilà que ça recommence !

(On voit le czar qui descend la montagne en courant.)

BRISKA.

Rentrons bien vite.

PAULISKA.

Ne vous effrayez donc pas comme ça ; il n'y a qu'un homme, maman.

SCÈNE III.

LE CZAR, PAULISKA, BRISKA.

LE CZAR, défait et dans le plus grand désordre.

Bonne femme, est-ce vous qui habitez ce moulin ?

BRISKA.

Oui, mon Officier.

LE CZAR.

Y êtes-vous seule ?

BRISKA.

Avec ma bru pour le moment, mon fils Cocaski est allé au village de Karsinski.

LE CZAR.

Et qui est votre fils ?

BRISKA.

Le meunier de ce moulin.

LE CZAR.

Je suis poursuivi, ma perte est inévitable, tous les moyens de fuir me sont ravis; il faut absolument que vous m'accordiez un asile, que vous me dérobiez à mes ennemis.

BRISKA.

C'est impossible.

PAULISKA.

Avec la meilleure envie de vous sauver, nous ne le pouvons pas; on cherchera dans le moulin, l'on vous trouvera.

BRISKA.

Et nous serons tués infailliblement.

LE CZAR.

Vous êtes Moscowites ?

PAULISKA et BRISKA.

Oui, Monseigneur.

LE CZAR.

Eh bien ! c'est le czar, c'est votre empereur qui vous demande de conserver sa vie; non qu'il tienne à ses jours, mais afin de sauver son peuple et son armée.

PAULISKA et BRISKA.

Dieu ! notre maître !

PAULISKA, avec chaleur.

Disposez de nous.

BRISKA, avec respect.

Faites tout ce que vous voudrez.

LE CZAR.

Ma bienveillance et mes bienfaits vous suivront partout. Mais comment éviter de tomber entre les mains de mes ennemis ? vous m'avez dit que votre fils n'était point en ces lieux, il faut me donner ses vêtemens.

PAULISKA.

Il n'a que son habit de noce.

LE CZAR.

Je le mettrai, je passerai pour votre fils.

PAULISKA.

Vous passerez pour mon futur.

LE CZAR.

C'est cela.

BRISKA.

Oui, mon Prince.

LE CZAR.

Où sont ces vêtemens ? nous n'avons pas un moment à perdre.

PAULISKA.

Dans la chambre, la petite armoire à droite. Venez, Sire, je vais vous les donner.

LE CZAR.

Je vais m'en revêtir; vous, restez en sentinelle, vous m'avertirez si quelqu'un s'avance.

BRISKA.

Oui, Sire; que le Ciel vous bénisse!

LE CZAR.

Qu'il nous aide plutôt, nous en avons grand besoin.

(Il entre dans la maison avec Pauliska.)

SCÈNE IV.

BRISKA.

Quelle étonnante aventure! notre empereur qui va passer pour mon fils! quel honneur pour moi!.... oui, mais c'est un honneur qui pourrait bien nous coûter un peu cher, car enfin si ces vilains Cosaques...

SCÈNE V.

BRISKA, PAULISKA.

PAULISKA.

Me voilà, ma mère.

BRISKA.

Te voilà déjà revenue?

PAULISKA.

Pardine, ma mère! Je lui ai donné ses habits, c'est pas si long. Je ne pouvais rester là pour l'habiller, parce qu'enfin, ma mère, c'est un homme.

BRISKA.

C'est tout simple, une jeune fille ne doit jamais s'exposer.

PAULISKA.

J'entends du bruit.

BRISKA.

Va voir ce que c'est.

PAULISKA.

Ce sont des soldats.

BRISKA.

Nous sommes perdues! il n'aura pas eu le tems....

PAULISKA, à Pierre qui est dans le moulin à changer de costume.

Monseigneur, est-ce fini ?... Il ne répond pas.

BRISKA.

Des militaires s'avancent, notre perte est inévitable.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, UN SERGENT, QUATRE SOLDATS.

LE SERGENT, à sa troupe.

HALTE ! A qui appartient ce moulin ?

BRISKA, tremblante.

A mon fils Cocaski.

PAULISKA.

A mon futur, monsieur le soldat.

LE SERGENT.

Où est-il ?

BRISKA.

Il est....

PAULISKA.

Il est dans la maison.

LE SERGENT.

Ah ! entrons, il faut que je lui parle.

BRISKA.

Ne vous donnez pas la peine, Monsieur.

PAULISKA.

Je vais le chercher.

LE SERGENT.

Non, il faut que je m'assure s'il est seul dans le moulin; mes amis, suivez-moi.

BRISKA.

Bon Dieu ! c'est fait de nous !

PAULISKA.

Il est perdu !

(Le sergent veut entrer dans la maison, Pierre en sort sous les habits de meunier.)

LE CZAR.

Me voilà, mes amis, me voilà.

BRISKA ET PAULISKA.

O bonheur !

LE SERGENT, au czar.

Est-ce vous qui êtes le maître de ce moulin ?

LE CZAR.

Oui, mon camarade.

LE SERGENT.

En ce cas, mon ami, je dois vous prévenir que j'ai l'ordre de poser en ces lieux une sentinelle avancée.

LE CZAR.

Faites, faites, mes amis, je n'ai pas le droit de m'y opposer. (*On place un factionnaire ; pendant ce tems il dit à Briska.*) L'adresse et la présence d'esprit peuvent seuls nous sauver : dites que je suis votre fils.

BRISKA.

Oui, Monseigneur.

LE CZAR, à Pauliska.

Soutenez que je suis votre mari.

PAULISKA.

Monseigneur, je ferai tout ce qu'il faudra pour le prouver.

LE SERGENT.

Est-ce là toute votre famille ?

LE CZAR.

Oui, voilà ma mère, et voilà ma femme.

LE SERGENT.

Soyez tranquille, elles seront respectées.

LE CZAR.

Je vous avouerai que je suis content de cette mesure. Cela met mon moulin à l'abri d'être pillé par les maraudeurs.

LE SERGENT.

Ce ne sont pas les Russes qu'il faut craindre ; mais ce sont les Cosaques. Ces barbares ravagent le pays de leur propre souverain ; ils incendient les habitations : on vient de nous dire que le village de Karsinski avait été brûlé par eux.

PAULISKA.

Ah ! mon Dieu ! le village de Karsinski ; mon mari qui y est allé !

LE SERGENT.

Comment, votre mari ?

LE CZAR.

Oui, j'y suis allé ce matin, j'en arrive dans ce moment; mais comme elles ont plusieurs parens dans cet endroit, je n'ai pas voulu leur apprendre cette fâcheuse nouvelle dans la crainte de les affliger (*bas au sergent*), et de leur faire pressentir qu'il pourrait en arriver autant à notre habitation.

LE SERGENT.

Vous avez bien fait.

LE CZAR, à Briska et Pauliska.

Consolez-vous, mes bonnes amies, j'espère que cet accident n'aura pas de suites fâcheuses pour les personnes qui vous sont chères. Allons, ne vous désolez pas; à votre âge le chagrin est dangereux. (*Au sergent.*) Elle est encore verte, ma mère; elle a pourtant soixante et quinze ans bientôt.

BRISKA, piquée.

On voit bien que vous ne savez pas mon âge. Je n'ai que soixante-six ans.

LE CZAR, embarrassé.

Je crois que vous nous cachez quelques années.

LE SERGENT.

Les femmes sont sujettes à cela.

LE CZAR, à part.

Cette vieille, avec sa maudite coquetterie, a pensé me trahir.

LE SERGENT.

Avez-vous du vin, mon brave homme?

LE CZAR.

Du vin! certainement, et du bon! ma mère, donnez du vin.

BRISKA.

Mais, mon fils, nous n'en avons pas.

LE CZAR.

Nous n'en avons pas!... ah! c'est vrai, il est fini; mais l'eau-de-vie?

BRISKA.

Nous en avons encore un peu.

LE CZAR.

Eh bien! apportez de l'eau-de-vie.

BRISKA.

Nous y allons, Mon.... (*Le Czar regarde Briska. Elle se reprend.*) Nous y allons, mon cher fils.

(Elles entrent dans la cabane.)

LE CZAR.

Cela ne vous fera pas de peine de prendre quelques verres d'eau-de-vie?

LE SERGENT.

Au contraire, car nous sommes exténués de fatigues. Nous fesons partie du convoi amené par le général Levenhaupt. Il y a six semaines que nous fesons des marches for-

cées, et depuis deux jours nous avons soutenu cinq combats.

LE CZAR, à part.

Si j'étais hors d'ici, je ne leur donnerais pas le tems de se reposer.

LE FACTIONNAIRE.

A peine si je puis me soutenir; je tombe de fatigue.

(Pendant cette scène Pauliska et Briska ont été chercher à boire.)

BRISKA.

Voilà de l'eau-de-vie.

LE SERGENT, au factionnaire.

Tiens, bois un coup, il faut prendre courage.

LE CZAR.

La première vertu du soldat, c'est de savoir souffrir.

LE SERGENT.

Mais, mon camarade, à votre démarche, je jugerais que vous avez été militaire.

LE CZAR.

J'ai servi long-tems, et je connais assez le monde. J'ai, à l'âge de quinze ans, quitté la maison paternelle; une escapade de jeunesse: vous vous en souvenez, ma mère?

BRISKA.

Oui, libertin.

PAULISKA.

Qu'est-ce que vous dites donc, ma mère? A notre empereur!

BRISKA.

C'est mon fils.

LE CZAR.

J'ai passé en Hollande, où j'ai travaillé quelque tems comme charpentier dans les ateliers de la marine.

LE SERGENT.

Mais on dit que votre souverain y a aussi travaillé.

LE CZAR.

Parbleu! j'y étais à cette époque-là. Je l'y ai vu nombre de fois.

LE SERGENT.

Pas possible!

LE CZAR.

Rien n'est plus vrai. Quelque tems après je rentrai dans ma patrie; je m'engageai, je servis dix ans comme grenadier: mon père vint à mourir, j'obtins mon congé, et je revins occuper ce moulin.

LE SERGENT.

Vous êtes marié, et vous avez une jolie petite femme.

LE CZAR.

C'est un charmant sujet! depuis notre

union nous n'avons pas eu la moindre querelle.

LE SERGENT.

C'est bien, très-bien. Je suis enchanté d'avoir trouvé ici un bon camarade aussi franc que vous. Touchez là, nous sommes amis.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, COCASKI, qui paraît sur le sommet de la montagne.

BRISKA, bas, au czar.

Quel contre-tems! voilà mon fils!

PAULISKA, bas.

C'est Cocaski! Ah! qu'est-ce qu'il va dire?

LE CZAR, bas.

Ciel! N'importe, laissez-moi faire, et surtout ne me démentez pas.

BRISKA, bas.

Ne compromettez point mon fils.

PAULISKA, bas.

N'exposez point mon futur.

LE CZAR.

Ne craignez rien.

LE SERGENT.

Qu'avez-vous donc, vous vous fâchez?

LE CZAR.

C'est ma mère qui veut toujours avoir raison ; c'est impatientant ça, que diable !

COCASKI, tout essoufflé.

Enfin me voilà ! J'ai bien manqué périr ; et sans la vigueur de mes jambes, j'étais occis.

LE CZAR.

Ah ! te voilà, mon frère, je suis charmé de te revoir.

COCASKI.

Tiens ! qu'est-ce que c'est donc que cet homme-là, avec mon habit de marié futur, et ces soldats ? Mon moulin serait-il bloqué ?

LE CZAR.

Non, mon frère, rassure-toi ; ce sont de braves gens qui viennent nous défendre.

LE SERGENT.

C'est à votre frère ?

LE CZAR.

Oui, c'est mon bon frère.

COCASKI.

Son bon frère ? Est-ce que je dors ?

LE SERGENT.

Mais vous m'aviez dit que c'était là toute votre famille ?

LE CZAR.

Je n'ai pas cru devoir parler de mon frère

qui était absent, et que je n'attendais pas si tôt.

LE SERGENT, à Cocaski.

Soyez tranquille, mon camarade, nous sommes vos amis.

BRISKA.

Oui, mon fils, ces Messieurs ont dit à ton frère qu'ils venaient pour nous protéger.

COCASKI.

Comment, maman, et vous aussi?

LE SERGENT.

Allons, mon camarade, buvez un coup avec nous.

COCASKI.

Du tout; je n'ai pas soif.

LE CZAR.

Quoi! mon frère, tu nous refuses?

COCASKI.

Ah! qu'est-ce que ça veut donc dire que ce frère-là? Est-ce que je vous connais?

LE SERGENT.

En voici bien d'un autre!

LE CZAR.

Encore sa folie qui le reprend!

COCASKI.

Qu'est-ce que c'est que ma folie?

LE CZAR.

Oui, il est sujet à ces accès, et dans ces momens-là il est impossible de lui faire entendre raison. Allons, mon frère, rentre dans la maison.

COCASKI.

Je ne veux pas. Je ne suis pas fou, entendez-vous ?

LE CZAR.

N'est-il pas vrai, ma mère, que quelquefois sa tête se dérange un peu ?

BRISKA.

Hélas ! oui, malheureusement.

COCASKI.

Eh quoi ! ma mère se joint à mes ennemis ! mais au moins, Pauliska, toi qui me connais, toi que j'épouse..... que j'aime....

LE SERGENT.

Il veut épouser votre femme, à présent ?

COCASKI.

Sa femme !

LE CZAR.

C'est une des causes de sa folie ; il aimait Pauliska ; elle me donna la préférence, et depuis ce tems il dit qu'il n'a plus de frère. Il croit qu'il obtiendra Pauliska, et se met en colère quand elle refuse de l'écouter.

COCASKI.

Quelle horreur ! quel affreux mensonge !

LE SERGENT.

Allons, mon ami, calmez-vous, et rentrez; un peu de sommeil vous fera grand bien.

COCASKI.

Je ne veux pas dormir, moi! Il sied bien à un intrus de venir se dire mon frère, de me souffler ma femme, de séduire ma mère, de s'emparer de mon habit, et peut-être de mon moulin.

LE CZAR.

Je vous l'avais bien dit, le voilà qui entre en fureur.

LE SERGENT.

En effet, ses yeux sont hagards; il est fou!

COCASKI.

Je ne suis pas fou; et vous êtes tous des originaux, des imbéciles... enfin, ma mère...

LE CZAR.

Ne vous laissez pas approcher.

COCASKI.

Ma petite future....

LE SERGENT.

Prenez garde à vous; il est dangereux.

COCASKI.

Mais, ma mère, je suis dans mon bon sens; parlez donc pour moi.

BRISKA.

Pourquoi ne veux tu pas reconnaître ton frère?

COCASKI.

Mais je ne puis pas le reconnaître, puisque je ne l'ai jamais connu. Enfin, maman, si cet homme est mon frère, c'est donc mon frère de lait; eh bien! j'y consens encore. C'est mon frère; mais qu'il me laisse mon moulin, mes habits et ma future!

LE SERGENT.

Comment avez-vous la bonté de garder ce gaillard-là chez vous?

COCASKI.

Ce n'est pas du tout chez lui; c'est chez moi.

LE CZAR.

Mon ami, mon frère, je t'en prie, rentre un moment.

COCASKI.

Laissez-moi tranquille. Vous voulez vous débarrasser de moi; mais je ne m'en irai qu'avec ma femme, ma mère et toute mes propriétés.

LE SERGENT.

Camarade, voulez-vous un coup de main, pour vous aider à le faire rentrer?

COCASKI.

Eh! pas de coups de main, où je donne des coups de pied.

LE CZAR.

J'accepte, mon camarade.

COCASKI.

Comment! vous osez me faire prisonnier dans mon propre manoir? C'est une horreur! c'est une horreur! je ne rentrerai pas, je ne rentrerai pas!

LE CZAR, LE SERGENT.

Tu rentreras, tu rentreras.

(On le pousse dans la maison dont on ferme la porte sur lui.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté COCASKI.

LE CZAR.

Grand merci, mon camarade. Ses accès ne sont pas ordinairement de longue durée. Il faut espérer qu'un instant de sommeil le rendra plus calme.

LE SERGENT.

Je le souhaite; mais je suis obligé de vous quitter plus tôt que je ne le voudrais. Il faut que j'aille poser encore quelques sentinelles. Dites-moi, camarade, où pourrais-je placer quelques hommes sans danger pour eux?

LE CZAR.

Tenez, de l'autre côté de cette chaîne de rochers, proche cette vieille masure à gauche, vous feriez bien d'y placer une sentinelle.

LE SERGENT.

Mais si j'en plaçais une à la pointe de ce petit bois ?

LE CZAR.

Gardez-vous-en bien : c'est un taillis très-épais qui se prolonge dans la plaine et au travers duquel, si l'on pénétrait, on pourrait surprendre votre factionnaire et l'égorger.

LE SERGENT.

Diable ! vous avez raison. Je vous remercie de vos renseignemens. Adieu, mon camarade.

LE CZAR.

Adieu, camarade, adieu.

LE SERGENT.

Par le flanc droit, à droite ! en avant, marche !

(Il sort avec les soldats.)

LE CZAR, à Briska et à Pauliska.

Bonne femme, je n'oublierai jamais cette preuve d'attachement à ma personne. Tôt ou tard, je récompenserai votre généreux dévouement.

BRISKA.

Sire, nous sommes déjà payées du service que nous avons eu le bonheur de vous rendre.

PAULISKA.

Nous sommes trop heureuses d'avoir pu vous être utiles.

LE CZAR.

Rentrez près de votre fils, dissipez un peu la frayeur que cette étrange aventure a pu lui causer. Mais surtout gardez-vous de lui apprendre qui je suis; la moindre indiscrétion pourrait me devenir funeste.

BRISKA ET PAULISKA.

Il suffit, Monseigneur.

(Elles rentrent dans le moulin.)

SCÈNE IX.

LE CZAR, LA SENTINELLE.

LE CZAR.

Les Suédois sont éloignés; j'ai su les détourner de placer un factionnaire à la pointe de ce bois, qui est le seul endroit par lequel je puisse m'échapper. Cette sentinelle est accablée de fatigue. Ainsi j'espère avant deux heures être de retour à mon camp, et dans trois l'attaque contre l'armée suédoise commencera. Si le roi de Suède a refusé la paix que je lui ai fait proposer, qu'il tremble! la journée de demain fixera nos destinées. Une tombe est creusée aux champs de Pultawa. J'y descendrai, ou Charles aura cessé de vivre. Mais cette sentinelle... Que vois-je? Elle peut à peine se soutenir. (*Allant à lui.*) Qu'avez-vous, mon camarade?

LA SENTINELLE.

Je souffre beaucoup, et mes forces trahissent mon courage.

LE CZAR, à part.

Profitons de cette circonstance.... (*Haut.*) Écoutez-moi, mon ami, ce poste n'est point important. De deux grandes heures on ne viendra vous relever. Croyez-moi, entrez quelques momens dans ce moulin, vous y trouverez des secours....

LA SENTINELLE.

Non, non, je périrai plutôt à mon poste.

LE CZAR.

C'est bien. Alors il ne me reste plus qu'à vous souhaiter bon courage. (*A part.*) Il ne pourra m'opposer aucune résistance. Entrons reprendre mes armes que j'ai déposées dans le moulin. Dans quelques instans, mon évasion sera certaine. (*A la sentinelle.*) Bon courage, bon courage.

(Il rentre.)

SCÈNE X.

LA SENTINELLE.

Me faudra-t-il périr ici, sans pouvoir même accepter les secours qui me sont offerts! On s'avance de ce côté. Qui vive!

(Il tombe sur son fusil. Le roi de Suède suivi du colonel Renschild et d'un détachement suédois entre en scène.)

SCÈNE XI.

LE ROI DE SUÈDE, RENSCHILD, LA SENTINELLE, SOLDATS. Ensuite BRISKA.

LE ROI, répondant au qui vive.

Suédois. (*Au colonel.*) Parcourez ces montagnes; Pierre est, dit-on, en ces lieux; faites tous vos efforts pour le saisir; je vais visiter ce moulin où l'on a établi un poste. (*Eugène disparaît en remontant la seconde chaîne de rochers; le roi descend en scène.*) Mais que vois-je? ce factionnaire est évanoui. (*Il va à lui et le soulève.*) Mon ami, remettez-vous; songez que vous pouviez laisser surprendre votre poste.

LA SENTINELLE, accablée.

Il m'a été impossible de résister à la fatigue.

LE ROI.

Mais pourquoi n'appelez-vous pas vos camarades?

LA SENTINELLE.

Je suis ici en sentinelle avancée.

LE ROI.

A-t-on visité ce moulin?

LA SENTINELLE.

Oui, mon officier.

LE ROI.

Eh bien ! mon camarade, moi qui suis frais et dispos, je vais prendre ta place.

LA SENTINELLE.

Je ne cède pas mon poste.

LE ROI.

Tu es dans l'impossibilité d'y tenir. Crois bien que j'ai le droit de te relever de ta consigne. Donne-moi ton arme, et rentre dans ce moulin.

LA SENTINELLE.

Mais, mon officier...

LE ROI.

Point de résistance, je prends tout sur moi.

LA SENTINELLE.

Vous êtes officier, je vous obéis.

LE ROI.

Appuie-toi sur mon bras.

BRISKA, sortant de la maison.

Qu'est-ce qu'il y a donc encore ? Ah ! mon Dieu ! est-il blessé ?

LE ROI.

Non, non, bonne femme, ayez-en soin, je vous le recommande.

BRISKA.

Soyez sans inquiétude, Monsieur. (*Au soldat en l'aidant.*) Venez, mon ami, venez.

(La roi prend la place de la sentinelle.)

SCÈNE XII.

LE ROI.

La situation de ce malheureux a pénétr mon cœur. Pourquoi faut-il que, pour l gloire de la nation que je commande, je soi obligé de sacrifier tant de braves sujets? Ah qu'il est pénible pour un souverain de n pouvoir concilier les vœux de son cœur ave les intérêts de sa couronne!

SCÈNE XIII.

LE ROI, LE CZAR, à la porte de la maison.

LE CZAR.

Ce changement de sentinelle dérange me projets. Mais qu'importe? il m'est impossibl de différer plus long-tems.

LE ROI.

J'entends du bruit. (*Haut.*) Qui vive?

(Les Cosaques qui passent sur la montagne répondent: *Suédois.*)

SCÈNE XIV.

LE ROI, LE CZAR, RUSBOFF, LINSKI, UN COSAQUE.

LE CZAR, bas.

C'est une patrouille suédoise, cachons-nous et tâchons d'éviter ses regards.

LE ROI.

A l'ordre! (*Les Cosaques s'approchent du roi, et donnent le mot d'ordre.*) C'est bien, camarades; de quel corps faites-vous donc partie?

RUSBOFF.

Du premier corps des Cosaques zaporaviens, envoyés par le général Mazeppa, l'allié de Charles XII.

LE ROI,

Vous êtes bien éloignés du camp.

LINSKI.

C'est vrai.

LE ROI.

Cependant votre corps n'est pas dans les environs?

RUSBOFF.

Diable! tu es bien instruit.

LE ROI.

Qui peut vous conduire si loin de votre poste?

Le désir de rendre un très-grand service à Charles XII, et dont nous serons richement récompensés.

LE ROI.

Comment ?

LINSKI, à part.

Que vas-tu lui dire ?

RUSBOFF, de même.

Ce que nous voulons faire ; car il nous serait impossible d'agir sans lui. C'est sous ses yeux, par ce seul sentier qui traverse le bois de Drava, que le czar peut regagner son camp. Ce factionnaire peut nous aider comme il pourrait nous nuire. Il faut voir s'il veut entrer dans notre projet et partager avec nous la récompense.

LINSKI.

A la bonne heure.

LE ROI.

Quel peut être leur dessein ?

RUSBOFF, au roi.

Avant que de te confier notre secret, nous promets-tu de le garder fidèlement ?

LE ROI.

Si c'est quelque chose qui puisse être utile aux intérêts du roi de Suède, je vous jure sur l'honneur que votre secret sera bien gardé.

LINSKI.

Eh bien ! dans ce cas, apprends que nous allons le débarrasser de son plus grand ennemi.

LE ROI.

De qui ?

RUSBOFF.

De qui ? Eh ! parbleu ! de Pierre, czar de toutes les Russies.

LE CZAR, à part.

Qu'entends-je ?

LE ROI.

Et de quelle manière ?

RUSBOFF.

Nous savons que Pierre a été coupé du détachement qui l'accompagnait et qu'il est errant dans ces montagnes. Il n'a d'autre moyen pour retourner à son camp que de gagner le petit bois de Draya que voici sur la gauche ; de suivre le sentier qui le traverse et qui conduit jusqu'aux lignes moscowites. Nous connaissons parfaitement ce canton. Ainsi, nous sommes certains de le rencontrer, et aussitôt...

(Ils font un geste très-prononcé avec leurs sabres.)

LE CZAR, à part.

Je suis perdu !

LE ROI, avec force.

Je vous somme de ne point accomplir un projet aussi abominable.

LE CZAR.

Quel espoir !

LINSKI.

Ah ! il est bon là, le camarade, avec sa sommation !

RUSBOFF.

Sais-tu bien que nous pourrions te faire repentir de t'opposer à notre dessein? tu n'es ici qu'une sentinelle avancée ; nous sommes certains qu'il n'y a pas de poste établi à ce moulin, tu as notre secret, et si tu ne veux nous servir...

LE ROI.

Ne l'espérez point. Charles sera instruit de votre infâme résolution.

LINSKI.

Oui?

LE ROI, à part.

Tenons-nous sur nos gardes.

(Il arme son fusil.)

LINSKI.

Ce lieu est garni de troupes suédoises ; une patrouille peut venir relever ce factionnaire ; il dénoncerait notre projet, et nous manquerions la plus belle récompense.

RUSBOFF.

Oui, il est prudent de nous en défaire. (*Au roi.*) Voici nos dernières propositions.

Si tu consens à nous seconder, tu auras une part dans la récompense; si tu persistes à vouloir nous trahir, tu es seul, nous sommes trois... Tu m'entends.

LE CZAR.

Oh! Ciel!

LE ROI.

Misérables! je vous invitais à ne point commettre une action infâme; mais puisque la voix de l'honneur ne peut se faire entendre à votre cœur féroce, je vous ordonne de renoncer à votre odieux projet. Dans cette sentinelle reconnaissez le roi Charles XII, qui fut toujours glorieux de conduire de véritables soldats à la victoire, mais qui rougit de ce que des barbares tels que vous déshonorent les rangs de son armée.

LINSKI, effrayé.

C'est le roi, nous sommes perdus!

LE CZAR.

Et c'est à lui que je devrai la vie!

RUSBOFF.

C'est le roi! il n'y a plus à balancer, il y va de notre vie.

LINSKI.

Tu as raison.

RUSBOFF, à son camarade, en s'élançant sur le roi.

Allons, camarade.

(Ils déchargent leurs pistolets sur Charles, qui tire sur eux sa carabine, puis ils s'élancent sur le roi; alors Pierre se précipite sur eux.)

LE CZAR.

Il s'expose pour moi, volons à son secours.

(Ils se battent au sabre; après un combat opiniâtre, les Cosaques sont contraints de prendre la fuite.)

SCÈNE XV.

LE ROI, en faction, PIERRE, sous les habits d'un meunier, ensuite COCASKI.

(Lorsque les Cosaques ont pris la fuite, le czar s'approche du roi.)

LE ROI.

Brave homme!

LE CZAR.

Sire, ces scélerats ont pris la fuite.

LE ROI.

Apprends-moi à qui je dois ce service signalé.

LE CZAR.

Je suis le meunier de ce moulin, je sortais au moment où vous vous êtes fait connaître pour Charles XII. Je suis Moscowite; mais, malgré cette considération, j'ai été révolté à la vue d'une action aussi infâme; j'ai senti qu'un grand homme tel que vous ne devait pas périr par le fer de méprisables assassins; emporté par cette pensée, j'ai volé à votre secours, et j'ai été assez heureux pour défendre votre vie.

LE ROI.

Tu as raison, mon ami. Les braves gens se doivent partout secours et protection. Les hommes d'honneur sont de tous les pays, le crime seul n'a point de patrie.

LE CZAR.

Mais comment vous trouvez-vous ici en faction ?

LE ROI.

Ayant appris que Pierre avait été coupé du détachement avec lequel il visitait ces cantonnemens et qu'il errait dans ces montagnes, j'envoyai le peloton qui m'accompagnait parcourir ces rochers et tâcher de le saisir. Je croyais qu'on avait établi un poste dans ce moulin, et je venais le faire lever afin de me mettre moi-même avec les militaires qui le composent à la poursuite du czar.

COCASKI, paraissant à la fenêtre du moulin.

Que vois-je ? je ne me trompe pas, c'est le roi de Suède avec le fripon qui se prétend mon frère.

LE CZAR.

Mais le détachement que vous aviez envoyé ?...

LE ROI.

Il ne revient point ; je crains qu'il ne soit tombé dans quelque embuscade ennemie. Je lui avais ordonné de suivre la première chaîne de ces montagnes.

LE CZAR, à part.

Si je pouvais profiter de cette occasion. (*Au roi.*) Prince, je suis le meunier de ce moulin, je connais...

COCASKI, s'écriant.

Sire, ne l'écoutez pas; c'est un faux meunier. C'est moi qui suis le vrai, le seul et unique propriétaire.

LE ROI.

Qu'entends-je ?

COCASKI.

La vérité. Cet homme a volé mon nom, mes habits, ma femme et ma mère !

LE CZAR.

Qu'oses-tu dire, malheureux ?

COCASKI.

Certainement, que je suis malheureux, puisque vous me prenez tout. Mais ça ne durera pas; Sire, c'est un faussaire. Il est découvert, car voilà son chapeau et son habit.

(Il montre, par la fenêtre, l'habit du czar, auquel est attaché le grand ordre de Russie.)

LE ROI.

Que vois-je ?

LE CZAR.

Vous cherchez le czar, il est devant vous.

COCASKI, effrayé, ferme la fenêtre et dit en se retirant.

Ah ! mon Dieu !

LE ROI.

Prince, je n'abuserai point de la situation où vous êtes; mes soldats garnissent ces hauteurs, je pourrais vous faire prisonnier : mais vous venez de me sauver la vie, et je n'attenterai point à votre liberté.

LE CZAR.

Eh! comment n'aurais-je pas volé à votre secours, quand c'était contre mes assassins ?

LE ROI.

J'ai fait mon devoir, la guerre est la vengeance des rois, le meurtre est celle des lâches et des brigands.

LE CZAR.

Oui, malheur à la nation qui porte les peuples à la révolte ; qui remplace la loyauté par la violence, et la bravoure par l'assassinat ; qui soudoie des meurtriers qui aiguisent leurs poignards dans l'ombre, qui conspirent et frappent dans le silence. Un cri d'indignation générale doit retentir en Europe contre une telle puissance, et son pouvoir doit disparaître de la surface de la terre. Mais nous, Charles, qui nous estimons, qui venons de nous servir, ne serait-il aucun moyen d'arrêter les ruisseaux de sang que nous faisons couler ?

LE ROI.

Vous avez seul attiré les foudres de la guerre sur ce pays.

LE CZAR.

Comment ?

LE ROI.

Pourquoi, lorsque j'étais engagé dans une guerre avec le Danemarck et la Pologne, vîntes-vous placer le siége devant Narva ? pourquoi, violateur du traité que nous venions de renouveler à Stockholm, à la tête de cent mille hommes, ravageâtes-vous l'Ingrie et la Livonie ?

LE CZAR.

Ces provinces appartenaient à la Moscowie.

LE ROI.

Cent ans de possession et le traité d'Olivia m'en assuraient la propriété.

LE CZAR.

Mon devoir, comme souverain, m'obligeait à reconquérir ces provinces, et la politique...

LE ROI.

Je ne la connais pas, et je ne pense point qu'il existe une morale différente pour les rois et les particuliers.

LE CZAR.

Je le vois, Charles, vous ne voulez pas la paix ; vous espérez peut-être renouveler la journée de Narva ; mais, désabusez-vous, les tems sont changés. Lorsque vous parvîntes au trône, les soldats de Gustave Adolphe

existaient encore dans les rangs de votre armée, et moi je fus obligé de créer et mon armée et mon empire. Tremblez, Charles, l'enfance politique de mes Moscowites est passée, et l'heure de la victoire a sonné pour eux.

LE ROI.

Dix années de triomphe ont fixé la victoire sous mes drapeaux.

LE CZAR.

Les plaines de Pultawa pourront attester le contraire; d'ailleurs, lorsque vous vainquîtes mes troupes, étais-je à la tête de mon armée? non, à cette époque, la Hollande me voyait dans ses arsenaux étudier, sous le célèbre Ruyter, et la manœuvre, et la construction des bâtimens de guerre. Lorsque vous dépossédâtes le roi de Pologne, où étais-je? en France, où j'étudiais, sous les soldats des Condé et des Turenne, l'art de vous vaincre. J'ai jugé que les soldats français devaient servir de modèles à mes troupes, comme un jour mes troupes deviendront les dignes alliées des soldats français.

LE ROI.

Si jamais j'étais vaincu, ma mort précéderait ma défaite.

LE CZAR.

Votre mort, dites-vous? elle assurerait la perte de la Suède, votre sceptre tomberait

dans des mains indignes de le porter; et avant un siècle votre empire serait rayé de la liste des puissances de l'Europe. Adieu, Charles, nous nous reverrons bientôt sur le champ de bataille.

LE ROI.

C'est là seulement où je chercherai à me rapprocher de vous.

(Le czar sort.)

SCÈNE XVI.

LE ROI.

Pierre m'avait sauvé la vie, je n'ai point dû attenter à sa liberté; mais je n'ai pas dû céder à ses propositions. Jamais, non, jamais je ne lui pardonnerai son incursion en Ingrie et en Livonie. Les armes du grand Gustave conquirent ces provinces, et Charles, s'il ne peut l'égaler, saura du moins conserver à la Suède le fruit des victoires de ce grand homme.

SCÈNE XVII.

LE ROI, FLORESKA, VALOUSKI.

LE ROI.

On vient de ce côté. Qui vive!

VALOUSKI.

Suédois.

LE ROI.

Avancez à l'ordre !

VALOUSKI s'avance pour donner le mot d'ordre, reconnaît le roi, et s'écrie :

Ciel ! c'est le roi !

FLORESKA, à part.

Le roi ! nous sommes perdus.

LE ROI.

C'est vous, Valouski ? et que venez-vous faire ici ?

VALOUSKI.

Sire... je venais... je venais... je connais le propriétaire de ce moulin.... et je.... (*A Floreska.*) Que diable ! aidez-moi donc, je ne sais que dire.

LE ROI.

Vous connaissez ce meunier ! et comment en avez-vous fait connaissance ?

VALOUSKI, à part.

Jamais je ne pourrai me tirer de là.

LE ROI.

Eh bien ?

VALOUSKI.

Sire, vous me demandez ?...

LE ROI.

Où vous avez fait connaissance de ce meunier.

VALOUSKI.

Il était ce matin à la petite fête que vous ont donné les habitans de Karsinski.

LE ROI.

Et quel est ce jeune homme qui vous accompagne ?

FLORESKA.

Grand Dieu ! que devenir !

VALOUSKI.

Ce jeune homme ? Sire, c'est...

LE ROI.

Avez-vous juré de ne répondre que par monosyllabes ?

VALOUSKI.

Pardon, Sire... mais...

LE ROI.

Approchez, jeune homme.

VALOUSKI.

Aïe ! aïe ! aïe !

FLORESKA, tremblante.

C'en est fait de Valouski !

LE ROI, la prenant par le bras.

Approchez donc. Que vois-je ? la fille de Menzicoff !

FLORESKA.

Oh ! Ciel !

VALOUSKI.

Il sait tout.

LE ROI.

C'est vous qui, au mépris de mes ordres, avez osé vous introduire dans mon camp; qui avez exposé les jours d'un des plus braves officiers de mon armée?

FLORESKA.

Quoi! Sire, Eugène?...

LE ROI.

Convaincu de désobéissance, je l'ai condamné à mort.

FLORESKA.

Oh! Ciel! malheureuse Floreska!

VALOUSKI.

Quoi! mon Colonel?

LE ROI.

Vous même n'échapperez point à ma juste colère. Ce matin, quand le colonel Drozenski vous réclama, vous gardâtes le silence; vous connaissiez la sévérité de mes ordres, cependant votre aveu eût pu vous mériter votre pardon, vous seriez maintenant dans les bras de votre père, et je n'aurais point été forcé de condamner un brave officier. C'est donc volontairement que vous m'avez offensé; vous apprendrez bientôt qu'on ne m'outrage point impunément; et vous, Valouski, vous qui avez secondé leurs desseins criminels, vous serez puni avec toute la rigueur des lois militaires.

FLORESKA.

Ah ! Sire, je vous en conjure, n'accusez que moi de cette infraction à vos ordres. Eugène et Valouski sont innocens ; ils ont été séduits par mes prières, par mes larmes, et la crainte seule d'exposer mes jours leur a fait braver votre défense. Sire, je suis coupable ; appelez sur ma tête toute la sévérité des lois, sacrifiez à votre ressentiment la fille du prince Menzicoff, mais épargnez Eugène et Valouski ; ne vous privez point d'un soldat intrépide, d'un sujet fidèle et vertueux ; rendez votre faveur au colonel Renschild, et que je n'emporte point au tombeau l'idée affreuse d'avoir causé la perte de l'homme qui m'est plus cher que la vie.

LE ROI.

L'arrêt d'Eugène est prononcé.

FLORESKA.

Vous pouvez le rétracter. La clémence est le plaisir des grands hommes, et les rois seraient trop à plaindre s'ils n'avaient que le droit de punir. Ah ! Sire, pardonnez au Colonel ; c'est à genoux que je vous en supplie.

LE ROI.

Levez-vous, Madame.

FLORESKA.

Non, je ne quitte point cette place que vous ne m'ayez promis sa grâce.

(Eugène paraît sur la montagne.)

VALOUSKI.

Quelqu'un s'avance.

FLORESKA.

C'est Eugène !

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, EUGÈNE.

EUGÈNE.

CIEL! Floreska! Sauvez-vous, Charles XII.

LE ROI.

Que ditez-vous ?

EUGÈNE.

Sire, le détachement que je commandais, en traversant le petit bois de Drava, est tombé dans un parti ennemi qui était embusqué, et qui était beaucoup plus nombreux que nous. Mes soldats, surpris par cette attaque imprévue, cernés de toutes parts, ont péri plutôt que de se rendre. J'aurais partagé leur sort, mais l'ordre que j'entendis donner aux Moscowites de marcher vers ce moulin, en me faisant sentir les dangers qu'allait courir Votre Majesté, me décida à conserver mes jours pour sauver ceux de mon roi. Je parvins à me faire jour à traver les ennemis qui m'entouraient, et j'ai eu le bonheur d'arriver jusqu'à vous. Mais il n'y a pas de tems à perdre, je suis

poursuivi, et dans un instant ce moulin sera occupé par les soldats du czar.

LE ROI.

Il faut nous retrancher ici, et nous défendre jusqu'au dernier soupir.

EUGÈNE.

Le nombre des ennemis est trop considérable ; votre perte est inévitable ; la force ne peut rien pour vous sauver, l'adresse seule peut vous tirer d'un aussi grand péril; laissez-moi l'employer, Sire, et que je sois assez heureux pour conserver à la Suède le héros qui fait sa gloire et son bonheur.

LE ROI.

Moi, fuir !

FLORESKA.

Il le faut; songez que sans vous votre armée va périr aux plaines de Pultawa. Moi, je reste en ces lieux. Je me ferai connaître aux Moscowites, et les éloignerai bientôt.

VALOUSKI.

Sire, cédez à nos prières ; nous vous le demandons à genoux.

LE ROI.

Vous le voulez, j'y consens.

EUGÈNE.

Les voilà ! entrons dans ce moulin, peut-être y trouverons-nous quelques moyens de

FLORESKA.

Je te quitte, Eugène, mais c'est pour seconder tes généreux desseins.

(Le roi veut encore résister, Eugène l'entraîne dans le moulin dont Valouski ferme la porte.)

SCÈNE XIX.

VALOUSKI, FLORESKA, DROZENSKI, SOLDATS, RUSSES, RUSBOFF.

FLORESKA.

Ciel! Drozenski!

RUSBOFF.

C'est ici que je l'ai vu; il était en faction.

VALOUSKI, à part.

C'est du roi qu'il parle.

DROZENSKI, désignant Valouski et Floreska.

Saisissez-vous de ces deux hommes.

FLORESKA.

Monsieur le Colonel...

DROZENSKI.

C'est Floreska! ô fortuné hasard! je me félicite, Madame, de pouvoir enfin vous rendre à votre père. Il craignait pour vos jours, et je me trouve heureux de pouvoir dissiper toutes ses inquiétudes: vous serez bientôt dans ses bras. Mais souffrez que les intérêts du czar m'occupent maintenant tout

entier. Je ne saurais rester dans ces lieux ; les troupes suédoises garnissent le voisinage. Un instant de retard pourrait exposer les braves qui m'accompagnent et devenir fatal à l'empereur. Cet homme dit avoir vu le roi de Suède à la porte de ce moulin ; puisque je vous trouve ici, vous devez savoir ce qu'il est devenu. Daignez m'en instruire.

FLORESKA.

Je n'ai vu que ce soldat qui m'a procuré les moyens de fuir du camp suédois, et qui m'a accompagné jusqu'en ces lieux.

DROZENSKI, à Rusboff.

Tu es sûr d'avoir vu Charles XII ?

RUSBOFF.

Je l'ai vu comme je vous vois.

DROZENSKI, aux soldats.

Visitez cette maison.

FLORESKA et VALOUSKI.

Il est perdu !

(Une partie des soldats entre dans le moulin.)

DROZENSKI, à Valouski.

C'est toi qui as protégé la fuite de Madame ?...

FLORESKA.

Oui, M. le Colonel, c'est le plus généreux des hommes ; je lui dois beaucoup.

VALOUSKI, lui montrant son uniforme.

M. le Colonel, je suis soldat; l'humanité m'ordonne de faire une bonne action, l'honneur me défend d'y mettre un prix.

RUSBOFF, à la fenêtre du moulin qui fait face au public.

Mon Colonel, nous le tenons.

VALOUSKI.

Il est pris.

RUSBOFF.

Il s'est retranché dans la chambre voisine; il menace de faire sauter le moulin.

DROZENSKI.

Enfoncez la porte; je vais moi-même joindre mes efforts aux vôtres.

(Il fait signe aux soldats: tous le suivent dans le moulin. Valouski et Floreska restent en scène.)

SCÈNE XX.

VALOUSKI, FLORESKA, EUGÈNE à la fenêtre.

VALOUSKI.

O CHARLES! ô mon roi! que ne puis-je, au péril de ma vie, te soustraire au sort qui te menace!

FLORESKA.

Si je puis contribuer à lui faire recouvrer sa liberté, comptez sur moi.

EUGÈNE, appelant avec précaution.

St ! st ! Valouski !

VALOUSKI.

Chut ! on m'appelle, je crois.

FLORESKA.

C'est Eugène.

EUGÈNE.

Sauve le roi.

VALOUSKI, à Floreska.

Veillez à ce que personne ne nous surprenne.

(Il s'approche de la croisée, monte sur le banc ; le roi passe par la fenêtre, pose ses pieds sur les épaules de Valouski, et saute à terre. A peine sorti, Eugène ferme la croisée ; le roi monte sur les rochers, et fuit. Valouski remercie le Ciel.)

SCÈNE XXI.

VALOUSKI, FLORESKA.

VALOUSKI, monté sur un rocher.

Il descend la colline ; le voilà dans la plaine. Il est sauvé !

SCÈNE XXII.

DROZENSKI, FLORESKA, EUGÈNE, VALOUSKI, LE COSAQUE, COCASKI, BBISKA, PAULISKA, SOLDATS.

DROZENZKI.

Monsieur Renschild, sans examiner les motifs qui vous ont conduit en ces lieux, permettez-moi de vous demander si vous etiez seul dans ce moulin.

EUGÈNE.

M. le Colonel, le roi de Suède y était avec moi.

DROZENSKI.

Où est-il maintenant ?

EUGÈNE.

Bien près de son camp, du moins je l'espère.

DROZENSKI.

Ainsi plus d'espoir de le retrouver ?

EUGÈNE.

Rassurez-vous, avant la fin du jour vo le reverrez devant Pultawa.

DROZENSKI.

M. Renschild, je vais vous conduire camp. Le czar ordonnera de votre mais ne craignez rien, vous saurez

doute adoucir la rigueur de votre captivité, et l'aimable Floreska...

EUGÈNE.

M. le Colonel, je suis votre prisonnier; je suis sans armes; il n'est pas généreux d'attaquer un ennemi qui ne saurait se défendre; je suis assez malheureux de porter vos fers.

DROZENSKI.

Vous regrettez votre liberté?

EUGÈNE.

Je la regrette doublement; elle me prive du plaisir de combattre auprès de mon souverain, et du plaisir plus grand encore de vous trouver sur le champ de bataille.

DROZENSKI.

Vous osez me défier!... craignez..

FLORESKA.

Arrêtez, Colonel, c'est devant le czar que vous auriez à répondre des insultes que vous feriez à M. de Renschild.

DROZENSKI, à part.

Dissimulons, et cherchons les moyens de perdre un rival odieux.

(On amène Cocaski.)

COCASKI.

Lachez-moi donc, lâchez-moi donc! ah! Ciel! moi qui suis en paix avec tout le

monde, en un seul jour me voilà deux fois prisonnier de guerre.

DROZENSKI.

Que faisais-tu dans ce moulin ?

COCASKI.

J'étais chez moi, monsieur le Commandant, à votre service.

DROZENSKI.

Si tu es maître de ce moulin, tu y as caché le roi de Suède.

COCASKI.

Général, je n'ai caché personne que moi. Ces Messieurs peuvent vous dire que j'étais dans un très-petit coin au moment où ils m'ont aperçu.

DROZENSKI.

M. Renschild, veuillez me suivre. Vous, saisissez ce villageois.

COCASKI.

Laissez-moi dire adieu à ma femme et à ma mère.

DROZENSKI.

Partons.

(On emmène Eugène et Cocaski. Tableau général.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une forêt épaisse entourée de marais ; au fond un lac environné de roseaux ; au-dessus du lac, une montagne couverte d'arbres au travers desquels on aperçoit Pultawa. Au milieu du théâtre est un arbre dont la touffe est assez dépouillée pour ne rien masquer du fond. Au premier plan, à gauche des acteurs, est une cabane abandonnée. De tous côtés des arbres et des buissons. Il fait une nuit très-sombre, et le jour arrive par degrés.

SCÈNE I.

LE ROI, LEVENHAUPT.

LE ROI.

Tout espoir est-il perdu ?

LEVENHAUPT.

Non, Sire, si vous consentez à ne point exposer votre vie. Songez que de la conservation de vos jours dépend le salut de votre empire.

LE ROI.

Pierre est vainqueur !

LEVENHAUPT.

La victoire, si long-tems fidèle à vos drapeaux, semble se décider en sa faveur,

les Russes ont attaqué avec acharnement, et plus tôt que nous ne nous y attendions. Le général Creutz, à la tête de quatre mille hommes de cavalerie, devait faire une puissante diversion, il n'a point paru ; il est à craindre qu'il ne se soit égaré pendant l'obscurité de la nuit dans les marais qui avoisinent Pultawa.

LE ROI.

Fatal contre-tems! Creutz m'enlève aujourd'hui toute la gloire que dix années de triomphe m'avaient acquise.

LEVENHAUPT.

Mazeppa, chef des Cosaques, devait augmenter de seize mille hommes l'armée de Votre Majesté ; mais les Cosaques, gagnés, sans doute, par l'or du czar, ont refusé de le suivre; vos soldats, repoussés de toutes parts, fuyaient devant les troupes moscowites ; seul, vous avez voulu résister à leur impétuosité, et malgré la blessure que vous aviez reçue à la jambe vous n'avez point abandonné le champ de bataille, et les soldats qui vous accompagnaient ont péri en vous défendant. Deux chevaux ont été tués sous vous, votre mort allait assurer la perte de la Suède et le triomphe du czar, lorsqu'accompagné de quelques braves j'ai eu le bonheur de vous arracher de ce lieu et de gagner avec vous cette forêt. Les douleurs que vous cause votre blessure vous mettent

hors d'état d'aller plus loin, et quoique épuisé par la fatigue et le sang que vous avez perdu, vous voudriez vous aller offrir sans défense aux coups de vos ennemis ! Ah ! Sire ! je vous en conjure, renoncez à cette funeste résolution ; songez qu'une mort inévitable deviendrait votre partage, et consentez à conserver vos jours pour sauver votre peuple et les débris de votre armée.

LE ROI.

Quoi ! je fuirais lâchement devant des ennemis que tant de fois j'ai vaincus !

LEVENHAUPT.

Et que vous vaincrez encore. Mais maintenant il ne faut songer qu'à votre sûreté.

LE ROI.

Il faut effacer la honte de ma défaite. Il n'en est qu'un moyen. Il faut rejoindre le feld-maréchal Renschild ; vous le chargerez de rallier l'armée et d'ordonner la retraite sur Pultawa.

LEVENHAUPT.

Je pars, Sire ; je rassemblerai l'élite de vos grenadiers, je les conduirai ici, et nous vous porterons au milieu de vos soldats.

LE ROI.

C'est le seul moyen que je puisse adopter. Mais l'exécution de ce projet est difficile, et surtout dangereuse pour vous.

LEVENHAUPT.

Je ne crains rien, depuis long-tems je vous ai consacré toute mon existence ; trop heureux en sacrifiant ma vie si ie puis sauver ma patrie et mon roi !

LE ROI.

Brave Levenhaupt, vous êtes un digne soldat de Charles XII.

LEVENHAUPT.

Sire, j'ose supplier Votre Majesté de tout faire pour éviter les troupes ennemies.

LE ROI.

Je vous le promets. Cependant, étant blessé, cette arme serait insuffisante ; laissez-moi vos pistolets.

LEVENHAUPT.

Les voici.

LE ROI.

Allez, et pressez votre retour ; que nous puissions au lever du soleil nous retrouver sur le champ de bataille ; que le jour répare les malheurs de cette nuit désastreuse ; périssons, ou arrachons à Pierre la palme de la victoire.

LEVENHAUPT.

Dans une heure, je serai près de vous, ou j'aurai cessé de vivre.

(Il s'éloigne.)

SCÈNE II.

LE ROI.

QUELLE situation affreuse ! Charles XII obligé de chercher dans les ombres de la nuit, au milieu d'une forêt, un refuge contre les armes moscowites ! cette idée humiliante m'accable ; elle anéantit le peu de force qui me reste. Non, Charles ne périra pas sans vengeance ! il faut qu'on puisse dire un jour : Aux champs de Pultawa, Charles XII et son armée furent accablés par le grand nombre de leur ennemis ; ils ne voulaient pas se rendre, et leurs derniers momens furent terribles aux Moscowites. Oh ! puisse Levenhaupt réussir ! Je me sens affaibli, la fatigue... une soif cruelle... et personne dont je puisse obtenir des secours !... faudra-t-il périr en ce lieu ?.... Que vois-je ? une chaumière ! assurons-nous si elle est habitée...

(Il gagne la chaumière et il entre. Cocaski arrive du fond.)

SCÈNE III.

COCASKI, seul.

SANS vouloir m'entendre, ils m'avaient enfermé dans une maison de toile ; heureu-

ment qu'une bombe a brûlé ma tente, et je me suis sauvé. Ah ! Dieu ! quel tintamarre ! quel orage épouvantable de mitraille ! les bombes pleuvent, les balles sifflent, les obus tombent, le canon gronde, et moi je tremble... quelle journée fatale! j'ai tout perdu dans cette guerre qui ne me regarde pas du tout. Mon moulin est brûlé, ma mère incendiée, et ma femme flambée. Enfin, de tout mon mobilier je n'ai pu sauver que cette gourde, encore est-elle vide ; il est vrai que je l'ai visitée deux ou trois fois pour me donner le courage de venir me cacher jusqu'ici. Ils se battent ! ils se battent ! je ne peux pas voir tout ça, moi, ça me fait trop de peine, aussi je me sauve. Me voilà justement vis-à-vis la maison du bûcheron Pétrusco qui est mon ami ; entrons-y, et n'en sortons que quand il n'y aura plus de bataille dans ce bas monde.

(Il veut entrer dans la masure ; le roi en sort.)

SCÈNE IV.

LE ROI, COCASKI.

COCASKI.

Ah ! voilà un homme, c'est un soldat.

LE ROI.

Êtes-vous le maître de cette cabane ?

COCASKI.

Du tout, Monsieur. (*A part.*) Je connais la voix de cet homme-là.

LE ROI.

Habitez-vous cette maison ?

COCASKI.

Dieu me pardonne, c'est le roi de Suède !

LE ROI.

Vous me connaissez ?

COCASKI.

Si je vous connais ! Je suis le meunier éloquent qui ce matin...

LE ROI.

Une soif cruelle me dévore. Par pitié, procurez-moi un peu d'eau.

COCASKI.

Vous avez soif ? O mon Dieu ! j'ai tout bu ! c'est égal, je connais les environs, il y a là tout près, où vous voyez des roseaux, une fontaine... Je vas vous emplir ma gourde, je vas vous chercher de l'eau.

(Cocaski s'éloigne.)

LE ROI.

O Charles ! Charles ! à quel degré d'avilissement es-tu tombé ? (*On entend du bruit.*) On vient, serait-ce déjà ce villageois ? Je ne puis rien voir, la nuit est si sombre.... Si

c'étaient des Russes ! Je suis armé, et je vendrais cher ma vie.

(Il tire son épée, la pose sur le banc et arme ses pistolets.)

SCÈNE V.

LE ROI, LINSKI, UN COSAQUE.

LINSKI.

Arrêtons-nous ici : voici la masure que le colonel Drozenski nous a indiquée : écoute, je t'ai toujours regardé comme un homme de cœur, voilà pourquoi je t'ai associé aujourd'hui à notre entreprise.

LE COSAQUE.

Tu ne t'en repentiras pas.

LINSKI.

J'y compte. Drozenski nous a fait promettre cent rixdallers si nous le débarrassions du colonel Renschild.

LE ROI.

Le colonel Renschild !

LINSKI.

Mais, comme il eût été dangereux d'exécuter ce projet au milieu du camp moscowite, il nous a ordonné d'en faire sortir son rival à la faveur d'un habit semblable au nôtre. Nous y sommes parvenus, en lui faisant

croire que c'était Floreska, fille du prince Menzicoff, qui nous avait chargé de lui faire prendre ce déguisement pour l'éloigner du camp moscowite. Rusboff l'amène, et nous sommes arrivés par un autre chemin pour ne point lui donner de soupçons.

LE COSAQUE.

Et pourquoi venir jusqu'ici ?

LINSKI.

Tels sont les ordres que nous avons reçus. Le colonel Drozenski commande ce cantonnement, et avant de donner la récompense qu'il a promise, il veut avoir la preuve que son ennemi est bien mort. C'est pour cela qu'il nous a indiqué cette vieille masure. Il y viendra lui-même pour s'assurer...

LE ROI.

Les scélérats !

LINSKI.

J'entends du bruit. C'est Rusboff et son prisonnier. Tenons-nous prêts à paraître au signal de Rusboff.

(Ils se cachent derrière un taillis.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, EUGÈNE, sous l'habit d'un Cosaque, RUSBOFF.

EUGÈNE, reculant d'effroi en apercevant la masure.

Où me conduisez-vous ?

RUSBOFF.

Au fort de Karmescoff, où Floreska vous attend; c'est elle qui nous a ordonné de vous procurer ce déguisement, à la faveur duquel vous avez pu franchir les lignes moscowites sans danger.

EUGÈNE.

Il me semble que nous nous enfonçons bien dans la forêt.

RUSBOFF.

Il le faut, si nous voulons éviter d'être arrêtés par les patrouilles moscowites qui s'y croisent continuellement.

EUGÈNE.

Ah ! que ces lenteurs irritent mon impatience ! Pour me trouver près de Floreska, j'aurais bravé la mort. Pourquoi ne m'avoir point armé ?

RUSBOFF.

Parce qu'il ne le fallait pas; vous vous seriez exposé imprudemment, et....

LINSKI, au fond.

Quelqu'un s'avance.

RUSBOFF.

Tenons-nous sur nos gardes.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, COCASKI, apportant de l'eau dans sa gourde.

COCASKI.

TENEZ, voilà de l'eau, et je dis...

RUSBOFF.

Halte-là !

COCASKI.

Ah ! je suis mort.

RUSBOFF.

Où vas-tu ?

COCASKI.

Où je vais ? Nulle part, monsieur le Cosaque.

RUSBOFF.

Que portes-tu là ?

COCASKI.

C'est de l'eau, à votre service.

EUGÈNE.

Tu n'es pas seul ici ?

COCASKI.

Je vous demande pardon, monsieur le Cosaque; je suis seul avec moi, monsieur le Cosaque, et vous, à présent.

RUSBOFF.

Tu parlais à quelqu'un ?

COCASKI.

Oh ! mon Dieu ! non, à personne; je me parlais à moi-même : c'est une habitude.

EUGÈNE.

Tu nous trompes.

RUSBOFF.

Dis-nous la vérité ! ou morbleu !...

COCASKI.

Grâce, grâce, Monsieur le Cosaque; je vais tout vous dire.

EUGÈNE.

Avec qui étais-tu là ?

COCASKI.

J'étais.... j'étais....

RUSBOFF.

Répondras-tu ?

COCASKI.

V'là que je me dépêche, Monsieur; j'étais avec un officier.

RUSBOFF et EUGÈNE.

Un officier !

EUGÈNE.

Et qu'est-il devenu ?

COCASKI.

Je l'ai laissé là, dans cette masure.

RUSBOFF, à part.

Serait-ce déjà Drozenski ?

COCASKI.

C'est un Suédois.

TOUS.

Un Suédois !

RUSBOFF.

Un Suédois ! Il n'y a pas de tems à perdre : à moi, camarades !

LINSKI et le COSAQUE, paraissant.

Nous voici.

EUGÈNE.

Que vois-je ?

LINSKI.

Colonel, ta dernière heure a sonné.

COCASKI.

Ah ! v'là du massacre !

LE ROI.

Arrêtez, malheureux !

(Linski et le Cosaque ont le sabre à la main et s'apprêtent à frapper Eugène. Le roi s'élance sur eux, et d'un coup de pistolet abat Linski, qui va tomber dans la masure. Il donne son épée à Eugène, qui s'empare de Rusboff, et le force à prendre la fuite. Le troisième Cosaque fuit aussi devant le roi, qui tire son autre pistolet.)

SCÈNE VIII.

LE ROI, EUGÈNE, COCASKI.

EUGÈNE.

Quoi ! Sire, c'est à vous que je dois la conservation d'une vie que j'ai juré de consacrer à votre service ! Mais qu'avez-vous ?... vos genoux fléchissent.... Grand Dieu ! quel nouveau malheur dois-je redouter ?

LE ROI, d'une voix affaiblie.

Colonel, l'effort que j'ai fait.... pour vous arracher des mains de ces barbares.... à l'instant de votre arrivée.... une soif brûlante.... ce villageois.... avait voulu.... me secourir.... !

EUGÈNE.

O Ciel ! donne-moi le moyen de sauver ses jours ! O Charles !.. mon roi.... que devenir ? que faire ?

(Il jette des regards avides sur tout ce qui l'entoure.)

COCASKI.

Tenez, monsieur le Cosaque, voilà ma gourde ; elle est encore pleine.

EUGÈNE.

Donne, donne. Tenez, Sire.

COCASKI.

Il faut que ce Cosaque ne soit point un Co-

saque pour tout de bon. Ah ! j'ai bien cru que c'était mon dernier jour.

(Eugène soutient le roi d'une main et de l'autre lui donne la gourde. Cocaski l'aide à se lever.

EUGÈNE.

Il reprend ses forces.

LE ROI.

Combien ce secours m'était nécessaire ! Epuisé par la fatigue que j'ai eue à souffrir depuis vingt-quatre heures ; affaibli par le sang que j'ai perdu....

EUGÈNE.

Juste Ciel ! vous êtes blessé ?

LE ROI.

Légèrement. Ce secours m'a rendu mon courage. Oui, je me sens maintenant assez de force pour rejoindre mes guerriers.

COCASKI, ramassant le cor des Cosaques que Linski a laissé tomber.

Sire, voulez-vous me faire cadeau de la trompe des Cosaques dont vous avez triomphé, et contre lesquels je vous ai tant secondé ? Ils l'ont oublié, et ils en sont bien fâchés, j'en suis sûr ; car ça leur est d'une grande nécessité. Quand un Cosaque n'a plus son cor, c'est un homme perdu.

EUGÈNE.

COCASKI.

Je veux dire qu'alors, s'il est en danger, il ne peut plus se sauver.

EUGÈNE.

Comment cela?

COCASKI.

Tiens! vous qui êtes cosaque, vous ne savez pas que les Cosaques se parlent d'une lieue avec ça, qu'ils se répondent, enfin qu'ils se font des signaux de guerre?

LE ROI.

Allons, Colonel, partons.

EUGÈNE.

De grâce, Sire, un moment. Ce que vient de me dire cet homme me fait naître un projet qui, je crois, peut nous être de la plus grande utilité. (*A Cocaski.*) Tu dis donc que les Cosaques, avec cette trompe, se communiquent l'ordre?

COCASKI.

Absolument; car moi qui vous parle, je suis presque de force avec eux pour donner du cor. Tenez, voyez-vous, pour se reconnaître et savoir où ils sont placés, ils donnent un son prolongé; et pour s'appeler réciproquement à leur secours, ils en donnent trois précipités.

EUGÈNE.

Il est important pour nous de savoir où

sont placées les forces ennemies qui occupent cette forêt, afin d'éviter de tomber dans quelque embuscade. Les renseignemens que ce villageois vient de nous donner nous en facilitent les moyens.

LE ROI.

J'approuve votre projet, Colonel, mettez-le à exécution.

COCASKI, lui remettant la trompe.

Ah! c'est un colonel! Tenez, monsieur le Colonel.

EUGÈNE.

Un son prolongé, m'as-tu dit, pour savoir où ils sont placés?

COCASKI.

Oui, Colonel, et trois pour le rappel. N'allez pas vous tromper.

(Eugène donne un son de cor prolongé. On lui répond, dans le lointain, de quatre côtés. Ils écoutent attentivement.)

COCASKI.

Entendez-vous? Entendez vous?

EUGÈNE.

Il y a des postes établis sur tous les points de cette forêt.

LE ROI.

N'importe. Levenhaupt n'arrive point. Il sera malheureusement tombé sous le fer ennemi. Il faut absolument que je me traine

sur le champ de bataille. Ma présence peut seule empêcher l'entière destruction de mon armée.

EUGÈNE.

Ah ! craignez d'y trouver la mort.

LE ROI.

Tous vos efforts sont inutiles. La honte est en ces lieux, la gloire est aux champs de Pultawa. Je vous ordonne de m'accompagner.

EUGÈNE.

Rien ne saurait vous détourner de ce projet hardi ?

LE ROI.

Rien. Si j'hésite plus long-tems, je ne puis éviter de tomber entre les mains des Moscowites, ou de périr honteusement de faim et de fatigue. Un tel sort est indigne de Charles XII. Si ce jour doit être le dernier de ma vie, il faut du moins qu'il ajoute à ma gloire. Partons.

(On entend les pas de plusieurs hommes.)

EUGÈNE.

Qu'entends-je ?

LE ROI.

On s'avance de ce côté. J'aperçois le fer briller à travers le feuillage.

EUGÈNE.

Si c'était des Moscowites !....

LE ROI.

Vous êtes sans armes ?

COCASKI.

Nous sommes perdus !

EUGÈNE.

Nos ennemis paraissent nombreux. La fuite est impossible !.... Dérobez-vous à leurs regards, Sire, et surtout n'exposez pas vos jours !

LE ROI.

Que voulez-vous ?

EUGÈNE.

Je veux vous sauver. Ce cor, qui vient déjà de m'être utile, pourra servir maintenant à votre délivrance. Mais comment éviter.... Ah ! cet arbre.... ce buisson.... oui.... Sire, placez-vous.... Je reviens bientôt. Grand Dieu ! veille sur Charles XII !

(Il s'éloigne précipitamment.)

COCASKI.

Puisque le Colonel s'enfuit, je peux bien me permettre de m'en aller. D'ailleurs le roi reste ici, et deux personnes sont plutôt trouvées qu'une seule.

(Il sort.)

LE ROI.

Il s'éloigne !... deux troupes s'avancent vers moi ... sont-ce des Suédois ?.... sont-ce des Russes ?... cruelle situation !...

(Il se place près de l'arbre, deux patrouilles moscovites arrivent des deux côtés de la scène.)

SCÈNE IX.

LE ROI, DEUX PATROUILLES, RUSBOFF, LE COSAQUE.

RUSBOFF, à la tête d'une patrouille.

Qui vive ?

LE COSAQUE, à la tête de l'autre patrouille.

Cosaques.

RUSBOFF.

Mot d'ordre.

LE COSAQUE.

Ah ! c'est toi, Rusboff ! Eh bien ! vous ne l'avez point trouvé ?

RUSBOFF.

Non, je suis pourtant persuadé que cet homme qui a sauvé le Colonel n'est autre que le roi Charles XII.

LE COSAQUE.

Tu crois ?

RUSBOFF.

J'en suis sûr, j'ai reconnu sa voix. J'ai des raisons pour me le rappeler : je l'ai vu ce matin.

LE COSAQUE.

En ce cas, n'épargnons rien pour le saisir.

RUSBOFF.

Il n'a pu s'échapper de ce côté, il serait tombé dans nos rangs ; il ne peut être qu'ici.

LE COSAQUE.

Cherchons dans ces buissons.

(Ils s'avancent sur les buissons, et particulièrement vers celui où le roi s'est caché. Charles XII va être découvert. Au même instant on entend dans l'éloignement trois sons de trompe précipités.)

RUSBOFF.

Le son du cor! Il est par là. En avant, marche!

(Tous s'élancent dans le fond du théâtre, et disparaissent dans la forêt. Le roi se lève.)

SCÈNE X.

LE ROI, LEVENHAUPT, SIX GRENADIERS SUÉDOIS.

(A peine les Cosaques ont-ils disparu, que Levenhaupt arrive à la tête de plusieurs grenadiers. Il entre précipitamment en scène.)

LEVENHAUPT.

HALTE! Oui, mes camarades, c'est en ces lieux que j'ai laissé le roi. O Charles! ô mon roi!

CHARLES, sortant du buisson.

Levenhaupt, il est au milieu de vous.

LEVENHAUPT.

O Ciel! je te rends grâces. La mort a respecté les jours de ce héros.

LE ROI.

Qu'est devenue mon armée ? la gloire de dix années de conquêtes est-elle entièrement perdue ?

LEVENHAUPT.

Sire, le feld-maréchal Renschild a rassemblé dix mille hommes. Il est parvenu à couper le czar de son armée, et Pierre effectue sa retraite sur le fort de Karsinski.

LE ROI.

Allons, mes amis, profitons de ce mouvement, et que l'aube du jour éclaire la vengeance des phalanges suédoises. Mais avant de partir, je voudrais connaître le sort d'un sujet fidèle qui vient de m'arracher à la mort.

LEVENHAUPT.

Lequel ?

LE ROI, montrant Eugène qui entre.

Le voici !

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, EUGÈNE.

EUGÈNE.

LEVENHAUPT en ces lieux ! le roi est sauvé.

LE ROI.

Eugène, ce dévouement ne restera pas sans récompense.

EUGÈNE.

Sire, mon stratagème a réussi ; mais ne perdez pas un seul instant. Les Cosaques se rassemblent ; partout j'ai entendu prononcer vôtre nom. Ils ont la certitude que vous êtes dans cette forêt. Le moindre retard, et les Moscowites triompheront. Partez de suite, Sire, et le Ciel guidera vos pas. Mais dans la crainte que quelques patrouilles n'inquiètent votre retraite, favorisé par ce costume, je vais rester. Je donnerai aux Cosaques de faux renseignemens. Je les engagerai à se diriger sur les marais qui sont à droite de la lisière de ce bois, et je ne quitterai ces lieux que quand je pourrai vous croire hors de danger. Alors je regagne les rangs Suédois, et si vos jours étaient menacés, peut-être serai-je encore assez heureux pour vous faire un rempart de mon corps.

LE ROI.

Brave jeune homme !

EUGÈNE.

Allez, ô mon roi ! et puissiez-vous bientôt, exempt de tous périls, voir flotter vos bannières victorieuses sur les remparts de Pultawa.

LE ROI.

Cet espoir anime mon courage ; oui, mes amis, marchons au combat.

(Levenhaupt et Eugène posent Charles XII sur des fusils portés par des grenadiers. Le roi et Levenhaupt sortent par la gauche de la scène. Eugène remonte le théâtre, et les suit attentivement des yeux.)

SCÈNE XII.

EUGÈNE.

Ils s'éloignent. Jusqu'à présent aucun obstacle ne vient arrêter leur marche. (*Il redescend en scène.*) Si ce grand homme est vaincu, la destinée du nord de l'Europe va changer. La Suède sera perdue, la couronne de Charles XII avilie, Pierre et ses Moscowites deviendront une des premières puissances du monde. (*Sur la droite de la scène on voit venir un détachement de Moscowites qui entre en scène. Désignant le côté droit.*) Camarades, vous cherchez Charles XII, il fuit du côté de Karmesscoff.

(Les Moscowites marchent en peloton serré et en silence sur le côté droit. Au même moment, Charles XII porté par ses grenadiers paraît dans le lointain, sur la montagne. Tableau. Les Moscowites sortent sur la droite, et Charles, dans le fond, disparaît par la gauche. Eugène témoigne par son action la crainte qu'il éprouve que le roi soit aperçu. Pendant cette scène, tous les mouvemens qui s'opèrent sur l'avant-scène se font dans le plus grand silence, et le tableau du fond du théâtre est éclairé par le feu des batteries de Pultawa.)

SCÈNE XIII.

EUGÈNE, DROZENSKI, SOLDATS MOSCOWITES.

(Drozenski traverse le théâtre et est arrêté par un Cosaque.)

LE COSAQUE.

Colonel, la fille du prince Menzicoff vient d'être arrêtée près de ces lieux; un soldat suédois l'accompagnait.

EUGÈNE.

Qu'entends-je ?

DROZENSKI.

Qu'on l'amène devant moi.

LE COSAQUE.

La voici.

DROZENSKI, à part.

Perfide Floreska !

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, FLORESKA, VALOUSKI.

complice, et vous forcer à unir votre destinée à la mienne.

FLORESKA.

Le colonel Drozenski, au lieu de partager la gloire de cette journée et les dangers que court son empereur, persécute avec le plus grand acharnement une femme dont le seul crime est de rejeter un amour qui lui fait horreur.

DROZENSKI.

Pourquoi, Madame, au mépris de tous vos devoirs, tentez-vous d'échapper une seconde fois à l'autorité de votre père ?

FLORESKA.

Je savais, monstre, que tu devais, au sein de cette forêt, faire assassiner le colonel Renschild, et je venais, aidée de Valouski, dans l'espoir de détourner le coup affreux que tu méditais.

DROZENSKI.

Ce dévouement sans bornes au Colonel ne fait qu'accroître ma colère. Rien ne saurait l'arracher à la mort.

VALOUSKI.

Crois-tu donc que le czar laissera impuni un pareil attentat ?

DROZENSKI.

Eugène est l'ennemi de mon souverain, et l'intérêt de ma patrie légitime son trépas.

FLORESKA.

Il fallait le combattre, et non l'assassiner.

DROZENSKI.

Madame, redoutez de changer mon amour en fureur : votre père approuve notre hymen, aucun obstacle ne peut désormais s'opposer à mon bonheur. L'audacieux que vous préfériez a payé de sa vie le malheur d'avoir pu traverser un moment mes projets. Si je n'ai pu mériter votre amour, j'aurai du moins justifié votre haine.

FLORESKA.

Que dites-vous ? auriez-vous accompli ce crime abominable ?

DROZENSKI.

C'est ici que je puis obtenir des renseignemens certains sur son sort. Je vais satisfaire votre tendre impatience. (*Il se dispose à entrer dans la masure, Eugène en sort.*) Qui es-tu ?

EUGÈNE.

L'ami de Rusboff, celui que tu avais choisi pour l'aider dans certaine expédition...

DROZENSKI.

Ah ! c'est toi... Eh ! bien, mes ordres ?

EUGÈNE.

Sont exécutés.

DROZENSKI.

Le colonel Renschild ?

EUGÈNE.

Est mort.

DROZENSKI.

Qui l'a frappé ?

EUGÈNE.

Moi.

FLORESKA.

Je me meurs !

VALOUSKI.

Misérable !

DROZENSKI.

Je respire. Et tes camarades ?

EUGÈNE.

Rencontrés par un parti suédois, ils ont péri tous deux.

DROZENSKI.

Ne m'abuses-tu point ?

EUGÈNE.

Assurez-vous-en vous-même, Colonel ; il est là dans la masure que vous avez indiquée. Voyez-le sous les vêtemens d'un Cosaque, selon les ordres que vous nous aviez donnés. (*Drozenski s'avance vers la masure. Eugène s'approche de Floreska.*) Et vous, Madame, venez voir le colonel Eugène pour la dernière fois.

FLORESKA.

Monstre, ne m'approche pas.

EUGÈNE, à voix basse.

Chère Floreska !

FLORESKA.

Dieux !

EUGÈNE, d'une voix menaçante.

Vous le voyez.

FLORESKA.

Oui, oui, je vois maintenant ce que je dois espérer.

DROZENSKI.

Bien, Cosaque, bien. Tu t'assures de ma part une entière confiance ; je vais t'en donner une nouvelle preuve. (*A Floreska.*) Floreska, je n'ai point un instant à perdre pour vous soustraire à mille dangers dont vous êtes environnée. Il faut que je me rende auprès du czar. Je vais vous faire conduire au fort de Karmescoff. Ce Cosaque accompagnera vos pas. Oui, c'est toi qui me réponds de Floreska ; milles roubles si tu parviens avec elle à Karmescoff.

FLORESKA.

Grand Dieu !

EUGÈNE.

O bonheur ! vous ne pouviez mieux placer votre confiance, Colonel, et remettre Madame en de meilleures mains.

DROZENSKI.

Pars, et compte sur mes bienfaits... (*Eu-*

gène va pour sortir avec Floreska, Rusboff entre.) Un moment.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, RUSBOFF.

COLONEL, l'expédition dont vous m'avez chargé est manquée. Le colonel Renschild s'est échappé.

DROZENSKI.

Que dis-tu ?

EUGÈNE.

Fuyons.

DROZENSKI.

Arrêtez ce Cosaque. (*Les soldats s'opposent à la sortie d'Eugène et de Floreska.*) Il s'est échappé ! Qui donc es-tu ?

EUGÈNE.

Ton rival et ton ennemi.

VALOUSKI.

Mon Colonel !

FLORESKA.

Cher Eugène !

DROZENSKI.

Audacieux ! tu profitais de ce déguisement pour pénétrer dans l'armée moscowite; tu es un transfuge du roi de Suède, et comme tel,

tu vas recevoir la mort. Soldats ! qu'il soit fusillé à l'instant.

EUGÈNE.

Misérable ! je vendrai cher ma vie.

FLORESKA.

Épargne ses jours, Drozenski, et je jure de m'unir à toi.

DROZENSKI.

Ce n'est plus moi, Madame, qui prononce sur lui, ce sont les lois militaires. Il est convaincu, il doit périr, et rien ne peut le soustraire à la mort ; soldats, exécutez mes ordres.

(Eugène est saisi ; il se débat ; ses efforts sont inutiles. Il est attaché à un arbre. Grand bruit ; des cris de victoire se font entendre de toutes parts. Le czar entre suivi de ses premiers officiers.)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, LE CZAR, OFFICIERS.

TOUS.

Le czar !

FLORESKA.

Ah ! Sire, sauvez une victime de la fureur de Drozenski !

LE CZAR.

Quel est cet homme ?

FLORESKA.

Le malheureux colonel Renschild, que son rival veut livrer à la mort.

DROZENSKI.

Il est coupable.

FLORESKA.

Sire, j'affirme son innocence.

LE CZAR.

Rendez la liberté au colonel Renschild. Les Suédois sont vaincus : que le carnage cesse, et que l'on n'abuse point des droits de la victoire. Drozenski, plus tard vous me répondrez de votre conduite. (*A Eugène.*) J'estime vos talens, votre bravoure ; vous trouverez toujours un asile près de moi, et Menzicoff ne refusera point de consentir à votre bonheur, en vous accordant l'aimable Floreska. Que l'on amène les officiers de Charles que le sort a fait tomber en ma puissance.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, HOORN, RENSCHILD, ET D'AUTRES OFFICIERS, qu'on amène.

EUGÈNE.

Dieu ! mon père !

LE CZAR.

Vous aussi, M. de Renschild ?

RENSCHILD.

Oui, Sire, je suis votre prisonnier.

LE CZAR.

Et Charles ?

RENSCHILD.

Grâce à Levenhaupt, il a échappé à vos soldats victorieux. Il a passé le Boristhène, et se retire en Turquie.

LE CZAR.

M. de Renschild, je vous rends votre liberté ; courez sur les traces de Charles ; dites-lui qu'il revienne en ces lieux, que je ferai avec lui une paix honorable. Dites-lui qu'il vaut mieux se livrer à ses rivaux de gloire qu'à ses ennemis naturels, et qu'un grand homme tel que lui, pour être vaincu, n'en a pas moins de droits à l'admiration de l'univers. Moscowites! je suis satisfait de votre courage. Le combat qui vient de finir a décidé du sort de l'empire. Regardons cette journée comme votre entrée sur la scène du monde, et vos premiers pas dans la carrière de la gloire.

(Tableau général. Fanfare et roulement.)

FIN DE LA BATAILLE DE PULTAWA.

LE MARÉCHAL DE LUXEMBOURG,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

PAR MM. FRÉDÉRIC ET BOIRIE;

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de la Gaîté, le 26 septembre 1812.

PERSONNAGES.

HENRI DE BOUTEVILLE, maréchal de Luxembourg, commandant en chef l'armée française.

LE COMTE DE SAARBOURG, général des alliés.

MILDEM, meunier de Harberg, vieux militaire.

CHARLES, gendarme du régiment de Luxembourg, fils de Mildem.

BIRIBI, neveu de Mildem.

ADOLPHINE, nièce de Mildem.

BRANTZ, capitaine des troupes alliées.

FONVILLE, colonel français.

WERTHER, colonel des alliés.

UN SERGENT, allié.

SOLDATS FRANÇAIS.

SOLDATS ALLIÉS.

VILLAGEOIS, VILLAGEOISES.

La scène se passe dans le dix-septième siècle sur les bords de l'Escaut.

LE MARÉCHAL DE LUXEMBOURG,

MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une épaisse forêt. De côtés et d'autres, des arbres et des buissons. Au fond, on aperçoit, à travers les arbres qui bordent le bois, un sentier pratiqué sur un terrain un peu plus élevé que le reste de la forêt. Au-delà de ce chemin, et dans un grand éloignement, les tentes et les lignes autrichiennes. Le jour commence à tomber.

SCÈNE I.

CHARLES, seul.

(Au lever du rideau, on entend crier :)

Au secours! au secours! Voilà les Français!

(Quelques coups de feu partent, et l'on voit paraître Charles; il est enveloppé d'un grand manteau bleu, et se traîne derrière les buissons, afin de n'être point aperçu.)

CHARLES, après un moment de silence.

Je n'entends plus rien ! (*Il écoute encore.*) Rien !... les ennemis, sans doute, auront perdu mes traces ! Maudit soit ce paysan qui, dans le plus épais du bois, s'est rencontré sur mon passage, et dont la frayeur a pensé me perdre !... Me voici bien au lieu que j'ai désigné ; ma lettre sera-t-elle parvenue ?... Ce prisonnier hollandais, auquel je l'ai confiée, aura-t-il songé à tenir sa parole ? et mon père pourra-t-il se rendre ici ? Mon père ! il y a douze ans que je n'ai joui du bonheur de le voir !... Élevé en France... le récit des victoires continuelles de ce peuple exalta mon imagination, enflamma mon courage ; j'enviai le sort des soldats français, et je résolus bientôt de partager leurs dangers et leur gloire... Mais devais-je penser qu'un jour je serais forcé de porter les armes contre ma patrie ? Devais-je croire que la guerre m'amenerait dans le lieu qu'habite ma famille ? Aussi près de mon père, je n'ai pu résister au désir de le voir un instant. Je sais à quoi je m'expose !.... Le maréchal de Luxembourg, qui commande l'armée française, a porté la peine de mort contre tout soldat qui s'éloignerait du camp ; mais, après douze années de séparation, quels périls ne braverait-on pas pour goûter la douceur d'embrasser son père !... J'entends du bruit !... plusieurs hommes s'avancent de

ce côté ; ce sont des Allemands, sans doute !... Il faut éviter de tomber entre leurs mains ; l'obscurité me favorise ; cachons-nous derrière ces buissons ; ils pourront passer sans m'apercevoir.

(Il se place derrière un gros buisson, à la droite de la scène.)

SCÈNE II.

BRANTZ, BIRIBI, SOLDATS AUTRICHIENS ; CHARLES, caché.

(Ils entrent en bon ordre, et sont à la recherche de Charles.)

BRANTZ.

Halte ! front ! Arrêtons-nous ici. Je ne vois rien ; ce n'était, je pense, qu'une fausse alarme : cet imbécile aura cru voir...

BIRIBI, qui est entré le dernier, passant sa tête au-dessus d'un buisson.

Capitaine, est-il pris ?

BRANTZ.

Eh ! non, poltron ! tu te seras trompé ; et, dans ta frayeur, tu auras pris un arbre ou un buisson pour un Français.

BIRIBI.

Ah ! Capitaine, comment pouvez-vous me croire capable d'une bêtise comme celle-là ?

Quand je vous dis que j'ai vu un Français, c'est que j'en ai vu un comme je vous vois. Figurez-vous que je tournais pour prendre le petit sentier qui conduit à Solbrack, quand je me suis trouvé face à face avec un homme; il était enveloppé dans un grand manteau, que j'ai bien remarqué, qui était bleu, brun, vert ou noir... Mais, quand j'ai crié, il a voulu m'arrêter; son manteau s'est ouvert, et j'ai vu très-distinctement un uniforme français.

BRANTZ.

Et qu'est devenu cet homme?

BIRIBI.

Je me suis enfui, et il en a fait autant, du moins je le présume: car je courais si fort, que je n'ai pas pris le tems de regarder derrière moi.

BRANTZ.

Il faut que ce soit quelque transfuge de l'armée française.

BIRIBI.

Je crois, moi, que c'est un espion; vous savez qu'il n'en manque pas; aussi ce fameux général Luxembourg sait-il tout ce que vous faites dans votre armée, aussi bien que vous.

BRANTZ.

Cela suffit; j'en ferai mon rapport au comte de Saarbourg, qui est maintenant

chargé du commandement des avant-postes ; d'ailleurs, de quelque côté que ce Français porte ses pas, il ne peut éviter de tomber entre nos mains, puisque cette forêt, dont la possession est très-importante pour nos armées, est entièrement occupée par nos troupes.

CHARLES, à part.

Fâcheuse circonstance !

BIRIBI.

Je vous le conseille ; et je vous serai bien obligé, si vous voulez me faire le plaisir de dire à M. le Comte que c'est moi qui ai découvert l'espion.

BRANTZ.

Pourquoi faire ?

BIRIBI.

Pardi, pour me faire avoir une récompense, si le général veut me la donner.

BRANTZ.

Une récompense ! bon, si tu avais arrêté ce Français.

BRANTZ, riant.

Ah ! ah ! ah ! ah ! le bel effort ! Diable ! sais-tu que tu as du courage ?

BIRIBI.

Oh ! ce n'est par par le courage que je brille ; il vous en faut à vous ; mais, moi, je ne suis pas obligé d'en avoir. Chacun son métier.

BRANTZ.

Eh bien ! tu as raison.

(On entend battre aux champs dans l'éloignement.)

BIRIBI.

Ah ! mon Dieu ! est-ce que ce seraient les Français !

BIRIBI.

Eh ! non, imbécile ! c'est le général de Saarbourg qui visite les avant-postes. Soldats !... garde à vous !...

(Musique. On bat aux champs dans un poste plus rapproché ; une troupe de soldats allemands descend par le chemin qui borde les bois ; arrivés sur la scène, ils se placent sur une ligne, à côté des soldats entrés précédemment avec Brantz. Le tambour bat aux champs, et le comte de Saarbourg entre, suivi de plusieurs officiers autrichiens.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, LE GÉNÉRAL DE SAARBOURG, SUITE DU GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL.

Capitaine Brantz, je viens d'apprendre qu'on avait entendu tirer plusieurs coups de feu dans cette partie de la forêt; auriez-vous été attaqué?

BRANTZ.

Non, Général; le bruit que l'on a entendu a été occasionné par un cavalier français qui a été aperçu dans un taillis voisin, et que, jusqu'à ce moment, on n'a pu joindre.

LE GÉNÉRAL.

Avez-vous ordonné les recherches et pris les mesures nécessaires pour qu'il ne puisse échapper?

BRANTZ.

Oui, mon Général. Plusieurs détachemens parcourent le bois, et j'ai commandé de ne rien épargner pour se saisir de cet homme.

LE GÉNÉRAL.

S'il tombe entre vos mains, vous le ferez sur-le-champ conduire devant moi; peut-être en pourrai-je tirer des renseignemens qui ne me seront pas inutiles.

BIRIBI, bas à Brantz.

Capitaine, dites-lui que c'est moi qui ai vu l'espion.

BRANTZ.

Tais-toi.

LE GÉNÉRAL.

A-t-on observé quelques nouveaux mouvemens dans l'armée française ?

BRANTZ.

Oui, Général. Les Français continuent à diriger un grand nombre de troupes du côté de Solbrak.

LE GÉNÉRAL.

Ils veulent s'emparer du pont de bateaux que le prince de Waldeck a fait établir sur l'Escaut. Je ne crois pas qu'il nous soit possible de défendre long-tems cet important passage. L'audace des Français s'est augmentée par la suite des victoires qu'ils viennent d'obtenir sur nous. Leur confiance dans le maréchal de Luxembourg est si grande, que tant qu'ils l'auront à leur tête, il n'est rien qu'ils ne puissent entreprendre. Vainqueurs à Fleurus, à Steinkerque et à Neuviède, ils pensent que rien ne peut arrêter le cours de leurs prospérités... Mais qu'ils se rappellent qu'avant de combattre sous les ordres de Luxembourg, il nous ont plus d'une fois cédé la victoire... Braves alliés ! qu'un instant de revers n'abatte point notre courage, et

n'oublions jamais ce que nous devons à la gloire et à notre partie.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, UN AIDE-DE-CAMP du prince de Waldeck entre et remet un paquet cacheté au comte de Saarbourg.

BIRIBI, bas à Brantz, pendant que le Général lit ses dépêches.

Dites-moi un peu ce qui vous empêche de lui parler de moi.

BRANTZ.

Je t'ai dit de te taire. Le Général a bien autre chose à faire que d'écouter le récit de tes exploits.

BIRIBI, à part.

C'est par jalousie ; il a peur que le général ne me remarque.

LE GÉNÉRAL, après avoir lu, dit à un de officiers de sa suite.

M. le colonel Werther, Son Altesse m'ordonne de vous charger d'une mission importante ; vous allez vous rendre au quartier-général de l'armée française, et demander au maréchal de Luxembourg, au nom du prince, un armistice de six heures. D'après un second ordre de Son Altesse, tout Français qui sera pris seul dans les lieux occupés par

nos troupes sera traité comme espion, et fusillé sur-le-champ.

CHARLES, à part.

Oh! Ciel!

LE GÉNÉRAL.

M. le capitaine Brantz, je vous charge de faire conduire promptement devant moi tout soldat ennemi qui serait trouvé dans cette partie de la forêt. Si les Français vous attaquent, vous vous replierez jusqu'à la tête du pont de Solbrak, et là, nous songerons à nous défendre tant que la réponse du Maréchal ne nous sera point parvenue, ou que je n'aurai point reçu de nouvelles instructions. M. le Colonel, suivez-moi, je vais vous donner tous les renseignemens qui vous sont nécessaires pour réussir dans la mission dont vous êtes chargé. M. le Capitaine, je m'en rapporte à votre courage et à votre prudence pour l'exécution des ordres que je vous ai transmis. Partons.

(Il s'éloigne, suivi du colonel Werther, des officiers et d'un détachement de soldats.)

SCÈNE V.

BRANTZ, BIRIBI, CHARLES caché; SOLDATS AUTRICHIENS.

CHARLES, à part.

Ah! s'ils pouvaient s'éloigner!

BRANTZ.

Un armistice de six heures ! au moins, cela nous donnera le tems de respirer.

BIRIBI.

Un armistique ! le drôle de mot ! Qu'est-ce que ça veut donc dire, Capitaine ?

BRANTZ.

C'est une suspension d'armes.

BIRIBI.

Ah ! c'est une suspension d'armes !... c'est différent... c'est différent !... Et qu'est-ce que c'est donc qu'une suspension d'armes ?

BRANTZ.

Imbécille ! cela veut dire que si le général français y consent, nous resterons six heures sans nous battre.

BIRIBI.

Vous resterez six heures sans vous battre ! Ah ! que c'est joli un armistique ! et quand cela commencera-t-il ? demain matin ?

BRANTZ.

Oui, je le pense.

BIRIBI.

Ah ! que ça tombe bien ! que c'est joliment arrangé ! Ah ! bien ! allez, ça va me tirer une fière épine du pied.

BRANTZ.

Pour quelle raison ?

BIRIBI.

Je vais vous l'expliquer ; car il est bon de vous dire que j'ai une confidence à vous faire, et une grâce à vous demander.

BRANTZ.

Une grâce !

BIRIBI.

Oui, M. Brantz. Pardon, si je vous importune ! Mais je vous connais ; vous étiez l'ami de mon oncle Mildem, quand vous étiez soldat.

CHARLES, à part.

Mildem !

BIRIBI.

Vous l'avez été quand vous êtes devenu caporal ; vous l'avez encore été quand on vous a fait sergent, et à cette heure que vous êtes capitaine...

BRANTZ.

Je suis toujours le même.

BIRIBI.

Je sais ça.

BRANTZ.

Après ; que me veux-tu ?

BIRIBI.

Vous savez, ou vous ne savez pas, que c'est demain la veille de Saint-Pierre, et que saint Pierre est le patron de mon oncle Mildem.

CHARLES, à part.

Plus de doute ; c'est de mon père qu'il parle.

BRANTZ.

Quoi ! ce serait demain la fête de mon cher Mildem ?

BIRIBI.

Justement. J'ai là dans ma tête un plan superbe pour faire une fête pompeuse à mon oncle ; et cela tombe bien.

BRANTZ.

Oui ; car je crois que c'est aussi la tienne.

BIRIBI.

Oh ! non. Je ne suis pas de la Saint-Pierre, moi ; vous savez bien que je suis de la Saint-Jean. J'ai donc arrangé un plan pour fêter mon oncle, et j'ai compté sur vous.

BRANTZ.

Sur moi ! et pourquoi ?

BIRIBI.

J'aurai 1° ma cousine Adolphine, qui donnera un bouquet ; 2° moi, qui réciterai un compliment ; 3° les garçons du moulin, qui dansent comme des zéphirs ; ça promet... Pour finir, comme mon oncle a été long-tems militaire, et qu'il aime tout ce qui lui rappelle son ancien métier, je voudrais que vous me fissiez le plaisir de me prêter six à

huit hommes de votre compagnie, pour représenter l'armée ennemie.

BRANTZ.

Six hommes ?.... C'est impossible. Je ne puis t'en donner que trois.

BIRIBI.

Eh bien ! trois ; c'est égal. Je m'en contenterai. Mais vous me les donnerez plus grands. Je voudrais de plus avoir une pièce de canon pour tirer dans le moulin, à la fin de mon compliment.

BRANTZ.

Une pièce de canon ! y penses-tu ? c'est pour faire sauter le moulin.

BIRIBI.

Ah ! il n'y a pas de danger ; il est solide, le moulin de mon oncle.

BRANTZ.

Et d'ailleurs, cela vous ferait à tous une peur de tous les diables.

BIRIBI.

Peur ! allons donc ! Nous ne sommes pas des enfans. Quant à moi, je vous assure que je ne crains rien ; non, je ne crains rien, vrai ; là, foi de Biribi ! Un coup de canon ne me ferait pas plus bouger que cet arbre. (*On entend un coup de canon dans l'éloignement. Saint de peur.*) Ah ! mon Dieu !

BRANTZ.

Qu'entends-je ? les Français nous attaqueraient-ils ? Vite, allons ! garde à vous ! en avant, marche !

(Musique.)

BIRIBI, pendant qu'ils s'éloignent.

M. Brantz, n'oubliez pas mes trois hommes ; entendez-vous ? mes trois hommes.

(Brantz sort suivi des soldats. On entend encore quelques coups de canon.)

SCÈNE VI.

CHARLES caché, BIRIBI.

Il a raison, le Capitaine; je ne mettrai pas de canon dans ma fête ; ça fera un peu moins de bruit ; mais ça me fera beaucoup moins de mal : c'est étonnant, ce bruit-là me fait un effet !.. Quoi !.. ça me coupe les jambes !... Je n'entends plus rien ; profitons de ce moment pour retourner chez mon oncle, et attendons patiemment que l'armistice soit commencé. (*Il s'éloigne, une fusillade se fait entendre, il s'arrête et se blottit contre un arbre.*) Ah ! le cœur me manque !

(Il revient sur ses pas en tremblant et sans faire le moindre bruit.)

CHARLES, qui le croit éloigné, passe sa tête au-dessus du buisson qui le cache.

Si je pouvais maintenant...

BIRIBI, l'apercevant.

Ah ! mon Dieu !

CHARLES, se recachant.

Il était encore là !

BIRIBI, tremblant.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que j'ai vu ? Pauvre Biribi ! J'ai cru reconnaître... oui, c'était bien lui ! c'était l'espion... Cependant quelle apparence que ce Français soit encore si près de moi !... ces diables de coups de canon m'ont mis tout sens dessus dessous, et dans ma frayeur j'aurai peut-être pris ce gros buisson... Ah ! je me rappelle ce que m'a souvent dit mon oncle : *Quand tu auras peur, va voir de près ce qui t'a effrayé, et tu verras que tu n'es qu'une bête.* Il a raison, mon oncle ; il a de l'esprit : il est incapable de me tromper, et je puis m'en rapporter à ce qu'il dit. Ainsi donc, je vais bravement, et sans la moindre frayeur, visiter ce buisson dans lequel je suis bien sûr d'avance que je ne trouverai rien... Allons, allons, voyons.

(En disant cette dernière phrase, il s'avance à petits pas et en tremblant jusqu'auprès du buisson. Il s'arrête un moment, réfléchit, puis, ranimant son courage, il écarte les branches du buisson. Aussitôt Charles se lève précipitamment et le prend à la gorge.)

SCÈNE VII.

CHARLES, BIRIBI.

BIRIBI, tremblant.

Je suis perdu !

CHARLES.

Tais-toi !

BIRIBI.

Oui, Monsieur.

CHARLES.

Rassure-toi; je ne veux te faire aucun mal.

BIRIBI.

C'est bien honnête à vous.

CHARLES.

Réponds-moi.

BIRIBI.

Mais, Monsieur, quand vous m'aurez interrogé...

CHARLES.

Tu te nommes Biribi ?

BIRIBI.

Oui, Monsieur. (*A part.*) Est-ce drôle ! il sait mon nom.

CHARLES.

Tu es le neveu du menuisier Mildem ?

BIRIBI.

Oui, Monsieur. (*A part.*) Tiens ! il connaît aussi mon oncle !

CHARLES.

Ah ! parle-moi de ce bon Mildem.

BIRIBI.

Mais, Monsieur, il se porte bien, très-bien ; à votre service, s'il en était capable.

CHARLES.

Et sa nièce ? la charmante Adolphine !

BIRIBI, à part.

Ah ! ma future est aussi de sa connaissance !

CHARLES.

Je te demande si Adolphine...

BIRIBI.

Oh ! elle se porte bien aussi, Monsieur, et la preuve de ça, c'est qu'elle va m'épouser très-incessamment.

CHARLES.

T'épouser ! toi ?

BIRIBI.

Oui, Monsieur, moi ! (*A part.*) Il a l'air d'en être fâché.

CHARLES.

Dis-moi, Mildem est-il toujours gai, content ?

BIRIBI.

Ah ! Monsieur, ça va et ça vient. Faut vous dire qu'il a un fils qui lui cause bien des peines. Mon oncle l'avait envoyé en France pour lui faire donner une grande éducation ; et il s'est amusé à se faire soldat dans les armées du roi de France. Je vous demande si une nouvelle comme ça a dû chagriner mon oncle.

CHARLES, à part.

Malheureux Charles !

BIRIBI.

Vous savez donc aussi qu'il s'appelle Charles ? Il paraît que vous connaissez toute la famille.

CHARLES.

Continue.

BIRIBI.

Cependant mon oncle, depuis quelque tems, semblait avoir oublié ce Charles... Mais v'là qu'il y a deux jours, un soldat hollandais, qui revenait du camp français, lui a apporté une lettre...

CHARLES.

Une lettre ! Il l'a reçue ?

BIRIBI.

Oui ; et depuis ce tems-là il est toujours de mauvaise humeur ; il gronde sa nièce, il me bat, il est inquiet ! Je soupçonne que

c'est son fils qui l'occupe : je vous demand
un peu s'il ne ferait pas mieux d'oublier tou
à-fait ce mauvais sujet-là ?

CHARLES, avec colère.

Malheureux !

BIRIBI.

Pardon, Monsieur.

CHARLES, se remettant.

Sais-tu que tu parles d'un de mes frères
d'armes ?

BIRIBI.

Mais, Monsieur, je n'en dis pas de mal,
au contraire ; car mon oncle m'a dit souvent
que *mauvais sujet*, en français, çà voulait
dire un homme aimable, tant y a que mon
oncle est ben heureux d'avoir auprès de lui
deux grands sujets de consolation.

CHARLES.

Lesquels ?

BIRIBI.

Sa nièce Adolphine, qui est charmante, et
moi qui suis un des plus jolis garçons du vil-
lage. Oh ! je ne lui ferai jamais de chagrin
comme son fils ; car, bien sûr, jamais je ne
me ferai soldat.

CHARLES.

Quel est le chemin le plus court pour ar-
ver chez Mildem ?

BIRIBI.

Ce sentier qui conduit au bord de l'Escaut; mais je doute que vous puissiez passer le fleuve; c'est gardé avec un soin !... et je vous avertis que, si vous étiez arrêté, vous seriez fusillé sans rémission, car le Général en a donné l'ordre devant moi.

CHARLES.

Je le sais. (*A part.*) Que faire? que résoudre? Le désir de revoir mon père m'a fait transgresser les ordres du Maréchal; et si ma compagnie a été désignée pour combattre, je suis déshonoré, je suis perdu!

BIRIBI, à part.

Ce que je lui ai dit lui a fait peur. (*On entend du bruit.*) Qu'est-ce que j'entends?

CHARLES.

Des troupes s'avancent de ce côté!

BIRIBI.

Des soldats!... Comme ils marchent vite!... Il faut que ce soient des Français.

CHARLES, à part.

Ce sont des Allemands! Comment leur échapper? Ce nigaud va me découvrir une seconde fois... Essayons de le tromper.

BIRIBI.

Qui croyez-vous que ce soit?

CHARLES, avec une joie affectée.

Des soldats français.

BIRIBI.

Des Français ! je suis perdu !

CHARLES.

Non.

BIRIBI.

Comment !

CHARLES.

Je m'intéresse à ton oncle.

BIRIBI.

Mais, c'est moi qui...

CHARLES.

Je veux te sauver.

BIRIBI.

Ah ! Monsieur !

CHARLES, lui donnant son manteau et son chapeau.

Couvre-toi de ce manteau ; enfonce ce chapeau sur tes yeux ; reste là ; affecte la plus grande tranquillité.

BIRIBI.

Oui, Monsieur.

CHARLES.

On te criera : Qui vive ?... Tu répondras : Français !

BIRIBI.

Oui, Monsieur.

CHARLES.

N'oublie rien. Enveloppe-toi bien dans ce manteau, baisse ton chapeau.

BIRIBI.

Mais je n'y vois plus clair.

CHARLES.

C'est ce qu'il faut. Les voici ; reste là.

BIRIBI.

Et vous ?

CHARLES.

Je ne te quitte pas. (*A part.*) Fuyons de ce côté.

(Il s'éloigne au milieu des arbres et des buissons.)

SCÈNE VIII.

BIRIBI, UN SERGENT AUTRICHIEN, SOLDATS AUTRICHIENS.

(Biribi est seul au milieu du théâtre; le sergent et les soldats arrivent doucement par le fond.)

BIRIBI, à voix basse, croyant parler à Charles.

Ah ! je vous en prie, Monsieur, ne me quittez pas ; car, si la peur venait à me prendre, je ne serais plus capable de dire un mot... Entendez-vous, monsieur le Français ?... Hein !... Qu'est-ce que vous dites ?

LE SERGENT, apercevant Biribi.

Qui vive ?

BIRIBI, à part.

Les v'là ! répondons ferme. (*Il dit d'une voix tremblante,*) Français !

LE SERGENT.

Français !... en avant !

(Il avance avec ses soldats.)

BIRIBI, à part.

En avant ! est-ce qu'ils s'en vont ?

LE SERGENT, dont tous les soldats entourent Biribi.

Rends toi, ou tu es mort !

BIRIBI, sans se déranger.

Chut ! vous vous trompez ; je suis un espion.

LE SERGENT.

Un espion, misérable ! Qu'on l'arrête !

BIRIBI.

Qu'on m'arrête, moi !

LE SERGENT.

Saisissez-le. (*On veut l'arrêter, Biribi laisse son manteau entre les mains des soldats et prend la fuite ; le sergent court et lui barre le chemin, en criant :*) Si tu fais un pas de plus, je te passe ma hallebarde au travers du corps.

BIRIBI, que les Autrichiens arrêtent.

Quelle trahison ! c'étaient des Allemands !

(Musique.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, GRENADIERS AUTRICHIENS.

BRANTZ.

En bien ! quel est ce bruit? Qu'y a-t-il ici ?

BIRIBI.

Ah ! Capitaine ! sauvez-moi.

BRANTZ.

Sergent, que vous a donc fait ce pauvre diable ?

LE SERGENT.

Nous l'avons trouvé ici couvert de ce manteau ; il nous a dit qu'il était espion, et nous l'avons arrêté.

BRANTZ.

Lui, espion !

BIRIBI.

Messieurs, c'est un tour qu'on m'a joué ; je vous conterai ça ; mais, je vous en prie, lâchez-moi.., M. le Capitaine me connaît, il vous dira...

LE SERGENT.

Capitaine, qu'ordonnez-vous ?

BRANTZ.

Vous pouvez le mettre en liberté ; je réponds de lui.

BIBIBI, que les soldats laissent aller.

Ah ! Capitaine ! quelle obligation ! C'est pourtant ce Français de ce matin qui m'a mis dans cet embarras-là !

BRANTZ.

Ce Français !

BIBIBI.

Oui, Capitaine ; à peine avez-vous été parti, qu'il est sorti de ce buisson ; et je suis bien sûr qu'il a de mauvais desseins ; car il m'a questionné ; et je pense...

BRANTZ, bas au sergent qu'il tire à part.

Les soupçons qu'il nous témoigne me paraissent assez fondés. Les Français méditent quelque entreprise, j'en ai la certitude ; un paysan vient de m'apprendre qu'un corps de gendarmes de Luxembourg avait pénétré dans cette forêt, du côté du village de Normenden. Retirons-nous sans bruit dans le plus épais de ce bois. Que l'ennemi puisse pénétrer jusqu'ici sans que rien ne trouble sa sécurité. Quand l'instant sera favorable, nous pourrons l'envelopper, fondre sur lui à l'improviste, et si le Ciel nous seconde, pas un Français ne pourrra nous échapper.

BIBIBI, regardant le chapeau de Charles.

C'est pas l'embarras, je ne ne devais pas être mal du tout avec ça.

(On entend du bruit.)

BRANTZ.

Silence!... j'entends marcher!... On semble venir avec précaution... Éloignons-nous ; et surtout point de bruit... Marche !

(Ils s'éloignent en prenant les plus grandes précautions pour ne point faire de bruit.)

SCÈNE X.

LE MARÉCHAL DE LUXEMBOURG, LE COLONEL FONVILLE, GENDARMES DU MARÉCHAL.

(Le colonel Fonville entre, suivi de quelques gendarmes ; ils marchent avec la plus grande précaution.)

LE COLONEL.

Personne ! Arrêtons-nous ici, et qu'un de vous aille prévenir le maréchal de Luxembourg qu'il peut avancer sans danger. Mais, que vois-je ? c'est lui-même !

(Le Maréchal entre suivi de plusieurs gendarmes. Il est à demi enveloppé dans un manteau qui cache sa décoration.)

LE COLONEL.

Vous ici, M. le Maréchal ? Et vous n'attendez pas qu'on soit assuré que vous pouvez y paraître sans exposer vos jours ?

LE MARÉCHAL.

Pourquoi craindrais-je de vous suivre,

quand vous ne craignez pas de me devancer? M. de Fonville, vous savez qu'un colonel doit céder le pas à un maréchal de France.

LE COLONEL.

A la cour, M. le Maréchal, je sais ce que je dois à votre rang; mais ici...

LE MARÉCHAL.

Et c'est seulement ici que je veux le disputer... Je ne veux être maréchal de France qu'à la tête des armées.

LE COLONEL.

Vous me permettrez cependant de ne rien négliger pour que vous soyez en sûreté : je sais trop combien la conservation de votre vie importe au salut de la France.

LE MARÉCHAL.

Le canon m'a respecté jusqu'à ce jour; et je serais honteux de ne conserver ma vie qu'en exposant celle de ces braves gens.

LE COLONEL.

Je sais combien vous vous plaisez à ménager le sang des soldats, et je partage vos sentimens; mais, en vingt-quatre heures, on répare une perte de dix mille hommes, et souvent un siècle ne produit pas deux généraux comme vous.

LE MARÉCHAL.

De la flatterie, Colonel!

LE COLONEL.

Moi, vous flatter ! j'en suis incapable ! c'est mon cœur qui parle, et dans les éloges qu'il vous adresse il est toujours bien loin de la vérité.

LE MARÉCHAL.

Colonel, je me fâcherais si c'était à la cour qu'on me parlât ainsi.

LE COLONEL.

M. le Maréchal, un soldat ne dit que ce qu'il pense, et vous savez si je suis soldat ou courtisan.

LE MARÉCHAL.

Brave Fonville, votre estime, celle de us mes compagnons d'armes, voilà le seul eu que j'envie. Que les courtisans intriguent, e les ministres conspirent contre moi, je me vengerai des injustices qu'on me fait ouver qu'en servant jusqu'au dernier pir mon roi et ma patrie.

LE COLONEL.

e motif qui vous amène en ces lieux est : bien important ?

LE MARÉCHAL.

y va du succès de la campagne, et
e mon armée.

LE MARÉCHAL,

Les nombreux avantages que nous avons obtenus sur les alliés leur font croire mon armée beaucoup plus considérable qu'elle ne l'est réellement. Je n'ai rien négligé pour leur laisser cette idée, qui, en portant le découragement parmi leurs soldats, nous assure de nouvelles victoires. Je veux, pour terminer glorieusement cette campagne, faire passer l'Escaut à mon armée et repousser les ennemis loin des plaines fertiles que ce fleuve arrose. Il faut que demain, à la pointe du jour, le comte de Saarbourg soit attaqué sur deux points différens; que nous nous emparions du pont de bateaux qu'il a fait construire sur le fleuve, et que nos ennemis soient ainsi battus avec leurs propres armes.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, MILDEM.

(Mildem avance sur le chemin couvert, et des soldats que le colonel y a placés en védette lui présentent la baïonnette.)

MILDEM, sur le chemin couvert.

Que vois-je? des Français!

LE MARÉCHAL.

Qu'y a-t-il?

LE COLONEL.

Un paysan allemand.

MILDEM, au factionnaire.

Mon ami, si vos ordres ne sont pas contraires à ce que je vous demande, je vous supplie de me laisser passer.

LE MARÉCHAL, au colonel.

Qu'on laisse passer cet homme.... Mais non, amenez-le devant moi, je veux l'interroger sur les forces et la position des alliés.

(Le colonel va donner des ordres aux soldats; ordonne à Mildem de le suivre; il obéit.)

LE MARÉCHAL, au colonel, pendant que Mildem descend la colline.

Colonel, ne me faites point connaître; si ce paysan savait qu'il répond au maréchal de de Luxembourg, il pourrait, par crainte ou par avidité, me tromper sur les renseignemens que je veux avoir. Mais ne croyant répondre qu'aux questions d'un simple soldat, il sera plus communicatif, et surtout plus sincère. D'ailleurs, dans quelque position que nous nous trouvions, je réitère mon ordre; je ne veux être à tous les yeux qu'un simple gendarme, comme ceux qui m'accompagnent.

LE COLONEL.

Il suffit, M. Maréchal; vous serez obéi.

(Musique. On amène Mildem.)

MILDEM.

Que me voulez-vous, Messieurs ? je ne puis être votre prisonnier, je ne suis point soldat; je l'ai été dix ans avec honneur, mais maintenant je ne suis qu'un bon paysan, meunier de mon état, je me nomme Mildem, et j'occupe un moulin situé sur l'autre rive du fleuve.

LE MARÉCHAL.

Ne craignez rien, mon ami; vous ne courez avec nous aucun danger. Répondez seulement aux questions que je veux vous faire.

MILDEM.

Si ces questions ne peuvent nuire ni à mon souverain ni à mon pays, je suis prêt à vous satisfaire.

LE MARÉCHAL.

Mes questions n'ont rien qui puisse alarmer votre délicatesse.

MILDEM.

En ce cas, parlez.

LE MARÉCHAL.

Quel motif vous amène en ce lieu ?

MILDEM.

Le désir de revoir un fils dont je suis séparé depuis un grand nombre d'années.

LE MARÉCHAL.

Ce fils ?...

MILDEM.

J'ai appris qu'il servait dans les armées du roi de France.

LE MARÉCHAL.

J'en suis charmé; le désir d'être utile aux frères d'armes de votre fils doit vous engager à me répondre avec franchise.

MILDEM.

Cela dépend de ce que vous me demanderez.

LE MARÉCHAL.

Allez-vous quelquefois au quartier-général du prince de Waldeck ?

MILDEM.

Très-souvent.

LE MARÉCHAL.

C'est maintenant le comte de Saarbourg qui commande les avant-postes ?

MILDEM.

Oui.

LE MARÉCHAL.

A-t-il beaucoup de troupes sous ses ordres ?

MILDEM.

Mais... assez pour se défendre.

LE MARÉCHAL.

Si je ne me trompe, la pointe méridionale de cette forêt se prolonge jusqu'à deux milles de l'Escaut ?

MILDEM.

Diable ! il paraît que vous connaissez bien le pays.

LE MARÉCHAL.

Le prince de Waldeck n'a-t-il pas le dessein de repasser le fleuve ?

MILDEM.

Ah ! c'est ce que je ne sais pas ; et quand je le saurais, je ne vous le dirais pas.

LE COLONEL.

On pourrait te forcer à répondre.

MILDEM.

Non. Je vous l'ai dit ; j'ai servi dix ans, et je connais, comme vous, les lois de la guerre. Je sais que ma liberté, ma vie, sont en votre pouvoir ; je sais que tout ce que je possède vous appartient, mais je sais aussi que rien ne peut me forcer à trahir ma patrie.

LE COLONEL.

Tu persistes à te taire ?

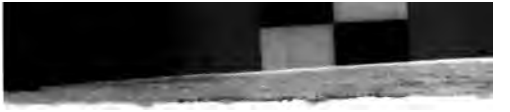
MILDEM.

Oui. Vous pouvez me tuer, mais vous ne me forcerez point à commettre une action dont j'aurais à rougir toute ma vie. Écoutez ; vous êtes Français ?

LE MARÉCHAL.

Oui.

MILDEM.



LE MARÉCHAL.

Oui.

MILDEM.

Vous aimez votre pays ?

LE MARÉCHAL.

Plus que ma vie.

MILDEM.

En ce cas, soyez sincère. Si l'on vous fesait de semblables questions, y répondriez-vous ?

LE MARÉCHAL.

Plutôt mourir !

MILDEM.

Et de quel droit voudriez-vous m'obliger à une bassesse dont vous avouez que vous seriez incapable ?

LE MARÉCHAL, à part.

Il a raison.

LE COLONEL.

Eh bien ! puisque tu t'obstines à refuser de nous instruire, nous allons te traiter avec la plus grande rigueur.

MILDEM.

Oh ! mon Dieu ! je suis le premier à

LE MARÉCHAL.

Non, gardez votre argent, nous n'en avons pas besoin.

MILDEM.

Vous n'en voulez pas! je le garde, et j'en remercie le maréchal de Luxembourg.

LE MARÉCHAL, se croyant reconnu.

Le Maréchal, dites-vous?

MILDEM.

Oui, c'est grâce à lui, grâce à sa discipline sévère, que les Français épargnent le paysan, et lui laissent le fruit de son travail.

LE MARÉCHAL.

C'est moins aux ordres du Maréchal que vous le devez qu'aux sentimens généreux des soldats qu'il commande. Les Français marchent à la victoire, et jamais au pillage.

MILDEM.

Ah! çà, mon cavalier, vous n'avez plus besoin de moi?

LE MARÉCHAL.

Non; vos réponses nous en ont trop appris pour en désirer davantage.

MILDEM.

Qu'est-ce qui commande le détachement?

LE COLONEL.

C'est... (*Le Maréchal lui fait un signe.*) C'est moi.

MILDEM.

Suis-je libre ?

LE COLONEL.

Non.

LE MARÉCHAL.

Oui.

MILDEM.

Non ! oui ! Lequel des deux ?

LE COLONEL, *d'après un signe du Maréchal.*

Tu peux partir.

MILDEM.

Grand merci.

LE MARÉCHAL.

Vous vous nommez ?

MILDEM.

Mildem.

LE MARÉCHAL.

Je m'en souviendrai. C'est un brave homme de plus que je connais.

MILDEM.

J'ai la même opinion de vous ; et quoique nous soyons ennemis, si je trouvais l'occasion de vous être utile, je la saisirais avec empressement. Adieu, mon brave.

LE MARÉCHAL ET LE COLONEL.

Adieu.

(Mildem s'éloigne.)

SCÈNE XII.

LE MARÉCHAL, LE COLONEL, GENDARMES.

LE MARÉCHAL.

Qu'il est glorieux d'avoir à combattre d'aussi braves ennemis !

LE COLONEL.

J'admire, comme vous, la délicatesse de ce villageois. Mais ces révélations dont vous avez besoin ?...

LE MARÉCHAL.

Je saurai les obtenir. Mais je puis, sur d'autres renseignemens, arrêter mon plan d'attaque... A propos, Colonel, qu'est donc devenu ce jeune Charles, dont j'ai eu plus d'une fois occasion de remarquer la valeur ? J'avais demandé, pour m'accompagner dans cette expédition, les plus braves de mon régiment ; je suis étonné qu'il ne soit pas du nombre de ceux qui m'ont suivi.

LE COLONEL.

Je l'avais désigné pour faire partie de ce détachement, mais depuis le déclin du jour il a disparu du camp.

LE MARÉCHAL.

Quoi ! malgré mes ordres exprès, il a osé quitter ses drapeaux ?

LE COLONEL.

Oui, M. le Maréchal.

LE MARÉCHAL.

J'en suis fâché ; je le croyais digne de mon estime, et je regrette vivement qu'il me force à perdre l'opinion que j'avais de lui.

LE COLONEL.

J'ai donné les ordres les plus sévères pour qu'il soit puni comme il le mérite, s'il retombe entre mes mains.

LE MARÉCHAL.

Vous avez très-bien fait : point de pitié pour les lâches ! (*On entend crier dans la coulisse :*) Qui vive ! (*Charles répond :*) Français.

LE MARÉCHAL.

Des Français !... Quel motif ?...

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES.

CHARLES, entrant précipitamment, suivi de plusieurs des gendarmes qui ont accompagné le Maréchal.

Je veux parler au Colonel. (*Apercevant le Maréchal.*) Dieu ! le Maréchal !

LE MARÉCHAL.

C'est vous, jeune homme ! Vous avez donc

osé braver mon autorité? Vous avez abandonné votre régiment et mérité une punition exemplaire, au lieu des bienfaits dont je voulais vous combler? Ignorez-vous que j'ai porté la peine de mort contre les téméraires qui oseraient enfreindre mes ordres?

CHARLES.

Je le savais, M. le Maréchal; mais le plus saint des devoirs...

LE MARÉCHAL.

Monsieur, l'obéissance est le premier devoir d'un soldat.

CHARLES.

Croyez, M. le Maréchal...

LE MARÉCHAL.

Le malheureux! quand je m'occupais de son avancement, quand je lui destinais des récompenses, il fuit lâchement ses drapeaux. Voyons, Monsieur! que pouvez-vous dire?

CHARLES.

Rien. Loin de songer à me justifier, je ne veux maintenant m'occuper que des moyens de vous sauver.

LE MARÉCHAL.

Me sauver!

CHARLES.

Oui, M. le Maréchal! les momens sont précieux; un paysan a donné l'alarme. Le

détachement qui gardait vos chevaux a été pris ; vous êtes enveloppé de tous les côtés, et les alliés se flattent qu'aucun Français ne pourra leur échapper.

LE MARÉCHAL.

Savent-ils que je suis à la tête de ce détachement ?

CHARLES.

Non, M. le Maréchal. Je l'ignorais moi-même ; je croyais ne trouver en ces lieux que mon Colonel.

LE MARÉCHAL.

Ah ! messieurs les alliés nous tendent des piéges ! Hâtons-nous d'opposer le courage à la ruse et de renverser leurs desseins. Charles, je vous permets de me suivre encore au champ de bataille. Marchons, Messieurs ; et l'épée à la main, frayons-nous un passage au milieu des rangs ennemis.

(Grand bruit.)

LE COLONEL.

Il n'est plus tems.

CHARLES.

Ils s'avancent !

LE MARÉCHAL.

Songeons donc à nous défendre et à soutenir l'honneur du nom français.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, BRANTZ, SOLDATS ALLEMANDS.

(Brantz, suivi des soldats allemands, paraît sur la colline ; on fait feu sur le Maréchal, et les Français sont enveloppés de tous côtés ; ils font une vigoureuse résistance. Le Maréchal, occupé à se défendre contre un soldat ennemi, est blessé à l'épaule par un autre qui vient le frapper par derrière. Le Maréchal tombe ; les deux soldats vont redoubler : Charles arrive : les charge et rentre avec eux dans l'épaisseur du bois.)

SCÈNE XV.

LE MARÉCHAL

Ma blessure m'affaiblit à un point !... Ah ! si je ne puis éviter de tomber entre les mains des ennemis, tâchons du moins de rester ignoré... Otons ces marques d'honneur, qui me feraient infailliblement reconnaître.

(Il arrache son ordre, son cordon bleu, et les place sous son habit.)

SCÈNE XVI.

LE MARÉCHAL, CHARLES.

CHARLES, cherchant à reconnaître le lieu.

C'est de ce côté qu'il est tombé ! C'est lui ! O mon Général !

CHARLES.

Mon Général, vous êtes blessé ! permettez... (*Il prend son mouchoir et bande la blessure du Maréchal.*) Que faire ? que devenir ? environnés d'ennemis, comment le sauver ?

LE MARÉCHAL.

Aide-moi à sortir de ce lieu ; tâchons, à la faveur de la nuit, de regagner le camp français.

CHARLES.

Fiez-vous à moi, mon Général ; je périrai plutôt que de vous laisser tomber entre leurs mains.

LE MARÉCHAL.

Partons.

CHARLES.

Quelqu'un s'avance.

LE MARÉCHAL.

Il faut nous défendre.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, MILDEM.

MILDEM, à part.

Quelle escarmouche ! il m'a été impossible de regagner ma maison ! Essayons maintenant... (*Apercevant le Maréchal et Charles.*) Que vois-je ? un homme blessé !

(Il s'approche.)

CHARLES, lui présentant le pistolet.

Si tu fais un pas, tu es mort !

LE MARÉCHAL.

Arrête, Charles !

MILDEM.

Charles !

LE MARÉCHAL.

Nous n'avons rien à craindre de cet homme ! Je vous rappelle votre promesse, brave Mildem.

CHARLES.

Mildem ! oh ! Ciel ! mon père !

LE MARÉCHAL.

Son père !

MILDEM.

Mon cher Charles !

CHARLES, volant dans ses bras.

O mon père ! et c'est vous que je menaçais!

MILDEM.

Que fais-tu ici ? Quel est cet homme ?

CHARLES.

Sa vie m'est plus chère que la mienne ! C'est...

LE MARÉCHAL, bas à Charles.

Ne me nomme pas.

CHARLES.

C'est le meilleur de mes amis.

MILDEM.

Il est ton ami, il est blessé ! Je suis prêt à tout faire pour lui. Que puis-je pour le servir ?

LE MARÉCHAL.

M'aider à rejoindre l'armée française.

MILDEM.

C'est impossible ! les alliés sont maîtres de tous les défilés.

LE MARÉCHAL.

Grand Dieu !

CHARLES.

Mais, chez vous, ne pourrait-il éviter d'être fait prisonnier ?

MILDEM.

Oui, s'il y était ; mais comment l'y conduire ? il y a sur ce chemin un poste.

CHARLES.

Ce poste est-il le seul que vous ayez à craindre ?

MILDEM.

Oui ; si nous le passons, je réponds de tout.

CHARLES.

J'imagine un moyen : je vais attirer ici les Allemands. Cachez-vous dans ces buissons, et profitez du moment où je les occuperai pour fuir avec lui ; une fois sur les bords du fleuve...

MILDEM.

Il sera facile de trouver une barque et de gagner mon moulin sans danger.

LE MARÉCHAL.

Mais, toi, Charles ?

CHARLES.

Je serai trop heureux de pouvoir contribuer à votre salut. Je vous le confie, mon père : jugez, par le sacrifice que je fais, combien sa vie m'est précieuse !

MILDEM.

O Charles ! que vas-tu devenir ?

CHARLES.

Ne craignez rien ; point de faiblesse ! Hâtez-vous de vous éloigner. Adieu, mon père ; adieu, mon gén... adieu, mon camarade.

LE MARÉCHAL.

Généreux Charles !

(Mildem entraîne le Maréchal, tous deux se cachent dans les buissons qui bordent le chemin.)

CHARLES.

Oh! Ciel ! protége mes desseins !

(Il tire un coup de pistolet. Brantz et les soldats allemands accourent par la coulisse ; Charles tire alors un second coup de pistolet. Tous les Allemands, attirés par ce bruit, arrivent sur la scène. Charles, l'épée à la main, se précipite au milieu d'eux ; on cherche à le désarmer ; il résiste. Pendant ce moment, Mildem, soutenant le maréchal, passe sur la colline ; ils fuient. A peine ont-ils disparu, que Charles jette son épée et se rend prisonnier.)

SCÈNE XVIII.

CHARLES, BRANTZ, SOLDATS ALLEMANDS.

BRANTZ, arrêtant les soldats qui vont frapper Charles.

Rends-toi, ou tu es mort !

CHARLES.

O Dieu ! je te rends grâces, Luxembourg est sauvé !

(Tableau général.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une grande salle, dont le fond laisse voir la campagne. Plus loin est un bras de l'Escaut, sur lequel est un moulin à eau. On communique à ce moulin par un petit pont grossièrement construit. Au-delà du moulin, est une chaussée élevée qui traverse toute la scène. Dans la salle, sont deux portes latérales.

SCÈNE I.

BI RIBI, seul.

Ah ! me voilà de retour, et tous mes préparatifs sont terminés. Quelle tête il faut avoir pour ordonner une fête à l'insu de quelqu'un, pour lui faire une surprise ! Mais, Dieu merci, dans ce village il n'y a pas deux têtes comme la mienne ; et quand je serai marié avec ma petite cousine, sans me vanter j'peux dire que ce sera bien autre chose. Tout est prêt ; je n'ai plus que l'orchestre à trouver, les bouquets à faire, et sept ou huit petites choses à arranger ; je dis que la fête de mon oncle sera joliment célébrée !

MILDEM, dans la coulisse.

Biribi ! Biribi !

BIRIBI.

Ah! voilà mon oncle qui m'appelle; il était bien tems de rentrer au moulin.

MILDEM, de même.

Biribi! Adolphine! Allons donc, paresseux!

BIRIBI.

Pâresseux! voyez comme il traite un neveu sentimental!

SCÈNE II.

MILDEM, BIRIBI.

MILDEM, en entrant.

Vite, que l'on se rende près de moi pour recevoir mes ordres.

ADOLPHINE, dans la coulisse.

J'y cours, mon oncle.

BIRIBI, à part.

Quel ton d'autorité! ça me révolte, moi; je ne peux plus y tenir, faut que je lui parle. (*Haut.*) Mon cher oncle!...

MILDEM.

Hein! c'est toi!

BIRIBI, avec respect.

Vous voyez un neveu respectueux qui vous présente ses devoirs.

MILDEM.

Je ne veux pas que tu me présentes tes devoirs, je veux que tu les remplisses.

BIRIBI.

Tant pis ; car l'un est plus aisé que l'autre.

MILDEM.

Comment ! déjà levé et en toilette ! mais c'est un miracle.

BIRIBI.

Je n'en fais jamais que comme ça.

MILDEM.

Et quel motif t'a si promptement éveillé ?

BIRIBI, à part.

Cachons-lui bien que c'est sa fête ; c'est un secret qu'il ne faut pas qu'il pénètre. (*Haut.*) Mon cher oncle, vous savez que je suis très-diligent.

MILDEM.

Je n'ai jamais vu ça.

BIRIBI.

Tant pis pour vous, c'est que vous voyez mal ; mais ça n'empêche pas que je serai bientôt... Allons, v'là ma cousine qui vient m'interrompre.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, ADOLPHINE.

ADOLPHINE, accourant dans les bras de son oncle et l'embrassant.

Bonjour, bonjour, mon oncle.

MILDEM.

Bonjour, ma chère enfant.

BIRIBI.

Pardon, pardon, ma cousine, laissez-moi finir. Apprenez que je deviens un personnage important dans l'armée.

MILDEM.

Ah ! ah !

BIRIBI.

Cette nuit, j'ai dénoncé un homme ; rien que cela.

MILDEM.

Misérable ! tu as dénoncé un homme ?

ADOLPHINE.

Fi ! que c'est vilain.

BIRIBI.

Écoutez-moi avant de me dire des sottises; il sera toujours tems de me les dire après.

MILDEM.

Allons, parle, et parle vite.

BIRIBI, avec volubilité.

Oui, oui, je vais parler vite. Cette nuit j'ai traversé la forêt en revenant du village d'Horberg, où vous m'avez envoyé. On s'y battait, ça faisait trembler.

ADOLPHINE.

Tu tremblais ?

BIRIBI.

J'ai toujours fait comme les autres.

MILDEM.

Et plus que les autres.

BIRIBI.

Ça se peut. Comme je passais près d'un buisson, un homme paraît, me pose un pistolet sur la poitrine.. non, sur la gorge, ou sur la tête.

MILDEM.

Qu'est-ce que cela fait ?

BIRIBI.

Ça fait beaucoup, car il pouvait me faire sauter la cervelle ; et tout en me tenant entre la vie et la mort, ce cavalier s'est permis de m'interroger très-cavalièrement.

MILDEM.

Sur la position des Allemands ?

ADOLPHINE.

: pauvre militaire !... Est-ce un jeune
ne ?

BIRIBI.

: pauvre militaire, est-ce un jeune
me ?... Ah ! voilà bien les femmes ! dès
ı s'intéresse à elles, on est charmant.

MILDEM, à part.

c'était mon fils !.... (*A Biribi.*) Eh
! voyons, qu'as-tu fait ?

BIRIBI.

: que j'ai fait ? j'ai fait une bêtise, ça, je
ue ; j'ai mis son manteau, son chapeau,
i manqué d'être tué par les Allemands.

MILDEM, avec joie.

ı ! je respire.

BIRIBI

BIRIBI.

Ah ! mon Dieu ! le voilà en colère.

MILDEM.

Es-tu bien sûr que ce cavalier soit sauvé ?

BIRIBI.

Ma foi, je prenais plutôt garde à moi qu'à lui. Cependant je crois qu'il s'est évadé.

MILDEM.

O Ciel ! je te rends grâce !

BIRIBI.

Tenez, il avait le même uniforme que ce cavalier blessé que vous cachez dans votre moulin.

MILDEM, avec force.

Si jamais, sous quelque prétexte que ce soit, tu dis un mot sur cette aventure, ainsi que sur cet étranger que j'ai eu le bonheur de secourir, tremble ! C'est moi qui te parlerai, et tu sais de quelle manière....

BIRIBI, à part.

C'est frappant. Plus de doute, mon oncle a des mésintelligences dans l'armée ennemie.

MILDEM.

Allons, qu'on parte de suite. Il vient d'arriver plusieurs charrettes de blé, vite en besogne.

BIRIBI.

C'est taquinant ; moi qui espérais avoir congé aujourd'hui.

ADOLPHINE.

Et moi, mon oncle?

MILDEM.

Ma chère enfant, va nous préparer à déjeuner : toi seule me consoler de toutes mes peines. Embrasse-moi, ma chère Adolphine, je t'aime autant que tu le mérites.

ADOLPHINE.

Je tâcherai d'être toujours bien aimée.

BIRIBI.

Pardon, mon oncle, un petit mot.

MILDEM.

Comment! tu es encore là ?

BIRIBI.

C'est à ma cousine que je veux parler. (*Il l'amène sur un côté de l'avant-scène.*) Ma cousine, ma chère petite future, voulez-vous me promettre de n'être point une femme ?...

ADOLPHINE.

Ah ! oui, je vous promets de n'être point votre femme.

BIRIBI, à part.

Voilà pourtant comme elle m'a toujours donné des espérances.

SCÈNE IV.

LES PRÉCEDENS, LE MARÉCHAL, le bras en écharpe.

MILDEM, allant au Maréchal.

Eh bien! mon camarade, comment vous trouvez-vous?

LE MARÉCHAL.

Beaucoup mieux, mon ami; ma blessure ne me fait plus souffrir, et je sens même qu'avant peu je me servirai de mon bras.

MILDEM et ADOLPHINE.

Ah! tant mieux!

LE MARÉCHAL.

Je vous dois la vie, Mildem; je dois aussi beaucoup aux soins de votre charmante nièce.

BIBIBI, à part.

C'est ça, un petit compliment en passant.

LE MARÉCHAL.

Sage et bonne.

MILDEM.

C'est la devise des honnêtes femmes.

LE MARÉCHAL.

Mademoiselle sait bien la mériter.

(Il va pour lui prendre la main.)

BIRIBI, au Maréchal.

Comment! vous osez sortir comme cela le matin? c'est imprudent.

LE MARÉCHAL.

Vous êtes gens d'honneur; je ne crains personne.

BIRIBI.

Vous êtes bien heureux; moi, je crains tout le monde.

MILDEM.

Ah! çà, veux-tu partir à l'ouvrage, paresseux!

BIRIBI.

Je m'en vas.

ADOLPHINE.

Et moi aussi, mon oncle.

LE MARÉCHAL, à Adolphine.

Adieu, mon petit ange sauveur!

(Adolphine lui fait la révérence.)

BIRIBI, à part.

M'est avis qu'il voudrait en faire aussi son ange gardien. (*Haut à sa cousine.*) Venez donc, ma cousine. (*Au Maréchal.*) Quant à vous, mon camarade, mon oncle m'a défendu de rien dire; je ne sais pas qui vous êtes; mais c'est égal, votre secret mourra là.

MILDEM.

Partiras-tu?

BIRIBI.

C'est fini, mon oncle, c'est fini.

(Il sort.)

SCÈNE V.

LE MARÉCHAL, MILDEM.

LE MARÉCHAL.

Vous avez une charmante nièce, Mildem.

MILDEM.

C'est tout le portrait de feu ma femme.

LE MARÉCHAL.

Je vous en fais mon compliment. Mais qu'aviez-vous donc, mon cher ami, tout à l'heure? vous avez crié après toute votre famille.

MILDEM.

J'avais, corbleu! bien raison; apprenez que j'ai une très-grande besogne.

LE MARÉCHAL.

Comment?

MILDEM.

Vous savez que j'ai servi sous le prince de Waldeck et sous le comte de Saarbourg.

LE MARÉCHAL.

Vous m'avez conté cela.

MILDEM.

Eh bien! ces deux généraux viennent

heureusement de saisir un convoi de grains qu'escortait un détachement français ; il faut de suite moudre tous ces grains, pour procurer des vivres à nos troupes.

LE MARÉCHAL, à part.

Charmante nouvelle que j'apprends là.

MILDEM.

Vous ne vous imaginez pas, mon ami, combien cette prise nous est avantageuse ; car, sans ce secours, le comte de Saarbourg, faute de vivres, eût été obligé de lever ses cantonnemens. Il a fait amener ici une partie de ce convoi ; il compte sur mon zèle, et je ferai tous mes efforts pour me montrer digne de la confiance qu'il m'accorde.

LE MARÉCHAL.

Si Luxembourg s'était trouvé à cette affaire, j'espère que ce convoi n'eût point été si facilement enlevé.

MILDEM.

Ah ! je le crois aussi ; car on dit qu'à lui seul, Luxembourg vaut quinze mille hommes : mais on dit aussi qu'il a bien des envieux à la cour.

LE MARÉCHAL.

Oui, ceux qu'il combat ne sont pas ses plus grands ennemis.

MILDEM.

Ce sont les courtisans, n'est-ce pas ?

Cependant tous ces envieux-là réunis n'auraient pas gagné la bataille de Steinkerque.

LE MARÉCHAL.

Non; mais ils lui ont fait perdre le fruit de sa victoire.

MILDEM.

Le Roi devrait pourtant se rappeler qu'en partant le Maréchal lui dit : Sire, je vais combattre vos ennemis; je vous laisse entouré des miens. (*)

LE MARÉCHAL.

Mais vous paraissez connaître tous les détails des chagrins de Luxembourg.

MILDEM.

Ah ! c'est que je l'aime, voyez-vous ! Je ne pense pas comme tous nos généraux.

LE MARÉCHAL.

Qu'en pensent-ils donc, vos généraux ?

MILDEM.

Beaucoup de bien; ils ne peuvent faire autrement; mais ils sont étonnés de ce qu'il les bat si souvent. C'est au point qu'il y a quelque tems le prince de Waldeck s'est écrié au milieu de son état-major : *Com-*

(*) C'est par le maréchal de Villars que ce mot a été dit; mais nous avons cru pouvoir le prêter à notre héros, qui eut toujours ses plus grands ennemis dans le ministère.

ment! je ne pourrai jamais battre ce maudit bossu!

LE MARÉCHAL.

Qu'en sait-il? il ne l'a jamais vu par derrière.

MILDEM.

C'est bien là ce qui le prouve, car le Maréchal de Luxembourg n'est pas bossu.

LE MARÉCHAL, souriant.

Ah!

MILDEM.

Non, il n'est pas bossu; il a peut-être une épaule un peu plus haute que l'autre; mais... Eh! tenez, absolument comme vous.

LE MARÉCHAL.

Comme moi!

MILDEM.

Oui, parce que dans ce moment votre blessure vous fait pencher un peu de ce côté-là. Eh bien! le Maréchal de Luxembourg n'est pas plus bossu que vous.

LE MARÉCHAL.

Il paraît que vous le connaissez bien.

MILDEM.

Pas assez, corbleu! car j'ai la plus grande vénération pour ce héros: je donnerais la moitié de ce que je possède pour le voir et lui parler.

LE MARÉCHAL.

Cela viendra, peut-être.

MILDEM.

Quelle idée! Lors même que, par l'effet de ces hasards qui sont si communs à la guerre, l'armée française viendrait camper en ces lieux, est-ce qu'un grand seigneur comme lui s'abaisserait à m'écouter un instant?.... Ce n'est pas l'embarras, on dit qu'il n'est pas du tout fier.

LE MARÉCHAL.

Pas plus que moi. Il serait ici, qu'il vous parlerait comme je vous parle.

MILDEM.

Que je souhaite jouir de ce bonheur! je me jetterais à ses pieds pour lui recommander mon fils. D'après ce que vous me dites, je suis sûr qu'il aurait pitié d'un vieux soldat qui le prierait de protéger son enfant.

LE MARÉCHAL, s'oubliant.

Sois tranquille, bon Mildem; tu peux compter sur moi. (*A part.*) Ce brave homme allait m'arracher mon secret.

MILDEM.

Ah! vous croyez qu'il me répondrait ça?

LE MARÉCHAL.

Je vous en donne ma parole.

MILDEM.

Que je suis content!... Ah! mon Dieu!

que suis enfant ! (*Il rit.*) Je me réjouis, comme si je parlais au Maréchal; mais j'oublie avec vous que j'ai des ordres à donner à mes garçons ; et je vais...

LE MARÉCHAL.

J'aurais encore un service à vous demander.

MILDEM.

Parlez avec confiance ; que me voulez-vous ?

LE MARÉCHAL.

Donnez-moi les moyens de rejoindre l'armée française.

MILDEM.

Y pensez-vous ? Songez aux difficultés, aux périls de cette entreprise.

LE MARÉCHAL.

Je suis habitué à surmonter les unes, à braver les autres.

MILDEM.

Attendez au moins quelque tems.

LE MARÉCHAL.

Je ne le puis. D'un moment à l'autre l'armée française peut être attaquée.

MILDEM.

Et quand elle le serait ? Tel brave qu'il soit, un homme de plus ou de moins, cela fait peu de chose dans une armée.

SCÈNE VI.

LE MARÉCHAL, seul.

Est-il une position plus affreuse et plus originale que la mienne ! Moi, Luxembourg, protégé du meunier Mildem ! Cette protection nous honore tous deux. Bon Mildem, tu mérites bien que le Maréchal exauce ta prière. Loin de me laisser affaiblir par l'événement qui m'arrive, rappelons tout mon courage ; et profitons du hasard qui me jette au milieu de l'armée ennemie, pour prendre connaissance de ses forces, de toutes ses positions. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que j'ai entendu dire plus de bien de moi chez l'ennemi, qu'on n'en pense dans tout mon état-major. Quand les hommes cesseront-ils de remplacer par l'envie ce qui leur manque en talent. Ah ! messieurs les grands seigneurs, parasites du château de Versailles, Luxembourg, pour répondre à toutes vos calomnies, veut planter victorieusement les drapeaux de son roi sur le territoire ennemi.

SCÈNE VII.

LE MARÉCHAL, ADOLPHINE.

ADOLPHINE.

Mon oncle... Ah ! pardon, monsieur le cavalier, je croyais que mon oncle était avec vous, et je venais l'avertir que votre déjeuner est tout prêt.

LE MARÉCHAL.

Je vous remercie de vos soins, aimable Adolphine.

ADOLPHINE.

Votre blessure vous fait donc moins de mal ?

LE MARÉCHAL.

Beaucoup moins ! je la sens à peine quand je suis auprès de vous.

ADOLPHINE.

En ce cas, Monsieur, si je ne vous ennuie pas, je vais apporter mon ouvrage, et je vous tiendrai compagnie.

(Elle apporte son métier à dentelle.)

LE MARÉCHAL.

C'est charmant cette résolution-là.

ADOLPHINE.

Oh ! j'ai mes raisons pour cela.

LE MARÉCHAL.

En vérité ?

ADOLPHINE.

Oui ; mon oncle m'a dit que vous étiez l'ami de son fils, de mon cher petit cousin.

LE MARÉCHAL, à part.

Ah ! je comprends. (*Haut.*) Oui, ma chère, je suis son sincère ami...

ADOLPHINE.

Il doit être bien grandi depuis que je ne l'ai vu ?

LE MARÉCHAL.

C'est un homme.

ADOLPHINE.

Ah ! tant mieux !

LE MARÉCHAL.

Un très-joli garçon.

ADOLPHINE.

Ah ! tant mieux !

LE MARÉCHAL.

Un très-brave militaire.

ADOLPHINE.

Tant pis ; il se fera tuer !

LE MARÉCHAL, à part.

Je vois bien que ce joli minois est amoureux de mon camarade Charles ! Ces petits cousins ont toujours été la perte de leurs familles. (*Haut.*) Mais, en vérité, je vous admire ! quelle habileté ! quelle aptitude à votre travail !

ADOLPHINE.

Dame! Monsieur, j'ai un grand intérêt à ne pas perdre mon tems.

LE MARÉCHAL.

Vous craignez d'être grondée par votre oncle ?

ADOLPHINE.

Oh ! non, Monsieur. Tout ce que je fais, je le vends pour me ménager une petite dot.

LE MARÉCHAL.

Et la somme commence-t-elle à devenir forte ?

ADOLPHINE.

Si j'aimais davantage mon prétendu !.... Mais, voyez-vous, je ne suis pas pressée de me marier ; Biribi est si maussade, si nigaud !...

LE MARÉCHAL.

Vous travailleriez avec bien plus de courage, si c'était pour le petit cousin.

ADOLPHINE.

Ah! je vous en réponds!

LE MARÉCHAL.

Où cachez-vous votre trésor ?

ADELPHINE, lui montrant un petit coffre.

Là.

LE MARÉCHAL, à part.

Heureuse occasion ; puisqu'il m'est impos-

sible de rien offrir à Mildem, que j'aie au moins le bonheur de doter sa fille adoptive.

(Il prend le coffre et feint de l'examiner.)

ADOLPHINE.

Tenez, Monsieur; croyez-vous que Charles puisse jamais revenir en ces lieux ?

LE MARÉCHAL.

Je l'espère.

ADOLPHINE.

Cependant tous les généraux alliés ont bien promis de repousser les Français.

LE MARÉCHAL.

Promettre et tenir sont deux.

ADOLPHINE.

Ah ! je le sais bien, car avant peu je serai forcée de promettre à Biribi de l'aimer, et je ne me sens pas en état de tenir parole. Quelquefois je fais des vœux pour que le maréchal de Luxembourg gagne une belle victoire, qui amène ici mon cousin; et cela n'est pas bien...

LE MARÉCHAL tire sa bourse et verse tout son or dans le coffre; il fait ce mouvement sans que la jeune personne puisse s'en apercevoir; mais en tirant sa bourse, son cordon bleu sort à moitié de sa poche; il dit à part.

Aimable fille, puisse cet or assurer ton bonheur !

ADOLPHINE, apercevant le cordon.

Ah ! mon Dieu ! le beau ruban !

LE MARÉCHAL, s'apercevant de la remarque d'Adolphine.

Imprudent !

ADOLPHINE, à part.

S'il pouvait m'en faire cadeau ; comme ça serait joli ! comme je serais fière avec ça ! (*Au maréchal.*) C'est superbe, ce ruban-là ! Le portez-vous souvent ?

LE MARÉCHAL.

Quelquefois.

ADOLPHINE.

Vous devez être bien fier, bien brave, quand vous avez ça.

LE MARÉCHAL.

Oui, il n'y a que les braves qui doivent le porter.

ADOLPHINE.

Monsieur, si j'osais vous prier de me le donner. Je suis peut-être bien indiscrète ?

LE MARÉCHAL.

Je suis fâché de vous refuser, ma belle enfant ; mais j'ai juré de ne quitter ce cordon qu'avec ma vie.

ADOLPHINE.

Ah ! je vois ! c'est le cadeau d'une maîtresse.

LE MARÉCHAL.

Plus que cela.

ADOLPHINE.

Ah ! vous êtes discret... mais je sais à quoi m'en tenir. On n'a pas dix-huit ans pour rien.

LE MARÉCHAL, lui remettant son petit coffre.

Je vous remets votre trésor.

ADELPHINE, en le recevant.

Ah ! mon Dieu ! il me semble plus lourd.

LE MARÉCHAL.

Vous vous trompez ; je ne suis pas assez heureux pour l'avoir augmenté.

ADOLPHINE.

Ah ! je ne vous en saurais pas gré ; car je serais forcée d'épouser plus vite Biribi. (*Musique.*) Ah ! mon Dieu !... c'est lui.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, BIRIBI.

BIRIBI, en entrant en scène.

Je surprends donc enfin ce tête-à-tête coupable. (*A Adolphine.*) Quoi ! vous osez devant moi, pendant mon absence, causer avec le cavalier ? si vous agissez ainsi n'étant que ma future, que ferez-vous lorsque vous serez ma femme ?

ADOLPHINE.

Laissez-moi, Monsieur, avec votre jalousie; jamais vous ne serez mon mari.

BIRIBI.

Je le serai, j'en réponds ; je le parierais... Mais en attendant, dites-moi où est mon oncle.

ADOLPHINE.

Il est sorti ; mais je ne sais pas au juste...

BIRIBI.

C'est égal ; je vais faire avancer toute ma troupe et préparer ma cérémonie. (*Il s'approche de la coulisse et dit :*) Arrivez, mes amis, voilà le moment de la surprise qui approche ! (*Les villageois et villageoises entrent en scène, ainsi que trois militaires allemands.*) Voilà tout mon monde... Quel coup d'œil enchanteur !... Il n'y avait que moi pour ordonner une fête comme ça.

LE MARÉCHAL.

Pourquoi ces trois soldats allemands ?

BIRIBI.

Ces trois soldats ? ah ! c'est pour représenter l'armée française, quand mon oncle était à la guerre... A propos, je n'ai qu'une chose qui m'embarrasse : c'est de savoir quel était le général ennemi contre lequel mon oncle se battait... c'était... c'était le maréchal de Luxembourg, je crois. Allons, je représenterai le maréchal de Luxembourg.

LE MARÉCHAL.

Voilà le maréchal de Luxembourg bien représenté!

ADOLPHINE.

Certes, ça lui fera bien de l'honneur.

BIRIBI.

Vous me gouaillez, monsieur le cavalier, je crois? ah ben! il est joli!... pensez-vous que je ne représenterai pas le Maréchal aussi bien que vous? (*A part.*) Cependant ne nous fâchons pas avec lui, j'ai besoin de son habit. (*Au maréchal.*) Tenez, raillerie à part. je vous prie de me rendre un service; prêtez-moi votre habit pour représenter le général français.

LE MARÉCHAL, à part.

Cela peut justifier mon déguisement. (*A Biribi.*) Comment! il vous faut absolument...

BIRIBI.

Oui, cela m'est indispensable pour avoir l'air de quelque chose. Dans mon grand costume, j'ai bien une veste neuve, mais il m'eût été difficile de faire un habit de général avec. C'est comme pour le chapeau, j'ai bien mon bonnet; mais ça ne fait pas tout-à-fait mon affaire. Ou faites mieux, comme j'ai mon compliment à réciter, faites le général; je vous laisse le choix; n'ayez pas de crainte, je vous donnerai vos instructions.

LE MARÉCHAL.

Non, je suis décidé à ne point faire le général, j'aime mieux vous prêter mes habits.

BIRIBI.

Toute réflexion faite, je crois que vous avez raison ; je m'en tirerai beaucoup mieux que vous. Ainsi je ferai le neveu de mon oncle, le futur de ma cousine, et le général ennemi.

ADOLPHINE.

Voici mon oncle avec le capitaine Brantz.

LE MARÉCHAL.

Le Capitaine !... Oh ! Ciel ! évitons d'être vu.

ADOLPHINE.

Comme il paraît joyeux !

BIRIBI.

C'est sa fête !... Allons tous au-devant de lui.

(Il sort par le pont, suivi de tous les villageois.)

ADOLPHINE, au Maréchal.

Rentrez, et ne paraissez point que je n'aille vous avertir.

LE MARÉCHAL, en s'éloignant.

Dieu ! quand pourrai-je rejoindre mes soldats !

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, BRANTZ, MILDEM.

BRANTZ, en entrant.

Oui, mon cher Mildem, le comte de Saarbourg établit son quartier-général dans ce cantonnement, et il va te faire l'honneur de déjeuner à ton moulin.

MILDEM.

Cette nouvelle me comble de joie.

BIRIBI, présentant un gros bouquet.

Mon oncle, permettez à un neveu tendre et sensible de...

MILDEM.

Au diable ta harangue !

BIRIBI.

Mais, mon oncle, c'est aujourdhui la Saint-Pierre; permettez à un neveu sensible...

(Il avance de nouveau son bouquet.)

BRANTZ.

Mildem, je vais au-devant du général; prépare tout; dans un instant il sera ici.

BIRIBI.

Mais, Capitaine, ne m'empêchez donc pas de souhaiter la fête à mon oncle.

BRANTZ.

Tu vois qu'il ne veut point t'écouter. Eh

bien ! change la destination de tes préparatifs, et offre cette fête au général de Saarbourg.

BIRIBI.

Mais mon compliment pour mon oncle ne peut pas servir pour le Général. C'est un morceau d'éloquence, et c'est bien dommage ; cependant tout ne sera pas perdu, et je suivrai votre conseil. Le général ennemi servira toujours, et les habits du camarade... (*Il cherche Luxembourg.*) Tiens ! où est-il donc, le camarade ?

BRANTZ.

Qu'est-ce que c'est que ce camarade ?

BIRIBI.

C'est...

MILDEM, l'interrompant.

Auras-tu bientôt fini, imbécile ? (*Il fait signe à Biribi de se taire.*) Allons, vite, disposons tout ; la table, le couvert ; à l'ouvrage.

BRANTZ.

Console-toi, Biribi ; je t'accorde toute ma compagnie pour figurer dans ton divertissement. (*A Mildem.*) Je pars, et je reviens dans l'instant.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, excepté BRANTZ.

BIRIBI.

Sa compagnie ! c'est bien ! mais qu'est-ce que j'en ferai ? Je n'aurai pas le tems de la dresser ; au lieu que mes trois hommes manœuvraient déjà comme des anges.

MILDEM, aux paysans.

Allez, vous autres, apportez des siéges ; allez cueillir des fruits ; moi, je vais chercher le vin.

BIRIBI.

Comme c'est taquinant ! une fête aussi belle, et toute bouleversée ! mon oncle qui préfère le Général à son patron.

ADOLPHINE.

Allons, vas-tu venir ? Au lieu de te plaindre, paresseux, aide-moi donc à porter cette table.

BIRIBI, y allant avec humeur.

Ah ! vous voilà contente ; vous allez voir des officiers. (*Il prend un bout de la table que tient sa cousine.*) Mais voyez comme elle me pousse ; si j'usais de mes forces, moi ? (*Il fait un mouvement en portant la table ; le coffre tombe et s'ouvre. Mildem rentre dans ce moment. Biribi reste stupéfait à la vue de cet or.*) Ah ! mon Dieu ! quel trésor !

ADOLPHINE.

Qu'est-ce que cela signifie ?

BIRIBI.

Voyez donc, mon oncle, les belles pièces !

MILDEM.

Adolphine, d'où peut venir tout cet or ? explique-toi de suite, je l'ordonne.

ADOLPHINE.

Je suis innocente, mon oncle, je vous le jure. Je ne puis soupçonner que ce cavalier français ; car il m'a interrogée sur la somme que j'avais déjà amassée.

MILDEM.

Quelle apparence que ce cavalier !.... (*Il regarde une des pièces.*) Mais, en effet, ces pièces sont frappées aux armes de France.

BIRIBI.

Des pièces d'or de France ! (*Il les ramasse et les met dans sa poche.*) Fi ! Mademoiselle, fi ! que c'est vilain de recevoir comme cela de l'argent d'un étranger qu'on ne connaît pas, et qui peut-être...

MILDEM.

Mais, toi, qui parles, pourquoi te permets-tu de les prendre ?

BIRIBI.

Ah ! mon oncle ! c'est la dot de ma future, et son magot et moi nous ne devons faire qu'un.

MILDEM.

Comment! tu voudrais accepter.

BIBIBI.

Du tout, c'est pas moi qui accepte, c'est moi qui ramasse; mais ça m'est égal, quoique la dot soit plus forte, j'épouserai tout de même ma cousine. Ce n'est pas l'embarras; tout cela me donne des soupçons, à moi.

MILDEM, à part.

Il faut que je parle à ce cavalier; je veux absolument savoir.... (*En cet instant, les tambours battent aux champs; les villageois rentrent en scène.*) Voici le Général.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE DE SAARBOURG, à la tête de son état-major.

MILDEM.

Ah! M. le Comte! quel honneur pour moi!

LE GÉNÉRAL.

Mon cher Mildem, je revois toujours avec plaisir un brave qui a si dignement servi sous mes ordres.

MILDEM.

Général, j'ose me flatter de mériter cet honneur par le respect et le dévouement que j'ai pour votre personne.

BIRIBI.

Mon Général, souffrez que... souffrez que...

LE GÉNÉRAL.

Mildem, qu'est-ce que cet homme ?

MILDEM.

C'est mon neveu.

LE GÉNÉRAL.

Je lui en fais mon compliment.

BIRIBI.

Il n'y a pas de quoi, Général ; souffrez que...

LE GÉNÉRAL.

Mon ami, je te remercie de tout ce que tu veux dire. (*A Mildem.*) Mildem, je vais faire honneur au déjeuner que tu veux bien m'offrir.

(Le général se place à table.)

BIRIBI.

Général, voulez-vous à présent me permettre de vous dire un mot ; soyez tranquille, ce ne sera pas long. Votre arrivée en ces lieux a troublé une fête que j'avais préparée pour mon oncle : voulez-vous l'accepter pour vous, ou nous la laisser donner pour lui ?

LE GÉNÉRAL.

Mes amis, je serais au désespoir que ma présence en ces lieux troublât vos plaisirs.

BIRIBI.

Le Général le permet ; en place tout le

monde. (*Le ballet se met en place. Pendant ce tems, Biribi dit à part :*) Puisque je suis dispensé de prononcer ma harangue, j'ai des soupçons que je veux vérifier ; cherchons après ce cavalier, et s'il est encore ici, prévenons le Capitaine.

(Le ballet commence. Pendant ce tems, on voit Biribi qui traverse plusieurs fois le théâtre; à la fin du ballet, il s'approche de Brantz, et par ses gestes lui désigne le cavalier et la chambre où il est caché. Le ballet finit. Brantz se présente devant le Général, et lui dit :)

BRANTZ.

Général, malgré toute mon amitié pour Mildem, je suis forcé de vous apprendre qu'au mépris de ses devoirs il cache chez lui un soldat français.

LE GÉNÉRAL.

Un Français ! est-il vrai, Mildem ?

MILDEM.

Oui, Général.

LE GÉNÉRAL.

Qu'on s'assure de ce soldat ennemi.

BIRIBI.

Venez, Capitaine; il est par ici.

MILDEM, à part.

Il est perdu !

LE GÉNÉRAL.

Que pouvez-vous me dire pour votre justification, Mildem ?

MILDEM.

La vérité : un honnête homme ne craint point de la faire connaître. Cette nuit, je suis tombé au milieu d'une patrouille française ; on a voulu me forcer à donner des renseignemens sur les positions de votre armée, j'ai refusé. Je m'attendais à me voir enlever tout ce que je portais, et même à être maltraité, lorsqu'un soldat français prit ma défense. Quelques heures après je fus obligé, par l'escarmouche, de repasser dans le même lieu. Je trouvai ce généreux Français blessé et baigné dans son sang ; je ne suis plus soldat, je ne suis qu'un simple habitant de cette contrée ; l'humanité m'engageait à secourir mon libérateur, et la reconnaissance m'en fesait un devoir. Si je l'eusse livré aux troupes alliées, ce n'eût plus été un acte de patriotisme, mais un trait d'ingratitude et de lâcheté. Quelle que soit votre opinion sur ma conduite, M. le Général, je préfère encourir votre blâme plutôt que de m'exposer à perdre votre estime et la mienne.

LE GÉNÉRAL.

Quels étaient vos projets sur ce militaire ?

MILDEM.

De lui faciliter les moyens de regagner le camp français, aussitôt qu'il l'aurait pu sans danger.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, LE MARÉCHAL DE LUXEMBOURG.

BRANTZ, présentant le Maréchal au comte de Saarbourg.

Général, voici le prisonnier de Mildem.

LE MARÉCHAL.

Prisonnier !

LE GÉNÉRAL.

Oui, prisonnier.... mais de Mildem seulement.

(Surprise de tous les personnages.)

MILDEM.

Général, vous daignez...

LE GÉNÉRAL.

Oui, Mildem; la noblesse avec laquelle vous avez reconnu le service que vous a rendu cet homme; votre franchise, l'aveu sincère que vous m'avez fait des motifs de votre conduite, vous méritent plus que jamais mon estime. J'aime à voir qu'un ancien militaire sache tout à la fois concilier ce qu'il doit à sa patrie avec l'honneur et la reconnaissance. Je ne veux pas être moins généreux que vous : ce soldat est votre prisonnier; vous pouvez en disposer.

MILDEM, se retournant vivement près de Luxembourg.

Mon camarade, vous êtes libre.

LE MARÉCHAL.

Serait-il possible !

(Il saisit la main de Mildem.)

LE GÉNÉRAL.

Je vais à l'instant signer un sauf-conduit, à la faveur duquel il pourra regagner les lignes françaises.

BIBIBI, avec joie, à part.

Il va s'en aller ! ah ! quel bonheur ! s'il pouvait, dans la joie de sa délivrance, oublier de redemander son or ! (*Haut.*) Vite, vite, une plume, de l'encre, du papier à M. le Général !

ADOLPHINE, qui, au premier mot de sauf-conduit, a couru chercher ces objets, rentre en scène et les présente au Général.

Voilà tout ce qu'il faut.

(Le Général se pose à la table, et écrit le sauf-conduit.)

LE MARÉCHAL.

Je vous remercie, brave Mildem ; vous verrez, avant peu, que je sais profiter de la liberté que vous venez de me rendre. Nous nous reverrons bientôt ici, et vous apprendrez à me connaître.

MILDEM.

J'en sais déjà plus que vous ne pensez, mon officier.

LE MARÉCHAL.

Comment ?

MILDEM.

Les gendarmes ne dotent pas les filles.

BIRIBI, qui s'était approché pour entendre.

Ah ! mon Dieu ! je crois qu'il lui propose de lui rendre la dot.

MILDEM.

Puisque vous prenez tant d'intérêt à mes enfans, je vous recommande mon fils.

(Le Maréchal lui serre de nouveau la main ; le Général se lève en tenant le sauf-conduit qu'il vient d'écrire.)

LE GÉNÉRAL.

Voici le sauf-conduit.

BRANTZ, l'arrêtant au moment où il va le donner.

Pardon, mon Général, vous venez de prononcer sur le sort de ce soldat ; mais il en est un autre que j'ai fait arrêter dans la forêt, et qui est convaincu d'espionnage.

BIRIBI.

Serait-ce mon espion d'hier soir ?

MILDEM.

Quel pressentiment funeste !

LE MARÉCHAL.

Si c'était Charles !

LE GÉNÉRAL.

L'ordre du prince de Waldeck est formel ; qu'il soit fusillé à l'instant.

BRANTZ.

Il est du même corps que ce gendarme.

MILDEM, BIRIBI, LE GÉNÉRAL.

Plus de doute.

LE GÉNÉRAL, retenant le sauf-conduit.

En ce cas, qu'on me l'amène, je veux les confronter.

(Brantz sort.)

MILDEM.

Malheureux père!

BIRIBI.

C'est pourtant moi qui ai donné son signalement.

DE MARÉCHAL.

Et c'est moi aussi qui causerai sa perte.

LE GÉNÉRAL.

Un espion ne mérite aucun égard, aucune pitié. Je saurai le forcer, je l'espère, à me faire d'importantes révélations. M. le maréchal de Luxembourg devrait pourtant connaître le danger de semblables moyens: c'est par un espion que la journée de Steinkerque pensa lui devenir si funeste.

LE MARÉCHAL.

Oui, Général, vous eûtes la gloire de le surprendre, et lui celle de vous vaincre.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES, amené par Brantz entre quatre grenadiers.

BIRIBI, en remontant la scène.

C'est mon homme !

MILDEM.

Mon fils !...

ADOLPHINE.

Charles !

LE MARÉCHAL.

Le malheureux !

LE GÉNÉRAL.

Misérable ! ton arrêt est prononcé ; tu ne peux échapper au supplice qu'en me dévoilant à l'instant même tous les projets de tes généraux.

CHARLES.

Qu'on me conduise à la mort.

LE GÉNÉRAL.

Que les ordres du prince soient exécutés.

MILDEM.

Grand Dieu !

ADOLPHINE.

Je me meurs !

LE MARÉCHAL, bas à Mildem.

Demandez un sursis de trois heures, il est sauvé.

LE GÉNÉRAL.

Soldats !...

MILDEM, tombant à ses genoux...

Mon Général !

LE GÉNÉRAL, étonné.

Qu'avez-vous, Mildem ? quel état !

MILDEM.

C'est mon fils que vous envoyez à la mort.

TOUS LES ALLEMANDS.

Son fils !...

LE GÉNÉRAL.

Vous me trompez, Mildem.

MILDEM.

Moi, vous tromper ! mon effroi, les larmes qui coulent de mes yeux, le désespoir de ma chère Adolphine, tout n'atteste-t-il pas l'horreur de ma situation ? Peut-on se tromper à la douleur d'un père, lorsque son fils marche au supplice ?

LE GÉNÉRAL.

Je ne puis pardonner.

MILDEM.

Ce n'est point un pardon que je demande, je jure devant Dieu que mon fils est innocent. (*Montrant le Maréchal.*) Interrogez cet homme, c'est son compagnon d'armes ; il vous dira...

LE GÉNÉRAL.

Que m'importe l'attestation d'un ennemi ?

LE MARÉCHAL.

Comte de Saarbourg, si vous me connaissiez mieux, vous feriez un autre cas de ma parole.

LE GÉNÉRAL.

Que voulez-vous donc ?

MILDEM.

Un sursis de trois heures.

LE GÉNÉRAL.

Qu'espérez-vous ?

LE MARÉCHAL.

L'échanger.

LE GÉNÉRAL.

Échanger un soldat !

LE MARÉCHAL.

Ce n'est point un simple soldat, c'est un aide-de-camp du maréchal de Luxembourg.

LE GÉNÉRAL, MILDEM et CHARLES.

Un aide-de-camp !...

LE MARÉCHAL.

Le Maréchal lui doit la vie, et je vous réponds qu'il vous donnera en échange tel officier supérieur que vous désirerez.

(Le Général hésite ; tout le monde le supplie et attend sa réponse avec inquiétude.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LE COLONEL WERTHER, suivi de deux officiers.

WERTHER.

Monsieur le Comte, suivant vos ordres, je me suis rendu au quartier-général du maréchal de Luxembourg pour le faire consentir à la suspension d'armes de six heures, demandée par son altesse le prince de Waldeck; on m'a répondu que, le Maréchal n'étant point au camp, on ne pouvait donner aucune décision.

LE GÉNÉRAL.

Vous n'avez donc point fait connaître aux généraux français que ce n'était par aucun motif de crainte que l'on demandait ce court armistice; que l'on désirait seulement profiter de ce bref délai pour évacuer les hôpitaux, et relever les malheureux blessés qui couvrent les champs de bataille ?

WERTHER.

M. le Général, j'ai fait, de la part du général en chef et de la vôtre, toutes les observations que ma mission exigeait: mais je soupçonne que le Maréchal ne s'est fait dire absent de son quartier-général que pour éviter de signer une pareille convention, poursuivre ses victoires et s'emparer de toutes vos ambulances.

LE GÉNÉRAL.

Quelle horreur ! (*A tous les personnages.*) Eh bien ! implorez donc encore ma pitié pour d'aussi cruels ennemis. Non, non, point de grâce pour aucun Français. Le maréchal de Luxembourg se déshonore par ce trait de barbarie ; il répondra devant Dieu d'un pareil acte d'inhumanité.

LE MARÉCHAL.

Comte, cessez d'insulter le général français.

(Il porte la main sur la garde de son épée ; ce mouvement le fait trouver en face du Colonel, qui reste stupéfait en le reconnaissant.)

LE COLONEL, à part.

Je ne me trompe pas, c'est le maréchal de Luxembourg. (*Au Général.*) Pardon, mon Général, j'ai quelque chose à vous communiquer secrètement.

LE GÉNÉRAL.

Je suis à vous, Colonel. (*Aux soldats.*) Grenadiers ! surveillez ces deux gendarmes.

(Il passe de l'autre côté de la scène ; le Maréchal et Charles se posent où était le général, près la table.)

CHARLES, à Luxembourg.

O mon Prince ! vous êtes découvert.

LE MARÉCHAL.

Je le vois.

LE COLONEL, bas au Général, de l'autre côté de la scène.)

Général, ce gendarme qui, dans ce mo-

ment, est près de la table, n'est autre que le maréchal de Luxembourg.

LE GÉNÉRAL.

Que dites-vous ? il serait possible ?...

LE COLONEL.

Long-tems prisonnier des Français, et récemment échangé, je ne puis le méconnaître. D'ailleurs (*désignant les deux officiers qui l'accompagnent*) ces officiers le reconnaissent aussi.

(Les officiers affirment ce que dit le Colonel.)

CHARLES.

Grand Dieu ! comment sauver le Maréchal ?

(Dans ce moment, le maréchal de Luxembourg, en observant toujours les divers mouvemens du comte de Saarbourg et de ses officiers, passe près de la table, saisit la plume et l'acte d'armistice que le Général y a laissés.)

LE COMTE DE SAARBOURG.

Quel jour de gloire pour l'armée alliée ! le maréchal de Luxembourg est en ma puissance !

(Le Maréchal, en cet instant, signe précipitamment sa suspension.)

LE COMTE, mettant le chapeau à la main.

Soldats ! voici M. le maréchal de Luxembourg.

(A ces mots, tous les soldats présentent les armes, et tous les villageois s'inclinent.)

LE GÉNÉRAL.

Permettez-moi, M. le Maréchal, de vous

faire rendre les honneurs militaires qui sont dus à votre rang, au premier capitaine de l'Europe ; je me félicite d'avoir la gloire de vous présenter à mon souverain comme mon prisonnier.

LE MARÉCHAL.

Votre prisonnier ! Non, M. le Général, cela ne se peut pas.

LE GÉNÉRAL.

Comment !

LE MARÉCHAL.

Cet armistice !...

LE GÉNÉRAL.

Est revêtu de la signature du prince de Waldeck ; mais....

LE MARÉCHAL.

Je viens de le signer à l'instant.

LE GÉNÉRAL.

Vous ?

LE MARÉCHAL.

Ce traité me rend libre, et vous ôte le droit de retenir mes pas.

MILDEM, à part.

Le Général ne s'attendait guère à ce tour-là.

LE MARÉCHAL.

Vous voyez, M. le Comte, que si je ne l'ai pas signé plus tôt, ce n'est point par les motifs que vous me supposiez, mais parce qu'en

effet j'étais absent de mon camp. Faites-le parvenir au général en chef. Dites-lui que c'est par vos soins qu'il m'a été remis, et que c'est au milieu de vos soldats que le maréchal de Luxembourg s'est empressé de satisfaire à sa demande. (*Au comte de Saarbourg, qui hésite.*) Prenez, prenez donc, Général.

LE GÉNÉRAL, à part.

Fâcheux contre-tems ! Le Maréchal était en mon pouvoir, et par ce fatal écrit il échappe de mes mains.

MILDEM.

J'ai donc contribué à sauver le héros que j'admirais depuis si long-tems !

BIRIBI.

J'ai été une bête, je pouvais me faire l'ami de ce général-là.

LE MARÉCHAL.

Brave Mildem, et toi, Charles, que ne vous dois-je pas ?

CHARLES.

Mon devoir est de périr pour vous.

LE MARÉCHAL.

Je retourne à mon camp; Capitaine, suivez-moi.

LE GÉNÉRAL.

M. le Maréchal, veuillez permettre que ce

peloton de grenadiers vous serve d'escorte jusqu'aux rives de l'Escaut.

LE MARÉCHAL.

J'accepte, M. le Comte.

LE GÉNÉRAL, à Brantz.

Obéissez au Maréchal; Prince, agréez mes salutations respectueuses.

LE MARÉCHAL.

Adieu, Général! assurez le prince de Waldeck de toute mon estime. Partons.

(Le Maréchal, suivi de Charles, part entouré de grenadiers; tous les villageois se groupent au bas de la colline et le suivent des yeux. Le Général tire à part le Colonel et lui dit:)

LE GÉNÉRAL.

Non, le Maréchal ne parviendra point à rejoindre les lignes françaises; c'est par la ruse qu'il m'échappe, c'est par la ruse que je saurai le retenir. Suivez-moi, Messieurs, je vais vous confier mes desseins.

(Le Maréchal est au haut de la colline, et fait ses adieux à Mildem. Chaque personnage est posé. Tableau général.)

(Le rideau baisse.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le hameau de Solbrack, situé sur la rive droite de l'Escaut. Au troisième plan, et sur le bord du fleuve, une chaumière isolée. Au fond du théâtre, on aperçoit sur la rive gauche des redoutes et les lignes françaises.

SCÈNE I.

(Au lever du rideau, les pontonniers autrichiens, aidés de plusieurs paysans allemands, détruisent le pont de bateaux établi sur le fleuve; tous s'éloignent de divers côtés; les uns dans des barques, les autres en suivant le rivage.)

SCÈNE II.

BIRIBI, seul; il est entré sur la fin de la scène précédente, et a remarqué l'action des Autrichiens.

Ah! v'là-t-il une besogne qui a été bientôt bâclée! C'est un fier coup que va faire le comte de Saarbourg; car enfin, ce pont étant détruit, et toutes les barques enlevées, il n'est plus guère possible de retourner de l'autre côté, à moins qu'on ne veuille passer l'Escaut à la nage, et ça n'est pas un jeu d'enfant, puisque de tous les jeunes gens de Solbrack, qui sont sans con-

tredit les meilleurs nageurs de tout le pays, à plus de vingt lieues à la ronde, il n'y en a guère que deux ou trois qui osent le risquer. J'ai toujours bien fait de quitter le moulin, pour venir me réfugier chez mon grand-père Friclock, qui est un des plus riches pêcheurs de ce village; ma vie n'était pas en sûreté. Depuis que j'ai dénoncé le fils de mon oncle, nous ne sommes pas cousins; et c'est que mon oncle est un si drôle d'homme!.... Parce qu'il a été long-tems soldat, il se croit toujours à la guerre; et si je lui déplais trop fort, il ne m'épargnera pas plus... Ah! mon Dieu! justement le v'là! Est-ce qu'il me poursuivrait? Tâchons de l'éviter.

SCÈNE III.

BIRIBI, MILDEM, ADOLPHINE.

MILDEM, arrêtant Biribi qui veut fuir.

Où vas-tu?

BIRIBI.

Moi, mon oncle?... nulle part.

MILDEM.

Que fais-tu ici? Médites-tu encore quelque mauvaise action?

BIRIBI.

Du tout, mon oncle, je ne médite rien, je m'enfuis.

MILDEM.

Tu crains ma présence : je le crois ; après ta conduite infâme !...

BIRIBI.

Mais, mon oncle, ce n'est pas ma faute, c'est celle de votre fils : au lieu de me faire peur dans la forêt, pourquoi ne m'a-t-il pas dit qu'il était mon cousin ? je ne l'aurais pas dénoncé.

MILDEM.

Et quand ce n'eût pas été mon fils ?... Que t'avait fait cet homme pour devenir son délateur?

BIRIBI.

Il a manqué de me faire fusiller, en me fesant dire que j'étais un espion ; au reste, mon oncle, ce que j'en ai fait, c'est pas par méchanceté.

ADOLPHINE.

Non, c'est par bêtise.

BIRIBI.

C'est ça, ma cousine : prenez ma défense. (*Se jetant aux genoux de Mildem.*) Mon oncle, je vous en prie, pardonnez-moi : ça ne m'arrivera plus.

MILDEM.

Allons, lève-toi : je veux bien oublier ta faute ; mais si jamais tu commets une action semblable, tu auras affaire à moi. Je suis

un vieux soldat : j'ai gardé de mon ancien métier la loyauté et la franchise. Tous les bonnêtes gens sont mes amis ; mais je fais une guerre terrible à tous les coquins.

BIRIBI.

Je ne m'étonne pas si vous avez tant d'ennemis.

MILDEM.

Songe à ce que je viens de te dire.

BIRIBI, gravement.

Soyez sûr, mon oncle, que je ne l'oublierai pas.

(Mildem remonte la scène; et pendant le dialogue suivant, il regarde la rive du fleuve, et paraît impatient.)

BIRIBI.

Que je suis content! Mon oncle me pardonne; et vous, ma petite cousine, me pardonnez-vous aussi?

ADOLPHINE.

Non, Monsieur.

BIRIBI.

Ah! peut-on être si cruelle pour un futur époux?

ADOLPHINE.

Doucement, Monsieur : je crois que l'arrivée de Charles dérangera un peu notre mariage.

BIRIBI, avec dépit.

Et vous n'en serez pas fâchée, n'est-ce pas, Mam'selle?

ADOLPHINE.

C'est vrai, Monsieur.

BIRIBI.

Parce que vous aimez mieux Charles que moi, n'est-ce pas, Mam'selle ?

ADOLPHINE.

C'est encore vrai, Monsieur.

BIRIBI.

Et dites-moi, s'il vous plaît, pourquoi vous me le préférez ? Qu'est-ce qu'il a donc, ce Charles ? enfin, il n'est pas plus votre cousin que moi !

ADOLPHINE.

Non ; mais il est plus aimable.

BIRIBI.

Oh ! c'est une question. D'ailleurs, monsieur Charles est aide-de-camp ; il est officier ; et vous pensez bien qu'il n'ira pas épouser une petite paysanne comme vous.

ADOLPHINE.

Je crois que vous vous trompez : il n'y a que les sots qui puissent rougir de leurs parens ; vous le feriez, mais mon cousin Charles en est incapable.

BIRIBI.

Ça n'en sera pas moins un mariage très-disproportionné. Au lieu qu'avec moi, c'était autre chose. Vous savez que je suis le seul

héritier de mon grand-père, qui est un des plus riches pêcheurs de Solbrack; qu'à sa mort je prendrai son état; et si vous m'épousiez, vous pourriez être un jour une des premières pêcheresses de l'endroit.

ADOLPHINE.

Je vous remercie; mais je ne suis pas tentée de pêcher avec vous.

MILDEM, qui redescend en scène.

Notre voyage aura été inutile, ma chère Adolphine.

ADOLPHINE.

Vous croyez, mon oncle.

BIBIBI.

Tiens! qu'est-ce que vous étiez donc venu faire ici?

MILDEM.

Nous avions l'espoir d'y retrouver encore M. de Luxembourg, et de lui faire nos derniers adieux; mais il paraît que nous sommes arrivés trop tard, et que le Maréchal a déjà repassé le fleuve.

BIBIBI.

Non, mon oncle, il ne l'a pas repassé, et je ne crois pas même qu'il le repasse de sitôt.

MILDEM.

Que veux-tu dire?

BIRIBI.

Avez-vous remarqué qu'on a détruit le pont de bateaux ?

MILDEM.

Oui ; c'est sans doute pour que les Français, à l'expiration de l'armistice, ne puissent venir nous attaquer sur cette rive.

BIRIBI.

Vous n'y êtes pas. Je vous dirai qu'on a donné ordre à tous les habitans de Solbrack et des environs d'éloigner leurs barques ; et qu'il leur est défendu, sous peine de mort, de prêter ou de louer un bateau à qui que ce soit.

MILDEM.

Qu'est-ce que cela signifie ?

BIRIBI.

Chut ! c'est un mystère ! il faut garder le secret, et je vais tout vous raconter, parce que vous êtes mon oncle ; mais faites retirer ma cousine, car je ne veux pas qu'elle entende.

MILDEM.

Adolphine, laisse-nous un moment.

ADOLPHINE.

Mais, mon oncle, je sais me taire.

BIRIBI.

Mon oncle, si elle reste, je ne dirai rien.

ADOLPHINE, s'éloignant avec humeur.

Oh ! le vilain contrariant !

MILDEM.

Allons, elle n'y est plus ; dépêche-toi de m'instruire.

BIRIBI.

Figurez-vous, mon oncle, qu'on prétend que le Général n'a pris tant de précautions qu'afin d'empêcher le maréchal de Luxembourg de regagner son camp.

MILDEM.

Oh ! Ciel !

BIRIBI.

De le garder prisonnier, et d'aller ensuite attaquer l'armée française ; parce qu'on dit comme ça que les Français seront perdus si ils n'ont plus leur général.

MILDEM.

Quelle infâme trahison !

ADOLPHINE, qui s'est approchée doucement et qui a entendu.

O mon Dieu ! mon oncle, Charles sera donc aussi prisonnier ?

BIRIBI.

Là ! elle écoutait.

MILDEM.

Est-ce ainsi qu'il est permis de faire la guerre ? Et doit-on employer de telles ruses pour vaincre ses ennemis ?

BIRIBI.

Oh ! Dieu ! mon oncle, comme vous êtes en colère !

MILDEM.

Et qui pourrait voir de sang-froid une telle action ? Oui, je suis outré !... je suis... honteux de voir mes compatriotes recourir à de semblables moyens ! (*Tirant Adolphine à l'écart.*) Adolphine, nous restons ici.

ADOLPHINE.

Oui, mon oncle.

MILDEM.

Et dussions-nous nous exposer aux plus grands périls, nous n'épargnerons rien pour sauver le Maréchal.

ADOLPHINE.

Oui, mon oncle ; et mon cousin aussi, n'est-ce pas ?

BIRIBI.

Si vous m'en croyez, vous ne resterez pas ici, mon oncle ; car il y a des Français dans les environs.

MILDEM.

Sur l'autre rive ?

BIRIBI.

Non, sur celle-ci. Ce sont, à ce qu'on m'a dit, les gendarmes qui accompagnaient hier soir le Maréchal, quand il a été attaqué

dans la forêt. Ceux qui ont échappé au massacre se sont réunis dans les marais, par là, et il cherchent à gagner le camp français.

MILDEM, à part.

C'est bon à savoir. (*Grand bruit.*) Qu'est-ce que j'entends ?

BIRIBI.

C'est sans doute le Maréchal... Oui, justement... je reconnais les grenadiers de la compagnie du capitaine Brantz, qui lui servent d'escorte. Ah ! que de monde qui l'entoure ! Tous les habitans de Solbrack y sont. J'y vais aussi.

(Il sort.)

MILDEM.

Dieu tout-puissant ! seconde mes efforts : vois de quelle horrible trahison ce grand homme doit être victime, et quand un général ose ordonner cette indigne supercherie, permets qu'un simple villageois puisse sauver son pays de la honte d'une pareille action.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE MARÉCHAL, BRANTZ, CHARLES, SOLDATS AUTRICHIENS, PÊCHEURS ET VILLAGEOISES DE SOLBRACK.

LE MARÉCHAL.

Il faut avouer, Messieurs, que je joue de malheur ! A une lieue du moulin de Mildem,

ma voiture se brise, et je suis obligé de continuer mon voyage à pied ; depuis une heure nous côtoyons l'Escaut sans pouvoir trouver une barque pour me transporter sur l'autre rive. J'ai peine à concevoir comment on n'a pas pris des précautions plus sûres pour exécuter les conditions du traité que j'ai signé.

BRANTZ.

Croyez, M. le Maréchal, que le comte de Saarbourg sera désespéré quand il connaîtra les obstacles qui vous ont arrêté.

LE MARÉCHAL.

Je me sens fatigué.

BRANTZ.

Si M. le Maréchal veut s'arrêter un moment en ces lieux, nous continuerons notre route lorsqu'il aura pris quelque repos.

LE MARÉCHAL.

J'y consens.

(Brantz salue le Maréchal, et tous les soldats se rangent au fond du théâtre.)

CHARLES, apercevant Mildem.

Vous ici, mon père ?

MILDEM prend Charles par la main et lui dit à voix basse :

Charles, il faut t'éloigner sous un prétexte quelconque ; tu suivras ce sentier qui conduit à Walstein ; dans les marais qui l'avoisinent se sont réfugiés quelques Français

échappés au désastre du dernier combat ; tu leur donneras, au nom du Maréchal, l'ordre de se rendre ici sur-le-champ.

CHARLES.

Quoi ! mon père ?...

MILDEM, l'interrompant vivement.

Il le faut, pars.

LE MARÉCHAL, à part.

Encore une heure, et l'armistice sera expiré !

CHARLES.

M. le Maréchal, vous restez ici quelque tems ?

LE MARÉCHAL.

Oui, Charles. Ces Messieurs m'ont fait prendre assez d'exercice pour que j'aie besoin d'un moment de repos.

CHARLES.

J'ai un parent qui habite ce village, et je désirerais avant notre départ lui présenter mes devoirs, si vous le permettez...

LE MARÉCHAL.

Allez, Charles !... Je pense, Messieurs, que vous ne vous y opposerez point ? (*A Charles.*) Mais ne tardez point à revenir, car j'espère ne pas faire ici un long séjour.

BRANTZ.

Vos moindres désirs sont des ordres pour

nous, M. le Maréchal; vous pouvez commander ici comme au milieu du camp français.

BIRIBI.

Mon cousin, comme je pense que c'est chez mon grand-père que vous voulez aller, si cela vous convient, je vous y conduirai.

CHARLES.

Je vous suis obligé, mais je n'ai pas besoin de vous.

BIRIBI.

A votre aise.

MILDEM, bas à Charles.

Hâte-toi, mon fils, il y va de la sûreté du Maréchal.

(Charles regarde son père avec surprise, celui-ci lui dit adieu, Charles salue le Maréchal, et s'éloigne.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, excepté CHARLES.

LE MARÉCHAL, à part.

La lenteur que l'on met à exécuter les conditions de l'armistice me fait douter de la bonne foi du général allemand! Comment savoir si mes craintes sont fondées?

MILDEM, à sa nièce.

Va saluer le Maréchal, afin que je puisse l'instruire.

BRANTE, bas au sergent allemand.

Je crains qu'il n'ait des soupçons !

ADOLPHINE, allant se placer devant le Maréchal.

Vous allez donc nous quitter, M. le Maréchal ?

LE MARÉCHAL, sortant de sa rêverie.

C'est vous, ma belle enfant ! je ne m'attendais pas à vous trouver ici !

MILDEM, bas.

On vous trompe, M. le Maréchal.

LE MARÉCHAL.

Qu'entends-je ?

MILDEM, interrompant le Maréchal, et s'adressant à sa nièce.

Eh bien ! Mademoiselle, vous ne pouvez pas répondre à M. le Maréchal ? Vous restez là comme une idiote !

ADOLPHINE.

Mais, mon oncle, c'est que... (*Bas au Maréchal.*) Leurs barques ont été enlevées à dessein.

LE MARÉCHAL.

Comment !

ADOLPHINE, reprenant vivement.

Je n'ai pourtant pas peur de M. le Maréchal ! Il est si bon !

MILDEM.

Sans doute ; mais tu étais moins timide

quand tu ne le croyais qu'un simple gendarme.

ADOLPHINE, bas au Maréchal.

On veut vous faire prisonnier !

LE MARÉCHAL, avec colère.

Prisonnier !

MILDEM, vivement.

Oui, vous étiez mon prisonnier; mais je vous ai rendu la liberté, moi !

LE MARÉCHAL.

Je le sais, bon Mildem, et je ne l'oublierai jamais.

ADOLPHINE.

Ah ! M. le Maréchal ! vous aviez reconnu d'avance ce faible service, et votre générosité à mon égard !...

LE MARÉCHAL.

Aimable enfant, j'espère un jour faire beaucoup plus pour vous et pour votre oncle.

BIRIBI, à part.

On dirait que le Maréchal est amoureux de ma cousine.

LE MARÉCHAL.

Et surtout, je n'oublierai pas le petit cousin !...

ADOLPHINE.

Ah ! M. le Maréchal ! .. (*Bas.*) Soyez prudent ! ne laissez rien paraître !

MILDEM, de même.

Nous sommes ici pour vous sauver.

LE MARÉCHAL, avec intention.

Un jour peut-être pourrai-je vous récompenser tous deux comme vous le méritez. (*A voix basse.*) Si je pouvais faire parvenir un avis au camp français ?

ADOLPHINE.

Quand vous serez éloigné, vous nous oublierez ! et nous, nous penserons toujours au moment où nous avons eu le bonheur de vous être utile.

MILDEM.

Bien, Adolphine, c'est très-bien, je suis content de toi. (*Bas au Maréchal.*) Écrivez sur vos tablettes, remettez-les-moi, je m'en charge.

(Il s'éloigne.)

LE MARÉCHAL.

Eh bien! M. le Capitaine, dois-je rester encore long-tems ici ?

BRANTZ.

M. le Maréchal, quand vous l'ordonnerez, nous continuerons notre route, et peut-être alors...

LE MARÉCHAL.

Non ; je préfère demeurer en ce lieu ; mais n'est-il donc aucun moyen de se procurer une barque ?

BRANTZ.

Si vous le désirez, M. le Maréchal, je vais envoyer quelques-uns de mes gens parcourir cette rive, avec ordre de vous prévenir aussitôt que l'on aura trouvé un bateau qui puisse vous transporter de l'autre côté du fleuve.

LE MARÉCHAL.

Je vous en prie.

MILDEM, à part.

Le traître sait bien qu'on n'en trouvera pas.

(Brantz monte la scène et parle à ses soldats.)

MILDEM, bas, s'adressant à un jeune villageois.

J'ai besoin de toi ; si tu es de bonne volonté, je vais te faire gagner cinq cents écus. (*Le jeune homme veut répondre.*) Tais-toi, et attends.

(Pendant ce tems, Adolphine s'est placée devant le Maréchal, qui a écrit quelques mots, à la hâte, sur ses tablettes.)

ADOLPHINE, bas.

Donnez, M. le Maréchal.

(Le Maréchal donne, sans être vu, ses tablettes à Adolphine qui va les remettre à son oncle.)

LE MARÉCHAL.

Eh bien ! Capitaine ?

BRANTZ.

Les ordres sont donnés, et j'espère qu'avant peu vous serez satisfait. Mais en attendant,

si vous voulies entrer dans cette maison, le propriétaire est un de nos villageois qui s'honorera de pouvoir vous offrir un asile pour quelques instans.

LE MARÉCHAL.

J'accepte.

MILDEM.

Mais, mon cher Brantz, avant d'entrer dans cette maison, si vous demandiez à M. le Maréchal la permission de lui donner le spectacle des exercices de nos nageurs ?

LE MARÉCHAL, comprenant l'intention de Mildem.

Comment?

MILDEM.

Oui, M. le Maréchal; les habitans de ce village sont les plus adroits et les plus intrépides nageurs de tout le pays; ils poussent ce talent si loin, que si vous jetiez une pièce d'or dans ce fleuve, il en est plusieurs qui pourraient, en plongeant, vous la rapporter, (*bas*) et atteindre l'autre rive.

LE MARÉCHAL.

Je serais curieux d'en faire l'expérience.

MILDEM.

C'est très-facile; allons, mes amis, redoublez de zèle pour distraire un moment M. le maréchal de Luxembourg. (*Le Maréchal monte la scène en tirant sa bourse; Brantz fait*

ranger tous les soldats sur une ligne, à la gauche des acteurs, et tous les paysans se disposent à s'exercer devant le héros français. Mildem, bas au petit paysan.) Offre-toi pour plonger, prends ces tablettes, gagne l'autre rive, et remets-les au premier officier français que tu rencontreras; ta récompense est prête.

(Le petit paysan prend les tablettes, les cache, ôte sa veste, et grimpe sur le rocher.)

LE MARÉCHAL, montrant une pièce d'or.

Voilà le prix, et cette pièce d'or n'est point la seule récompense que je destine à celui qui justifiera mon espoir par son adresse et son activité.

(Le petit paysan devance les autres, et se précipite dans le fleuve aussitot que le maréchal a jeté les pièces d'or. L'enfant plonge et disparaît; on le perd de vue; ensuite on le revoit près de gagner l'autre rive.)

BIRIBI.

Ah! pour celui-là, il ne gagnera pas la récompense : le v'là déjà au beau milieu du fleuve, et certes la pièce d'or n'est pas si loin que là...

BRANTZ.

Chercherait-il à gagner l'autre rive?

MILDEM.

Eh! non, c'est le courant qui l'entraîne. (*A part.*) Plus de doute; les tablettes du Maréchal parviendront à leur destination.

BIBISI.

Ah! cependant, mon oncle, plus je regarde, plus je suis de l'avis du Capitaine; le voilà qui est presque de l'autre côté!

BRANTZ.

En effet, ce jeune homme nous trahit.

LE MARÉCHAL, jetant sa bourse aux Allemands.

Soldats, le reste est pour vous.

BRANTZ.

Soldats, je vous ordonne de ne point toucher à cet or; en joue!

LE MARÉCHAL.

Je vous défends d'attenter à ses jours.

BRANTZ.

M. le Maréchal, ce que vous demandez est contraire aux intérêts de notre patrie; soldats, feu!

(On tire sur le jeune homme; il plonge de nouveau, évite le coup de feu, et disparaît. Bientôt on le voit gravir sur l'autre rive.)

MILDEM, à part.

Il y est parvenu!

BRANTZ.

Je n'en puis plus douter, M. le Maréchal, cet homme était gagné par vous.

LE MARÉCHAL.

Et qui pourrait me forcer à recourir à de semblables moyens? vous me trahissez donc?

BRANTZ.

Moi, M. le Maréchal!

LE MARÉCHAL.

Ce jeune homme était porteur de mes dépêches; il a été prévenir les Français du péril où je me trouve, et je ne doute pas qu'on ne me procure bientôt les secours qui me sont nécessaires. J'entre dans cette maison; mais si je ne suis libre avant l'expiration de l'armistice, craignez de tomber au pouvoir des Français. Votre châtiment apprendrait alors à vos chefs que la stricte exécution des traités est la première loi des nations.

(Il entre dans la chaumière.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, excepté LE MARÉCHAL.

BRANTZ, plaçant deux sentinelles à la porte de la maison.

Soldats, restez à cette porte, et veillez à la sûreté du duc de Luxembourg.

MILDEM, à part, pendant que Brantz parle bas aux factionnaires.

Cette mesure me prouve qu'on ne peut rien espérer de la loyauté des généraux alliés; il faut sauver le Maréchal, ou périr.

(Il remonte la scène.)

BIRIBI, à part.

Voyez pourtant! S'il m'avait chargé de sa commission, et que je me fusse jeté dans le fleuve, ma fortune était faite.

ADOLPHINE, qui voyant l'intention de son oncle cherche à occuper Biribi.

Oui, mais pour cela il fallait un courage que vous n'avez pas.

BIRIBI.

Écoutez, Mademoiselle, je ne vous demande pas de complimens, mais je vous prie de ne pas me dire de sottises.

ADOLPHINE.

Je dis ce que je pense.

BIRIBI.

Eh bien! qu'est-ce qui vous demande votre façon de penser? Gardez-la pour vous.

BRANTZ, qui descend la scène.

Qu'est-ce que vous avez donc? Vous vous disputez?

LE MARÉCHAL, paraissant à la croisée.

L'armistice va bientôt expirer; mais je vendrai cher ma vie.

BRANTZ.

Vous êtes toujours à vous quereller: et que ferez-vous donc quand vous serez mariés?

MILDEM, au fond, au Maréchal.

Modérez ce courroux.

BIRIBI.

C'est elle qui me taquine toujours.

BRANTZ.

Écoute, Biribi.

(Il l'emmène sur le devant de la scène.)

MILDEM, derrière.

Voyez ce que je vais faire, et profitez-en pour vous sauver.

BRANTZ.

Tu es un nigaud.

BIRIBI.

Grand merci.

BRANTZ.

Toutes les jolies filles ont des caprices.

BIRIBI

Je le sais bien : elle en a un pour son cousin.

BRANTZ.

Bah ! l'aide de camp du maréchal de Luxembourg ? Sois tranquille, avant peu, il sera prisonnier.

BIRIBI.

J'aimerais bien mieux qu'il fût libre : j'aurais moins à craindre ; car il retournerait à son armée, et Dieu sait quand nous le verrions.

ADOLPHINE.

Ça ne m'empêcherait pas de l'aimer toujours.

BIRIBI.

Là! Vous l'entendez!

BRANTZ.

Allons, allons! je veux vous raccommoder.

(Pendant ce tems, Mildem a pris un cordage sur le balcon de la chaumière, l'a jeté après une branche d'arbre, et l'a ensuite fait passer au Maréchal.)

BIRIBI.

Ah! je vous en prie; si vous ne vous en mêlez pas, Mademoiselle me fera mourir de chagrin.

BRANTZ.

Te faire mourir!

BIRIBI.

Oui; je sens que je suis capable de me tuer.

BRANTZ.

Allons donc; il n'y a que les sots qui se tuent!

BIRIBI.

C'est pourquoi je me crains toujours quand je suis en colère.

(Le Maréchal en ce moment tire la corde que lui a jetée Mildem; il amène la branche d'arbre tout près de sa croisée, et passe dessus.)

BRANTZ.

Voyons, Mildem, c'est à toi d'agir; il faut absolument sauver la vie à ce brave homme.

MILDEM.

C'est tout ce que je demande.

BRANTZ.

Ah ! les voilà réconciliés !

MILDEM, fixant le Maréchal.

C'est fini.

BRANTZ.

A la bonne heure, il ne se tuera pas.

MILDEM, avec intention.

Non, il est sauvé !

(Pendant ce tems, Luxembourg a coupé la corde qui retenait la branche d'arbre; la branche l'emporte loin de la croisée, et le Maréchal disparaît.)

SCÈNE VII.

MILDEM, BRANTZ, BIRIBI, ADOLPHINE, SOLDATS.

(On entend tirer le canon.)

BRANTZ.

L'ARMISTICE est expiré ! le Maréchal est en notre pouvoir !

MILDEM, se jetant à genoux.

Mon Dieu ! je te remercie.

BRANTZ.

Bien, Mildem. Tu vois que nous tenons le général français; ta joie prouve l'intérêt que tu portes à ta patrie. (*Aux soldats.*) Entrons, et emparons-nous du Maréchal.

(*Ils entrent dans la chaumière.*)

BIRIBI.

Il est donc pris !

MILDEM, à part.

Il était tems.

ADOLPHINE.

Fi ! Monsieur, c'est affreux de se réjouir ainsi du malheur de ce brave homme !

BIRIBI.

Tiens ! est-ce que je le connais ?

ADOLPHINE.

Après les bienfaits dont il nous a comblés !

BIRIBI.

Ca ne me regarde pas ; ce n'est pas moi qu'il a doté.

BRANTZ, sortant de la chaumière avec les soldats.

Le Maréchal n'est plus dans cette maison.

MILDEM.

Est-il possible ?

BRANTZ.

Quelqu'un nous trahit, sans doute ; mais le Maréchal n'a pu fuir que par cette croisée ; il se sera sans doute enfoncé dans ce taillis. Amis, mettons-nous à sa poursuite, et n'épargnons rien pour le saisir.

(Brantz sort par la droite, avec tous les soldats.)

SCÈNE VIII.

MILDEM, ADOLPHINE, BIRIBI.

BIRIBI.

Il faut qu'il soit sorcier, pour être sorti de là sans que personne l'ait vu.

MILDEM.

En serais-tu fâché ?

BIRIBI.

Ma foi, oui. Tout le monde dit comme ça que tant que les Français auront ce général-là à leur tête, ils nous battront toujours. Aussi, par intérêt pour mon pays, je vous promets bien que si je le rencontrais...

MILDEM.

Tu l'arrêterais, peut-être ?

BIRIBI.

Oh ! fi donc ! mon oncle, je suis incapable d'une action comme celle-là.

MILDEM.

A la bonne heure.

BIRIBI.

Mais je dirais au capitaine Branta l'endroit où il pourrait le trouver.

MILDEM.

Misérable !

(On entend des coups de fusil.)

MILDEM et ADOLPHINE.

Grand Dieu !

BIRIBI.

Mon oncle, si c'est lui qui est pris, ce n'est pas ma faute.

MILDEM, à Adolphine.

Courons ; et s'il est poursuivi, tâchons du moins qu'il n'expose point ses jours, en se livrant aux transports de sa juste colère. Sauvons le Maréchal !

(Ils marchent du côté d'où part le bruit.)

BIRIBI.

Oui, oui, sauvons le Maréchal.

(Il sort du côté opposé ; Mildem, qui tremble pour Adolphine, la fait rentrer dans la maison.)

SCÈNE IX.

MILDEM, LE MARÉCHAL, VILLAGEOIS armés.

(Un grand bruit se fait entendre : le Maréchal paraît poursuivi par les villageois. Tous sont prêts à le frapper ; Mildem s'élance et le couvre de son corps.)

LE MARÉCHAL.

Le premier qui s'avance tombe mort à mes pieds !

MILDEM.

Arrêtez, malheureux ! vous allez commettre un assassinat.

(Les villageois s'arrêtent.)

MILDEM.

Pourquoi traitez-vous en ennemi le grand homme qui jusqu'à présent vous a sauvés de toutes horreurs de la guerre ? Croyez-vous que l'armée française laissera impuni le meurtre de son général ? Si vous persistez dans votre infâme attaque, avant peu vos habitations seront réduites en cendre, et rien ne pourra vous soustraire à la juste vengeance des soldats français. Craignez tout, mes amis, et croyez à mon expérience ; c'est une nation généreuse et brave, qu'on n'offense jamais impunément.

(Les villageois baissent leurs armes et paraissent consternés.)

MILDEM, s'adressant au Maréchal.

Pardonnez-nous, mon Prince, ce premier moment d'emportement et d'oubli ; nous jurons à vos pieds le dévoûment et le respect le plus inviolable.

TOUS LES PAYSANS.

Oui, nous le jurons.

(Un grand bruit se fait entendre.)

MILDEM.

Des détachemens envoyés par le comte de Saarbourg s'avancent. Voici le Comte lui-même ; fuyez, M. le Maréchal.

LE MARÉCHAL.

Moi fuir devant le comte de Saarbourg ! jamais !

MILDEM.

Il est perdu !

(Les villageois se placent devant Luxembourg. Le Comte entre à la tête de ses soldats; Brantz l'accompagne.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE DE SAARBOURG, BRANTZ, SOLDATS ALLIÉS.

LE COMTE.

Soldats, dispersez ces villageois.

LE MARÉCHAL.

Arrêtez.

(Les soldats marchent sur les paysans en croisant la baïonnette. Le Maréchal s'échappe malgré les efforts de Mildem, et vient se livrer au Comte, afin de ne pas exposer ses protecteurs. Les villageois prennent la fuite; Mildem exprime son désespoir.)

LE COMTE.

M. le Duc, l'armistice est expiré; vous êtes mon prisonnier.

LE MARÉCHAL.

Je le sais, M. le Comte; mais vous ignorez sans doute que c'est mal servir son prince que de le déshonorer.

LE COMTE.

Ah! gardez-vous d'accuser notre souverain.

LE MARÉCHAL.

Je n'accuse que vous. La loyauté allemande est trop connue, pour qu'on puisse imputer à cette nation brave et généreuse un complot que vous seul avez tramé. Soyez sûr que le prince de Waldeck, que votre souverain lui-même blâmera votre conduite, et qu'il me rendra la liberté que vous m'avez ravie par des moyens indignes et de vous et de moi. Vous pouvez me faire conduire au quartier-général de l'armée des alliés. J'ai cependant une demande importante à vous faire, et j'espère que vous ne me refuserez pas.

LE COMTE.

Parlez, M. le Maréchal; je serais trop heureux...

LE MARÉCHAL.

Donnez-moi votre parole que Mildem n'aura rien à craindre de vous.

LE COMTE.

Mildem est bien coupable!.... je ne puis rien pour le sauver: le prince de Waldeck seul ordonnera de son sort. Cependant, à votre recommandation, je consens à le laisser libre; mais qu'il s'attende à paraître bientôt devant Son Altesse, pour y répondre aux accusations que je serai forcé de porter contre lui. Permettez, M. le Maréchal...

LE MARÉCHAL.

Je suis à vous, M. le Comte. Adieu, Mildem; le sort a trahi mon espérance; je cesse d'être libre, mais je n'ai pas été vaincu : ma gloire me reste encore ! Bientôt, peut-être, mon armée couvrira ce rivage, et ces lieux retentiront des cris de victoire des soldats français.

(A l'instant où l'on se dispose à emmener le Maréchal, Biribi arrive tout effrayé.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, BIRIBI, ensuite WERTHER.

BIRIBI, en entrant.

Sauve qui peut! sauve qui peut! v'là les Français !

TOUS.

Les Français !

BIRIBI.

Oui, M. le Comte; ceux qui étaient hier avec le maréchal de Luxembourg, ils sont à mes trousses, et Charles est à leur tête.

LE MARÉCHAL, MILDEM.

Quel espoir !

WERTHER.

M. le Comte, l'Escaut se couvre de barques; tout annonce que les Français veulent

établir un pont de bateaux pour effectuer leur passage.

LE MARÉCHAL.

Je suis sauvé !

LE COMTE.

Songeons à nous défendre. Soldats, emparez-vous du maréchal de Luxembourg.

LE MARÉCHAL.

Malheur à qui tentera de me saisir !

LE COMTE.

Obéissez.

(On fait un mouvement pour saisir le Maréchal.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES, LE COLONEL FONVILLE à la tête de quelques gendarmes français.

CHARLES.

Arrêtez ! Français, sauvons le maréchal de Luxembourg.

(Le combat s'engage ; les alliés sont repoussés, et les Français les poursuivent.)

SCÈNE XIII.

(Au moment de l'arrivée de Charles, des feux se sont allumés sur les hauteurs où se trouve le camp français; au même instant, le fleuve se couvre de barques dans lesquelles on voit des bateliers et des pontonniers français occupés à établir un pont de bateaux. Pendant ces divers mouvemens, une bombe, dirigée par les alliés sur le pont de bateaux, tombe sur la maison où Mildem s'est retiré avec Adolphine et Biribi. Le feu prend à la chaumière; une partie du toit s'écroule avec fracas; Mildem, Adolphine et Biribi se trouvent au milieu des flammes. Les Français avancent en bon ordre sur le pont qui est entièrement établi; ils passent au son d'une musique militaire, tambour battant, mèche allumée et enseignes déployées. Ils trainent après eux plusieurs pièces d'artillerie; les alliés veulent en vain s'opposer à leur passage; ils sont repoussés; Charles et plusieurs Français sauvent Adolphine, Mildem et Biribi des flammes; le combat s'engage de nouveau sur la scène; les alliés sont vaincus; le comte de Saarbourg est fait prisonnier, et les Français paraissent chargés des drapeaux enlevés à l'ennemi.)

SCÈNE XIV.

LE MARÉCHAL, CHARLES, LE COMTE DE SAARBOURG, LE COLONEL WERTHER, MILDEM, ADOLPHINE, BIRIBI, FONVILLE, BRANTZ, OFFICIERS ET SOLDATS FRANÇAIS, OFFICIERS ET SOLDATS ALLIÉS, PRISONNIERS.

LE MARÉCHAL.

Nous triomphons ! La déroute des alliés me venge de la perfidie du comte de Saarbourg ; et cette nouvelle victoire assurera une paix honorable à la France. Profitons de nos avantages ; qu'on se mette partout à la poursuite des vaincus ; mais qu'on évite le carnage, et surtout qu'on respecte les propriétés des habitans de ces cantons. Que ces drapeaux enlevés à l'ennemi soient déposés aux pieds de notre souverain, comme autant de trophées de notre gloire et de sa puissance.

(Tableau général.)

FIN DU MARÉCHAL DE LUXEMBOURG.

LE

FILS BANNI,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES;

PAR M. FRÉDÉRIC;

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 21 janvier 1815.

PERSONNAGES.

LE COMMANDEUR ALFIÉRI, riche seigneur napolitain.
LÉON, comte de Vicentini, son neveu.
LE BARON D'ELVINI, sous le nom d'Alberti, podestat du canton de Pesti.
JUSTINIO son fils.
BÉNINI, garde-chasse.
STÉPHANO, } intrigans au service du Comte.
RIBALDI, }
UN CHEF des Sbires.
CÉLESTA, nièce du Baron.
MARIA, servante d'Alberti.
ZANETTA, femme de Bénini, fille de Maria.
QUATRE AGENS DE RIBALDI.
PAYSANS, PAYSANNES.
DOMESTIQUES, PIQUEURS, SBIRES.

La scène est en 1770, aux environs de Pesti, ou Possidonia, anciennement Pestum, dans la principauté intérieure du royaume de Naples.

LE

FILS BANNI,

MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur de l'habitation d'Alberti, au sein des ruines d'un temple antique. A gauche, l'entrée de la maison; à droite, au milieu d'un bosquet de cyprès et de peupliers, est un tombeau sur lequel se penche un saule pleureur. Au fond, une haie formée de tronçons et débris de colonnes entrelacés de ronces et de rosiers sauvages. Au-delà de cette haie sont des rochers escarpés.

SCÈNE I.

MARIA, seule, assise devant une table, et tirant les cartes.

Sept *de cœur*, c'est une nouvelle; *huit de pique*, tristesse, peine. Oh! la vilaine carte! cela annonce quelque malheur; mais pour qui? *Valet de cœur*. c'est un blond, un jeune homme qui viendra ici, dans la maison. Il a bien du chagrin. Qu'est-ce que c'est que ce jeune homme-là? je ne le connais pas. *Neuf*

de cœur, huit de trèfle, oh ! bonheur ! bonheur ! voilà qui raccommode tout. *Roi de pique*, oh ! c'est le podestat Alberti, mon bon maître ! cette carte-là sort toujours, et c'est ce qui me confirme dans mes idées. M. Alberti a beau faire le mystérieux, je suis bien sûre qu'il n'a pas toujours été ce qu'il est à présent. J'ai vu ça du premier coup d'œil, et je m'y connais. Mais ce blond qui causera d'abord tant de peine et ensuite une si grande joie !.. Ah ! attendons l'événement, et serrons tout ça ; car, s'il venait quelqu'un, on se moquerait de moi. (*Elle range les cartes ; Stéphano et Ribaldi entrent par le fond et viennent sonner à la porte de l'enclos.*) Oh ! oh ! on sonne ; serait-ce ma fille ?

(Elle va ouvrir ; Stéphano et Ribaldi entrent.)

SCÈNE II.

MARIA, STÉPHANO, RIBALDI.

MARIA.

Eh ! c'est M. Stéphano !

STÉPHANO.

Moi-même, bonne Maria. M. le comte de Vicentini, notre seigneur et maître, est à la chasse depuis le point du jour. Accablés par la chaleur, harassés de fatigue, et nous trouvant dans le voisinage, nous venons vous

demander quelques rafraîchissemens. Aïe ! je n'en puis plus.

MARIA.

Soyez le bien venu, M. Stéphano ; mais il me semble que je ne connais pas Monsieur.

STÉPHANO.

C'est possible. Il n'est que depuis huit jours au service de M. le Comte ; et comme vous venez rarement au château, il n'est pas étonnant que vous ne l'ayez point encore vu.

MARIA.

Ah ! Monsieur est maintenant ?...

STÉPHANO.

Premier écuyer de M. le Comte. Je lui ai procuré cette place. Tel que vous le voyez, c'est un assez mauvais sujet.

RIBALDI.

Grand merci.

STÉPHANO.

Mais, comme nous sommes d'anciens amis, j'ai cru devoir faire quelque chose en sa faveur.

MARIA.

Je vous reconnais bien là, M. Stéphano ; toujours obligeant.

STÉPHANO.

Quand je le puis, dame Maria ; et je me trouverais heureux si vous me mettiez à même de vous rendre quelque petit service.

MARIA.

Vous êtes trop bon ; en attendant, je vais vous chercher ce dont vous avez besoin.

STÉPHANO.

Vous serez bien aimable.

(Elle entre dans la maison.)

SCÈNE III.

STÉPHANO, RIBALDI.

RIBALDI.

Il paraît que tu es considéré dans ce pays.

STÉPHANO.

C'est une preuve que j'y suis connu.

RIBALDI.

Cela prouverait plutôt le contraire. Mais, dis-moi, que diable m'amènes-tu faire ici ?

STÉPHANO.

Te reposer, d'abord ; ensuite m'aider à vider un flacon de bon vin, et te faire faire connaissance avec les habitans de cette maison.

RIBALDI.

Chez qui donc sommes-nous ?

STÉPHANO.

Chez le seigneur Alberti, podestat ou juge de ce canton.

RIBALDI.

Et qu'ai-je affaire avec le seigneur Alberti ?

STÉPHANO.

Tu ne devines pas ?

RIBALDI.

Ma foi, non.

STÉPHANO.

Esprit borné !... ne t'ai-je pas dit que Monseigneur était amoureux d'une jeune personne ?

RIBALDI.

Eh bien ! après ?

STÉPHANO.

C'est ici qu'elle demeure.

RIBALDI.

Ah ! elle est donc parente du podestat ?

STÉPHANO.

On la croit sa fille.

RIBALDI.

Est-ce qu'elle ne l'est pas ?

STÉPHANO.

Je l'ignore ; mais cela se pourrait ; car tout est mystère dans cet Alberti. On ne sait ce qu'il est, ni d'où il vient, ni ce qu'il fesait avant d'arriver ici.

RIBALDI.

Et comment occupe-t-il une place aussi importante ?

STÉPHANO.

Par la protection du commandeur Alfiéri, oncle de notre maître et ancien seigneur de ce village. Au reste, ce n'est pas là notre affaire : je t'ai amené parce que je veux que tu connaisses cette jeune personne, dont le nom est Célesta.

RIBALDI.

J'entends ; il y a des lettres, des billets doux à porter, et tu veux te débarrasser de ce soin en ma faveur.

STÉPHANO.

Du tout. Je m'étais chargé de remettre quelques lettres à la Signora ; mais elle n'a voulu en recevoir aucune. Oh ! c'est une jeune personne d'une vertu, d'une sévérité!..

RIBALDI.

Alors que venons-nous faire ici ?

STÉPHANO.

Le voici. Le podestat est obligé à de fréquentes sorties pour remplir les devoirs de sa charge : or mon maître, dont je suis le confident, et qui n'agit que par mes conseils.....

RIBALDI.

Il fera de belles choses.

STÉPHANO.

Hein ?

RIBALDI.

Je t'écoute.

STÉPHANO.

Mon maître, dis-je, veut abs
avoir un entretien particulier avec
nous venons ici afin d'épier les a
père, et de prévenir M. le Comte qu
tant sera favorable.

RIBALDI.

Et qu'espères-tu de cette entrevu

STÉPHANO.

Ta fortune et la mienne.

RIBALDI.

Comment cela ?

STÉPHANO.

Je ne doute pas que la fière Céles
jette encore les vœux de Monseigne
il m'adresse ses plaintes, je m'in
son amour, j'emploie, pour le rend
seur de sa belle, un moyen infaillibl

RIBALDI.

Je te comprends.

STÉPHANO.

C'est fort heureux ! eh bien d
mon exemple, faisons la cour à

RIDALDI.

Cette commission n'est pas très-agréable ! se jouer à un podestat ! Je t'avoue que je n'aime pas du tout à badiner avec la justice.

STÉPHANO.

Bah ! la justice, c'est une de mes vieilles connaissances ! j'ai eu souvent affaire à elle, et, Dieu merci, je m'en suis toujours tiré avec honneur. Mais, chut ! voici Maria.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, MARIA.

MARIA, posant sur la table un flacon de vin et des verres.

Voici du bon ! Je vous ai fait attendre ; mais mon maître m'a appelée, et il m'a bien fallu me rendre à ses ordres.

STÉPHANO.

Rien de plus juste : le devoir d'abord, et le plaisir après. Buvons un coup.

MARIA.

Oui, vous en avez besoin.

STÉPHANO.

A votre santé, dame Maria. En vérité, plus je vous vois, et plus je vous admire : vous êtes tous les jours plus fraîche, plus appétissante !

MARIA.

Vous êtes trop bon, M. Stéphano.

STÉPHANO.

Non : foi d'homme d'honneur, vous êtes vermeille comme une rose.

RIBALDI, respirant l'odeur de son vin.

Joli bouquet !

MARIA.

C'est vrai que je me porte bien ; et vous le savez, quand on a la gaîté et le contentement...

STÉPHANO.

C'est tout, dame Maria, c'est tout... mais, je vous le jure, vous feriez encore des passions. Vous avez des attraits...

RIBALDI, après avoir bu.

C'est du vieux !

MARIA.

Hein !

RIBALDI.

Je dis qu'il est bon.

MARIA.

Pardine ! s'il est bon..... (*A part.*) Je croyais qu'il parlait de....

STÉPHANO.

A propos, où est donc la charmante Zanetta, votre fille ?

MARIA.

Au château.

STÉPHANO.

Toujours avec son benêt de mari ?... Ah ! dame Maria, quel homme vous lui avez donné !

MARIA.

Bénini ?

STÉPHANO.

Sans doute : d'une jalousie !.... tout l'offusque.

MARIA.

C'est un honnête garçon : il est garde-chasse de M. le Comte, il a de bons gages, Monseigneur lui veut du bien ; il rend ma fille heureuse, et je ne me repens pas de la lui avoir accordée.

STÉPHANO.

Buvons... M. Alberti est à la maison ?

MARIA.

Oui ; mais il s'habille, et je crois qu'il ne tardera pas à sortir.

STÉPHANO, à part.

Bon ! (*Haut.*) C'est un bien digne homme que M. Alberti !

MARIA.

Oh ! je vous en réponds ; c'est le meilleur des maîtres. Et sa fille, mademoiselle Célesta, c'est bien la plus aimable personne... .

STÉPHANO.

Je le crois... Est-ce qu'elle doit sortir avec M. le Podestat ?

MARIA.

Oh ! mon Dieu, non, elle sort très-rarement.

STÉPHANO, à part.

C'est ce qu'il nous faut. (*Haut.*) Oh ! mais l'absence de M. Alberti ne sera pas longue ?

MARIA.

Je le pense.

STÉPHANO, à part.

Il n'y a pas de tems à perdre. (*Haut.*) Allons, le coup de l'étrier.... Mais venez donc au château, dame Maria, on ne vous y voit jamais, et j'aurais cependant bien du plaisir à vous y recevoir.

MARIA.

Vous êtes trop honnête ; mais je suis seule avec mon maître, et je ne puis pas le quitter.

STÉPHANO.

Tenez, voilà du monde qui vous arrive.

MARIA.

Ah ! c'est ma fille et son mari.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, BÉNINI, ZANETTA.

ZANETTA.

Bonjour, maman.

MARIA.

Embrasse-moi, ma chère Zanetta; je ne t'attendais pas sitôt.

BÉNINI.

Bonjour, maman.

MARIA.

Et toi, Bénini, tu as donc accompagné ta femme?

BÉNINI.

Oui, maman. (*Apercevant Stéphano.*) Encore ce Stéphano!... Voyez-vous, maman, je quitte ma femme le moins que je peux.

STÉPHANO.

Si j'avais le bonheur d'être son mari, je ne la quitterais pas un instant.

BÉNINI.

C'est aussi ce que je fais, Monsieur.

STÉPHANO.

Toujours jolie, cette petite Zanetta!

BÉNINI, à part.

Oh! ce ton: cette petite Zanetta!

STÉPHANO.

On voit que sa santé...

BÉNINI.

Oui, Monsieur, ma femme se porte bien, je me porte bien aussi, et que le bon Dieu vous rende la pareille.

STÉPHANO.

Voyez-vous comme il est maussade, ma chère dame Maria; cet homme-là ne méritait pas le cadeau que vous lui avez fait.

BÉNINI.

C'est possible; mais puisqu'on me l'a fait, je le garde.

STÉPHANO.

Ce pauvre Bénini!

BÉNINI.

Oui; au lieu de vous perdre là en belles phrases, en beaux complimens, vous feriez mieux de vous en aller.

STÉPHANO.

Qu'est-ce que tu dis?

BÉNINI.

Je dis que j'ai rencontré un chasseur, et que Monseigneur a déjà demandé plusieurs fois après vous.

STÉPHANO.

Au fait, il y a long-tems que nous l'avons

quitté ; il faut aller le joindre. Grand merci, dame Maria. Au revoir, charmante Zanetta.

BÉNINI.

Bon voyage.

STÉPHANO.

Adieu, jaloux.

BÉNINI.

Adieu ! voilà le plus joli mot que vous puissiez me dire.

STÉPHANO.

Oh ! le sot !... Partons.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

MARIA, ZANETTA, BÉNINI.

ZANETTA.

C'est joli ! vous êtes bien honnête avec M. Stéphano ?

BÉNINI.

Je suis comme ça, et je veux être comme ça ; ah !... je veux !... vous entendez.

MARIA.

Mais qu'est-ce que tu as donc, Bénini ? Comment ! du bruit dans le ménage !.... eh bien je l'aurais parié.

ZANETTA.

Pourquoi donc ça ?

MARIA.

J'ai fait les cartes.

BÉNINI.

Et vous avez vu notre fâcherie dans vos cartes ?

MARIA.

Sûrement. Quatre dames ensemble, cela veut dire caquets, disputes.

BÉNINI.

Disputes, c'est bien notre histoire.

MARIA.

Mais enfin, pourquoi êtes-vous fâchés ?

BÉNINI.

Ne le voyez-vous pas ? c'est une coquette.

ZANETTA.

C'est un jaloux, un grondeur, un méchant, un...

BÉNINI.

La v'là qui parle de mes défauts; elle ne tarira pas.

ZANETTA.

Dame, il y en a tant à dire.

MARIA.

Allons, allons, je ne veux pas qu'on se querelle. Dites-moi tout de suite le sujet de votre dispute, et raccommodez-vous.

BÉNINI.

Oui, je vas tout vous conter, et vous verrez que ce n'est pas moi qui ai tort.

ZANETTA.

Oh ! c'est peut-être moi.

MARIA.

Parle, je t'écoute.

BÉNINI.

D'abord, monseigneur le comte de Vicentini parle toujours à ma femme.

MARIA.

Ce n'est pas étonnant ; il est si affable !

BÉNINI.

Ma femme lui répond.

MARIA.

Il le faut bien.

BÉNINI.

Elle rit avec tout le monde.

ZANETTA.

Je ne sais pas pleurer.

BÉNINI.

Elle fait l'aimable avec tous ces beaux Messieurs.

ZANETTA.

Pourvu que je n'aime que toi.

MARIA.

Allons, tu es fou ; je connais ma fille, et tu n'as pas de raison d'être jaloux.

BÉNINI.

Non, je n'en ai pas. M. le Comte lui fait

les yeux doux; Stéphano lui baise la main, et l'autre jour encore, Ribaldi, ce nouveau venu, l'a embrassée.

ZANETTA.

Je me défendais, Monsieur.

BÉNINI.

Eh! mon Dieu, madame Bénini, toutes les femmes se défendent, et ça n'empêche pas...

MARIA.

Veux-tu bien te taire.

BÉNINI.

Me taire! oh! mais, maman, je voudrais bien vous voir, si vous aviez une femme, et que tout le monde vînt la cajoler: vous seriez contente, n'est-ce pas?

MARIA.

Je te dis de te taire. N'êtes-vous pas honteux de passer le tems à vous quereller, tandis que c'est aujourd'hui la fête de cette bonne mademoiselle Célesta. Avez-vous oublié qu'il y a cinq ans que M. Alberti vint habiter cette chaumière que le commandeur Alfiéri lui a fait bâtir exprès au milieu de ces montagnes et de ces ruines, afin qu'il puisse y vivre plus retiré; que depuis ce tems je suis à son service; que j'aime M. Alberti et mademoiselle Célesta de tout mon cœur? Ne deviez-vous pas songer à me seconder, à pré-

parer des bouquets, un compliment, une petite fête avec tous les habitans du village ?

BÉNINI.

Maman, les bouquets, le compliment, la fête, le village, tout ça est là. (*Montrant son front.*) J'ai tout préparé.

ZANETTA.

Et vos préparatifs ne serviront à rien.

BÉNINI.

A rien?

MARIA.

Comment donc ça ?

ZANETTA.

Ce matin, j'ai rencontré M. le Comte dans le jardin, avant son départ pour la chasse....

BÉNINI.

Quand je vous le disais ! ils se rencontrent toujours.

ZANETTA.

Je lui ai demandé la permission de venir passer la journée auprès de vous, à cause de la fête de mademoiselle Célesta. Quoi ! s'est-il écrié, c'est aujourd'hui la fête de l'aimable Célesta ? — Oui, Monseigneur. — Et sait-elle que vous vous disposez à la célébrer? — Non, Monseigneur. — Eh bien ! m'a-t-il dit, après avoir rêvé un petit moment, continuez à lui en faire un mystère. Ne vous occupez d'aucun préparatif, je me charge de tout, et

cette fête sera digne de celle à qui elle est destinée.

MARIA.

Le bon jeune homme !

ZANETTA.

Ensuite, il m'a quittée en me recommandant de bien garder le secret.

MARIA.

Monseigneur a raison ; n'en disons rien, ça fait que cette bonne mademoiselle Célesta aura tout le plaisir de la surprise. Chut ! voici M. Alberti.

BÉNINI.

Il a l'air moins triste qu'à l'ordinaire.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, ALBERTI.

ALBERTI.

Bonjour, bonne Maria.

MARIA.

Bonjour, mon bon maître.

ZANETTA.

Je vous salue, M. Alberti.

ALBERTI.

C'est vous, Zanetta !

BÉNINI.

Et moi aussi, M. Alberti.

ALBERTI.

Je suis charmé de vous voir : votre mère vous a sans doute prévenu de mes désirs, et votre prompte arrivée est une nouvelle preuve d'attachement à ma personne, dont je vous sais infiniment de gré.

ZANETTA.

Oh! M. Alberti! nous n'avons pas besoin d'*être* prévenus pour cela; mademoiselle Célesta est si bonne! si aimable!

BÉNINI.

Si polie avec tout le monde!

ZANETTA.

Que le jour où nous pouvons la *fêter* ne vient jamais assez tôt pour nous.

ALBERTI.

Bonne Zanetta!

MARIA.

Ce qu'elle vous dit là, M. Alberti, c'est ce que nous pensons tous.

BÉNINI.

Oui, tous.

ALBERTI.

O mes amis! continuez à la chérir, cette aimable Célesta, elle est digne d'inspirer de tels sentimens. Le Ciel, en la dotant de tous

les charmes dont elle brille, lui a fait des dons mille fois plus précieux encore. Son cœur est le sanctuaire de toutes les vertus; quand le malheur vint m'accabler, quand je fus livré au plus affreux désespoir, Célesta seule sut m'offrir des consolations, et me tenir lieu de tout ce que j'avais perdu. Elle seule sait encore semer quelques fleurs sur les derniers jours de ma triste vie.

MARIA.

Mon pauvre maître! vous avez donc été bien malheureux?

ALBERTI.

Hélas!

MARIA.

Eh bien! voilà comme cela va dans le monde; les méchans prospèrent, tandis que les honnêtes gens... Mais tout a un terme ici-bas, et j'ose vous prédire que le tems n'est pas éloigné où vous serez aussi heureux que vous méritez de l'être.

ALBERTI.

Que voulez-vous donc dire, Maria?

MARIA.

Oh! je sais ce que je dis!... Pardon, mon bon maître; mais je désire tant votre bonheur, que.... Ça viendra, croyez-moi, ça viendra. Je le sais de bonne part.

ALBERTI

Comment douter de votre attachement, ma chère Maria! Mais le devoir de ma charge m'oblige de me rendre au village voisin; assurez-vous si Célesta est éveillée, je serais bien aise de l'embrasser avant mon départ.

ZANETTA.

J'y cours.

(Elle entre dans la maison.)

MARIA.

Oh! je vous en réponds qu'elle est éveillée.

ALBERTI.

Maria, faites donner à vos enfans tout ce dont ils ont besoin; ils ont quitté le château de grand matin, il faut les faire déjeuner.

BÉNINI.

Grand merci, M. Alberti; c'est que moi, il faut que j'aille rejoindre la chasse.

MARIA.

Comment! tu ne déjeuneras pas?

BÉNINI.

Oh! dame, maman, si M. Alberti le veut absolument, je vas prendre un petit morceau que je mangerai, tout en courant, sur le pouce.

ZANETTA, sortant de la maison.

V'là mademoiselle Célesta.

MARIA, bas, à ses enfans.

M. Alberti sera peut-être bien aise de res-

ter seul un moment avec notre jeune maîtresse; venez, venez, mes enfans, venez avec moi.

(Ils sortent au moment où Célesta entre en scène.)

SCÈNE VIII.

CÉLESTA, ALBERTI.

CÉLESTA.

Que viens-je d'apprendre, mon père, vous vous éloignez?

ALBERTI.

Pour peu d'instans. Une lettre que j'ai reçue de Barigal de Cappaccio me prévient que, dans la journée, je recevrai l'ordre de poursuivre un grand coupable que l'on soupçonne caché dans les environs; et je vais à Possidonia pour savoir si cet ordre n'est point arrivé : sois sûre que je hâterai mon retour.

CÉLESTA.

Ah! je vous en conjure. Je dois tout à vos bontés... Fille de votre frère et privée de mes parens dans l'âge le plus tendre, je n'existe que par vous. Je me suis habituée à vous nommer mon père. Vous me donnez le doux nom de fille, et je ne puis être heureuse quand je suis loin de vous. O mon père! mon généreux bienfaiteur! que deviendrais-je si l'on nous séparait!

ALBERTI.

Qui peut t'inspirer de telles craintes ? parle, ma chère Célesta. Il y a peu de tems encore que le souvenir de mes peines paraissait effacé de ta mémoire ; chaque jour ta gaîté semblait renaître, et maintenant je te trouve sans cesse en proie à la plus sombre mélancolie ! d'où naît ce changement qui m'afflige ?... O ma Célesta ! ne serais-tu pas heureuse ?

CÉLESTA.

Je l'avouerai, mon père ; j'ai perdu cette tranquillité dont je commençais à jouir : mon cœur est agité ; cette nuit encore un songe terrible est venu porter le trouble dans mon ame.

ALBERTI.

Un songe !

CÉLESTA.

Je voyais un malheureux, couvert de la livrée de l'indigence, et en proie au plus affreux dénûment ; il était à genoux, il élevait vers le Ciel ses mains suppliantes ; il implorait la pitié de ses semblables, et tout le monde était sourd à sa voix. Émue, troublée, je m'approche, je veux lui prodiguer quelques secours ; il me voit, jette un cri, et s'éloigne en prononçant ces mots : « Fuis, Célesta ! je suis maudit par mon père ! » Jugez de ma douleur, c'était Justinio !...

ALBERTI.

Célesta, oublies-tu que ce mot rouvre toutes mes blessures ? garde-toi de prononcer un nom que je déteste..... que Justinio soit banni de ta mémoire, comme il l'est du cœur de son père !

CÉLESTA.

Eh ! quoi ! s'il se présentait devant vous ?

ALBERTI.

Je le chasserais... Mais je crains peu d'être obligé d'en venir à de telles extrémités. Personne ici ne me connaît sous le nom d'Elvini ; Justinio ignore que je me fais appeler Alberti ; et s'il venait dans ce canton, j'espère que je n'aurais pas à supporter la présence de cet enfant dénaturé.

CÉLESTA.

Hélas ! peut-être ce songe est-il un avis du Ciel ; peut-être en ce moment votre fils, accablé sous le poids de la misère !...

ALBERTI.

Il a mérité son sort. Rappelle-toi les maux qu'il nous a faits ; il a méprisé, outragé son père qui avait tout sacrifié pour lui ; il t'a trahie, abandonnée quand tu n'existais que pour le chérir..... Eh ! vois ce tombeau qui chaque jour est arrosé de nos larmes. Là reposent les cendres d'une épouse adorée, de sa mère, dont ses crimes ont hâté la mort..... Malédiction sur ce fils ingrat et parjure !....

Puisse un Dieu vengeur le rendre aussi malheureux qu'il fut coupable !

CÉLESTA.

O mon père !

ALBERTI.

Chassons ces tristes souvenirs ; je pars, et reviens bientôt pour ne m'occuper que de toi. Adieu, ma Célesta ; calme tes douleurs, et songe qu'il ne peut exister de bonheur pour moi si je ne te sais heureuse.

(Il l'embrasse et sort.)

SCÈNE IX.

CÉLESTA.

Malheureux père ! si bon, si généreux, et se voir forcé de haïr un fils qui devait être l'objet de toute sa tendresse ! sa douleur m'a vivement émue ; j'ai craint d'ajouter à ses peines en lui révélant le motif de mes inquiétudes. Cependant il faut parler, annoncer à mon bienfaiteur que nous ne pouvons plus jouir en paix de l'asile qui nous a été donné par le commandeur Alfiéri. Ah ! pourquoi le comte Léon ne possède-t-il pas une partie des vertus de son oncle, notre généreux protecteur ! pourquoi veut-il me forcer à partager les sentimens que je lui ai inspirés ? J'ai gardé le silence sur ses persécutions, ses

lettres, et même sur les propositions insultantes qu'il n'a pas rougi de me faire; mais ce qu'on dit du caractère ardent, impétueux, de ce jeune homme, et des excès auxquels il s'est porté souvent pour satisfaire ses passions, ne me permet plus de différer cet aveu. O Justinio! toi seul as fait palpiter mon cœur; jamais un autre ne le rendra sensible. Tu es bien coupable; mais je ne puis oublier que, plus vertueux, tu méritas tout mon amour!

(Elle s'achemine doucement vers le tombeau, cueille des fleurs, et les sème sur le cénotaphe. Pendant ce tems, le Comte paraît au fond, suivi de Stéphano.)

SCÈNE X.

CÉLESTA, LE COMTE, STÉPHANO.

STÉPHANO, à demi-voix.

Venez, M. le Comte, le père est éloigné. (*Ils descendent.*) La voilà.

CÉLESTA, près du tombeau.

Toi qui m'as servi de mère, dont les bontés sont gravées dans mon cœur en traits ineffaçables, reçois ce faible hommage de ma reconnaissance, et du séjour céleste daigne veiller encore sur ton malheureux fils!

LE COMTE.

Cet femme m'inspire un respect!...

STÉPHANO.

Point de faiblesse : faites une dernière tentative, et si l'on rejette encore vos vœux, je me charge de les faire agréer.

LE COMTE.

Laisse-moi.

(Stéphano sort; le Comte s'approche doucement. Célesta, après avoir offert ses hommages aux cendres de sa bienfaitrice, s'éloigne du marbre qui les couvre. Le Comte l'aborde. Surprise à son apparition: Célesta veut l'éviter; il l'arrête.)

SCÈNE XI.

LE COMTE, CÉLESTA.

LE COMTE.

Eh! quoi! Célesta, vous fuyez ma présence!

CÉLESTA, avec embarras.

Pardonnez, Seigneur; mais je dois...

LE COMTE.

Restez, je vous en conjure, un seul moment. Quoique vous n'ayez répondu à mon amour que par les rigueurs les plus désespérantes, ma fierté, offensée par vos refus, doit céder aux sentimens impérieux que vos charmes m'ont inspirés. Votre bonheur est l'objet de tout mes désirs : je veux réparer envers vous l'injustice du sort, je veux

combler Alberti de tous les dons de la fortune.

CÉLESTA.

Que dites-vous, Seigneur?

LE COMTE.

Rassurez-vous, Célesta; l'amour a pu m'égarer, mais en dessillant mes yeux, vous m'avez appris à vous respecter. Mes intentions sont pures; elles n'ont rien qui puisse alarmer votre vertu.

CÉLESTA.

Quelles sont-elles donc?

LE COMTE.

Je suis libre, ma naissance est illustre; je jouis d'un rang distingué, d'une fortune considérable : tous ces dons, que je tiens du hasard, qu'il me soit permis de vous les offrir; disposez de ma main, de mon cœur, et laissez-moi espérer que vous partagerez mon amour.

CÉLESTA, à part.

Oh! Ciel! (*Haut.*) Seigneur, c'est à mon père qu'il faut...

LE COMTE.

Alberti vous aime avec la plus vive tendresse; que j'obtienne votre aveu, et je suis certain de son consentement... Vous vous taisez, Célesta! pourriez-vous refuser?

CÉLESTA.

Oui, Seigneur.

LE COMTE.

Qu'entends-je ?

CÉLESTA.

Je vais vous faire un aveu... pénible... mais nécessaire... mon cœur n'est plus libre.

LE COMTE.

Serait-il vrai ?

CÉLESTA.

Plaignez-moi, Seigneur. Obligée de renfermer dans mon sein un amour malheureux que ma raison désapprouve ; poursuivie sans cesse par une image que je voudrais en vain bannir de ma pensée, j'ai perdu tout espoir d'être jamais heureuse.

LE COMTE.

Ainsi, vous rejetez mes *vœux ?...* Ne croyez point m'abuser sur le *motif de vos refus* ; non, vous dédaignez *mon* amour, vous vous faites un jeu de ma douleur ; mais craignez tout de mon désespoir, redoutez les excès auxquels peut se porter un amant outragé : craignez...

CÉLESTA.

Je ne crains rien, M. le Comte : le neveu du commandeur Alfiéri ne peut vouloir opprimer une famille que son oncle protége. Mais que cet entretien soit le dernier ; épargnez-vous désormais des menaces qui m'offensent, et qui n'auraient pas dû sortir de votre bouche.

(Elle fait quelques pas pour rentrer dans la maison.

LE COMTE, hors de lui.

Arrêtez, Célesta, arrêtez !

(Il la saisit par la main; elle cherche à lui échapper.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, ALBERTI.

ALBERTI, entrant précipitamment.

Que faites-vous, Seigneur ?

CÉLESTA, se jetant dans les bras d'Alberti.

O mon père !

LE COMTE.

Alberti !

ALBERTI.

Que dois-je penser, Seigneur, de l'effroi qui se peint dans tous les traits de Célesta, et du trouble qui vous saisit à mon aspect ?

LE COMTE.

Alberti, veuillez m'accorder un moment d'entretien ; vous connaîtrez la vérité.

ALBERTI.

Je suis à vous, M. le Comte. Rentre un instant, ma fille.

LE COMTE.

Pardonnez, Célesta.

CÉLESTA.

Je vous laisse avec mon père, M. le Comte.

(Elle rentre, en exprimant quelque inquiétude.)

SCÈNE XIII.

ALBERTI, LE COMTE.

ALBERTI.

Nous sommes seuls, M. le Comte.

LE COMTE.

Alberti, vous soupçonnez sans peine le motif qui m'a conduit ici; vous devinez ce qui se passe dans mon cœur. Oui, j'aime, j'adore la charmante Célesta, et cette passion insurmontable doit décider du destin de ma vie ! J'ai osé lui déclarer mon amour : en ce moment même, je viens de lui offrir ma main et ma fortune ; je connais l'estime, l'amitié que mon oncle vous porte, et je ne doute pas qu'il ne consente à *mon union* avec votre aimable fille. Si je me suis adressé à Célesta, c'est que je voulais d'abord obtenir son aveu, persuadé qu'alors vous ne vous opposeriez point à mon bonheur.

ALBERTI.

Vous m'avez mal jugé, M. le Comte; je ne puis ni ne dois approuver votre amour : l'union que vous désirez est impossible.

LE COMTE.

Impossible !

ALBERTI.

Pour vous en convaincre, il suffira de me

faire connaître : et quelque peine que j'éprouve à me rappeler de bien douloureux souvenirs, je vais le faire.

LE COMTE.

Quel trouble s'empare de mes sens !

ALBERTI.

Veuillez m'écouter. Je n'ai pas toujours vécu dans l'obscurité : je ne suis point né pour la profession que j'exerce aujourd'hui ; j'ai illustré mon nom dans la carrière militaire : enfin je suis le baron d'Elvini.

LE COMTE.

Le baron d'Elvini !

ALBERTI.

Issu d'une ancienne noblesse, mais d'une famille peu fortunée, je n'avais d'autre bien qu'une terre assez considérable, située aux environs de Florence ; je l'habitais avec mon épouse, un fils, seul fruit de mon union, et Célesta, ma nièce.

LE COMTE.

Célesta n'est point votre fille ?

ALBERTI.

Non, M. le Comte : elle doit le jour à mon frère : à cinq ans elle resta orpheline, et je me chargeai de son enfance ; j'employai une partie de mes revenus à faire donner à mon fils la plus brillante éducation, et il fit de si grands progrès, qu'à dix-neuf ans il devint

secrétaire et favori de l'archiduc Léopold, maintenant grand-duc de Toscane. Je me réjouissais de sa faveur, sans prévoir qu'elle me deviendrait bientôt si funeste ; mais au lieu de s'attacher à des hommes estimables qui auraient pu guider son inexpérience, Justinio (c'est le nom de mon fils) ne se lia qu'avec de misérables débauchés, des malheureux perdus de réputation ; entre autres avec un certain comte de Rozelli, espèce d'aventurier qui se disait Sicilien, et qui, en peu de tems, rendit mon fils aussi méprisable que lui-même. Sentant combien il aurait à rougir de paraître devant moi, Justinio cessa de me voir à l'instant où je voulais l'unir à ma nièce. Étonné de cette conduite, je me rendis à Florence ; là, j'appris à quels excès de dépravation il *se livrait* chaque jour. Je me présentai *chez lui*, je croyais le ramener à la vertu ; je lui reprochai ses torts ; il me répondit avec une hauteur insultante, et osa commander à ses valets de me chasser de sa présence.

LE COMTE.

Le malheureux !

ALBERTI.

Bientôt ce que j'avais prévu arriva. Entraîné dans ces maisons infâmes où tant d'hommes vont perdre leur fortune et leur honneur, Justinio fut non-seulement dépouillé de ce qu'il possédait, mais encore

forcé de contracter des dettes considérables. Il apprit alors à connaître ce Rozelli, et ne put douter que sa ruine n'eût été projetée par ce misérable. Furieux d'avoir été trompé par un homme qu'il regardait comme le meilleur de ses amis, il l'appela en duel; Rozelli fut blessé dangereusement, et Justinio, croyant l'avoir tué, prit la fuite pour éviter les suites de cette affaire. Que vous dirai-je? pour soustraire mon fils au déshonneur dont il était menacé, je vendis tout ce que je possédais, et j'acquittai ses dettes. Justinio avait disparu, toutes mes recherches furent vaines, je ne pus savoir ce qu'il était devenu. Tant d'infortunes conduisirent sa malheureuse mère au tombeau. Dès lors le lieu que j'habitais me devint odieux; je partis avec Célesta, et je vins implorer l'amitié du commandeur Alfieri, avec lequel j'étais lié depuis long-tems : il était à Malte; mais la bonne Maria, alors concierge de ce château, m'y donna un asile. J'écrivis au Commandeur: il ne tarda point à répondre, recommanda de me traiter comme un autre lui-même, me fit bâtir une habitation dans ce lieu, et depuis me força à prendre la place de podestat. Ne pouvant porter avec éclat le nom que mes ancêtres m'ont transmis, je l'ai quitté, et sans l'emploi que je dois aux bienfaits de votre oncle, j'aurais maintenant à supporter toutes les horreurs de l'indigence. Ma nièce ne possède rien : vous, M. le

Comte, votre rang, votre naissance, vous permettent de prétendre aux partis les plus distingués, et tout vous fait une loi d'oublier Célesta.

LE COMTE.

L'oublier ! ne l'espérez pas.

ALBERTI.

Songez aux obstacles qui s'opposent à l'accomplissement de vos désirs. En approuvant votre amour, je me rendrais coupable envers le Commandeur; il pourrait me soupçonner d'avoir favorisé vos feux, afin de replacer ma fille adoptive dans un rang élevé; je perdrais son estime... Non, M. le Comte, loin de moi ces vils calculs d'intérêt : je puis être malheureux, mais jamais je ne porterai la douleur et les regrets dans le sein de mon généreux bienfaiteur.

LE COMTE.

Ah ! M. le Baron...

ALBERTI.

Ce nom ne me convient plus. Appelez-moi Alberti.

LE COMTE.

Laissez-moi espérer...

ALBERTI.

Je ne le puis. Indépendamment des obstacles que je viens de vous dépeindre, il en est un plus grand encore. Malgré ses torts et

son ingratitude, Justinio possède toujours le cœur de Célesta ; et jamais je ne contraindrai ma nièce à faire un choix.

(Bruit de cor.)

LE COMTE.

On vient ; ce sont mes gens. Alberti, je vous en supplie, ne me privez pas de votre amitié. Je sais que vous devez célébrer aujourd'hui la fête de votre nièce ; j'ai fait tout préparer dans le parc... promettez-moi que vous daignerez y venir.

ALBERTI.

Je ne sais si je dois accepter...

LE COMTE.

C'est dans le château, c'est au nom de mon oncle que la fête doit être donnée : que penserait-il, s'il apprenait que vous et Célesta avez refusé d'y paraître ? Ne redoutez rien de moi, je vous jure que je ne parlerai pas de mon amour à Célesta.

ALBERTI.

Cette promesse me décide ; nous irons au château.

LE COMTE.

Vous me rendez la vie.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, BÉNINI, STÉPHANO, RIBALDI, MARIA, ZANETTA, PAGES et PIQUEURS DU COMTE.

BÉNINI.

Tenez, tenez, voyez-vous qu' le v'là ! Monseigneur, pardonnez si nous avons osé venir vous réclamer jusqu'ici ; mais tout l' monde vous cherchait avec une inquiétude terrible. Comme je savais que vous étiez chez M. Alberti, j'ai cru devoir...

LE COMTE.

Il suffit. Tout le monde est rassemblé ?

STÉPHANO.

Oui, Monseigneur.

LE COMTE.

Nous allons retourner au château. Vous, Bénini, restez; je vous charge de réunir mes vassaux pour la fête.

BÉNINI.

Avec plaisir, Monseigneur.

MARIA, à part.

Bon, la fête est décidée !

LE COMTE, s'approchant d'Alberti.

Ma voiture viendra vous prendre dans une heure aux pieds de ces rochers.

STÉPHANO, bas à Ribaldi.

Monseigneur n'a pas l'air content.

LE COMTE, bas à Alberti.

Je compte sur votre promesse.

ALBERTI.

Comme moi sur la vôtre, M. le Comte.

STÉPHANO, à Zanetta.

Vous restez, aimable Zanetta. Combien je vais languir tant que durera votre absence.

BÉNINI, passant entre eux deux.

C'est bien malheureux!

LE COMTE.

Partons.

(Il s'éloigne suivi de Ribaldi, Stéphano, les pages et ses piqueurs. On les voit gravir les rochers, et bientôt on les perd de vue. Bénini et Zanetta les suivent jusqu'au fond du théâtre, puis Bénini sort du côté opposé.)

SCÈNE XV.

ALBERTI, MARIA.

ALBERTI, pendant que Maria est au fond.

La passion du Comte m'afflige et m'alarme sur l'avenir!... Jamais Célesta ne voudra consentir à cette union... Misérable Justinio! c'est encore à toi que je devrai ce nouveau sujet de peine!... Sans l'amour que Célesta

conserve pour un homme qui ne mérite que son indignation, cet hymen pouvait assurer son bonheur !

MARIA.

Vous êtes revenu bien vite, M. Alberti?

ALBERTI.

J'avais oublié un papier important dont je ne puis me passer, je vais le prendre.

MARIA.

Si je pouvais vous l'aller chercher.

ALBERTI.

Oui, Maria ; il est dans mon cabinet, sur mon bureau. Je l'avais préparé ; mais j'ai la tête tellement occupée...

MARIA.

Je vais vous l'apporter.

(*Elle rentre.*)

ALBERTI.

Je ne sais si je dois craindre encore quelqu'événement funeste; mais aujourd'hui mon cœur est oppressé, mes idées plus sombres !.. une inquiétude secrète m'agite malgré moi ! Qu'est devenu ce malheureux Justinio ? qu'a-t-il fait depuis sa fuite ?... Comment a-t-il pu soutenir son existence ?... Ah ! je tremble que la misère ne l'ait entraîné à... idée affreuse !

MARIA.

Le voilà ; je ne crois pas m'être trompée.

ALBERTI.

C'est cela : allons, je pars ; mais je reviendrai bientôt.

MARIA.

Et si la voiture arrive ?

ALBERTI.

J'espère être de retour avant. Dans tous les cas, vous la feriez attendre.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

MARIA, ZANETTA, ensuite JUSTINIO.

MARIA.

Ah ! mon Dieu, mon pauvre maître, comme il a l'air triste !... D'où viens-tu donc, Zanetta ?

ZANETTA.

De reconduire Bénini, qui a été rassembler les villageois afin qu'ils accompagnent M. Alberti et Mademoiselle Célesta. Mais, tenez, maman, j'ai bien peur que cette fête-là ne soit pas trop gaie.

MARIA.

Cela se pourrait bien. Il y a long-tems que je n'ai vu M. Alberti aussi chagrin, et je ne conçois pas... Ce n'est pas l'embarras, mes cartes m'ont bien annoncé qu'il y aurait du changement.

ZANETTA.

Ah ! vos cartes vous ont dit ça ?

MARIA.

Je crois bien : de la peine, une victoire, blond... Mais qu'est-ce que ce blond-là ? Ce n'est pas M. le Comte.

ZANETTA.

Oh ! non, il est brun.

MARIA, prenant ses cartes.

Voyons donc. Coupe... Tiens, le voilà encore ! qu'est-ce qu'il va nous amener ?

(Tandis qu'elles sont occupées à regarder leurs cartes, Justinio paraît sur la montagne du fond. Sa figure est pâle, ses cheveux en désordre. Son habit, d'un gris foncé, porte l'empreinte de la misère. Il marche avec peine, et sa *faiblesse* l'oblige à s'arrêter.)

JUSTINIO.

Je n'en puis plus !... la fatigue, le besoin... mes forces m'abandonnent ! faisons encore quelques pas ; peut-être trouverai-je des secours en ce lieu !

MARIA.

Toujours l'homme blond, toujours, toujours !

ZANETTA, se retournant et apercevant Justinio.

Ah ! maman.

MARIA.

Quoi donc ?

ZANETTA.

Sur ces rochers, un homme !

MARIA.

C'est vrai.

ZANETTA.

Comme il a mauvaise mine !

MARIA.

Je crois qu'il est blond !... oui, c'est un jeune homme.

ZANETTA.

Ah ! mon Dieu ! il vient de ce côté !

MARIA.

Il faut le recevoir... si c'était celui que mes cartes m'annoncent ! N'aie donc pas peur.

ZANETTA.

Le v'là qui s'arrête.

(Pendant ce dialogue, Justinio est arrivé à la porte de l'enclos. Il aperçoit Maria et Zanetta.)

JUSTINIO.

Qui que vous soyez, prenez pitié d'un infortuné près de succomber sous le poids des maux !

MARIA.

Que pouvons-nous faire pour vous ?

JUSTINIO.

Permettez-moi de prendre chez vous quelques instans de repos, et daignez me procurer de quoi apaiser la faim qui me dévore.

MARIA.

Oh ! bien volontiers. Venez, venez, asseyez-vous là..... vous paraissez bien malheureux, vous avez besoin, n'est-ce pas?

JUSTINIO, avec une sorte de honte.

Depuis vingt-quatre heures, je n'ai rien mangé.

MARIA.

Depuis vingt-quatre heures ! oh ! mon Dieu ! Zanetta, va, cours, apporte ce qu'il faut.

ZANETTA.

Quoi, maman ?

MARIA.

Du pain, du vin, quelque chose... va donc, tu devrais être déjà revenue... Mais non, reste, j'y vais moi-même... ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! vingt-quatre heures sans manger ! pauvre jeune homme !

(Elle entre vivement dans la maison.)

JUSTINIO.

Il est encore des êtres sensibles à mon malheur ! O mon Dieu ! ta colère serait-elle donc apaisée ! Tout ce que j'ai souffert pendant cinq années, mes remords, mes regrets, auraient-ils enfin désarmé ta vengeance !

ZANETTA.

Comme il paraît malheureux !

MARIA, apportant du pain, du vin, etc.

Tenez, mangez, buvez; je suis fâchée de n'avoir rien de meilleur à vous offrir.

JUSTINIO.

Femme généreuse! jamais je n'oublierai ce bienfait.

(Il mange avec avidité.)

ZANETTA.

L'infortuné! il me fait une peine!... Voyez donc, maman, comme il mange.

MARIA.

Buvez, ce vin est bon; il vous fera du bien.

JUSTINIO.

Ah! j'avais grand besoin de secours!

MARIA.

Je le crois. Vous venez de loin?

JUSTINIO.

De Messine.

MARIA.

Et vous avez encore beaucoup de chemin à faire?

JUSTINIO.

Que trop! Je vais à Florence.

MARIA.

A Florence! est-ce que vous connaissez ce pays-là?

JUSTINIO.

C'est le mien, toute ma famille y vivait. Aujourd'hui, je n'espère plus l'y retrouver; mais peut-être obtiendrai-je quelques renseignemens qui m'aideront à me rapprocher de mes parens.

(On entend le bruit d'une sonnette.)

MARIA.

Ma jeune maîtresse appelle.

ZANETTA.

J'y vais, maman; restez.

(Elle rentre.)

MARIA.

Vous m'intéressez beaucoup. Dites-*moi*, vous n'avez pas toujours été dans cette triste situation?

JUSTINIO.

Non; je suis né au sein de l'*opulence*, et le bonheur entoura mon berceau. J'étais chéri, adoré de mes parens; de nombreux amis s'empressaient autour de *moi*. Et maintenant je n'ai plus de parens, plus d'amis... Je suis abandonné de la nature entière!

MARIA.

Qui peut avoir causé vos malheurs? vous paraissez bon, honnête, sensible. Je suis bien sûre que vous ne les avez pas mérités.

JUSTINIO.

Plût à Dieu que ma conscience ne me reprochât rien!... mais, hélas!

MARIA.

Que me dites-vous là ? auriez-vous commis quelque mauvaise action ?

JUSTINIO.

Non ; jamais je ne me suis écarté du sentier de l'honneur ; jamais je n'ai eu à rougir d'un crime.

MARIA.

J'entends : vous n'avez à vous reprocher que quelques égaremens, quelques folies de jeunesse... eh bien ! consolez-vous ; il y a encore de bonnes gens dans le monde, qui savent prendre intérêt aux malheureux, et peut-être trouverez-vous ici...

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, ZANETTA, ensuite CÉLESTA.

ZANETTA.

Maman, maman...

MARIA.

Eh bien.!

ZANETTA.

Mademoiselle appelait pour savoir qui était cet homme avec qui vous parliez.

MARIA.

Que lui as-tu dit ?

ZANETTA.

Tout ce qu'il nous a conté. Mademoiselle a été bien attendrie, surtout quand elle a su qu'il était du même pays qu'elle, et qu'il avait encore une longue route à faire. Elle m'a chargée de lui donner cette pièce d'or, afin de l'aider à finir son voyage.

MARIA.

Cette bonne demoiselle!... acquitte-toi de ta commission.

ZANNETTA.

Oh! maman, je n'oserai jamais.

MARIA.

Que tu es simple! donne, je vais la remettre... (*A Justinio.*) Je vous disais bien avec raison qu'il y avait encore de bonnes gens dans le monde! tenez, voilà une pièce d'or que notre jeune maîtresse vous envoie.

JUSTINIO.

Souffrez que je la refuse.

MARIA.

Tiens, la refuser! pourquoi donc cela?

JUSTINIO.

Les secours que vous m'avez prodigués m'ont rendu à la vie, et maintenant je n'ai besoin de rien.

MARIA.

Mais vous avez tant de chemin à faire?

JUSTINIO.

Le Ciel permettra qu'il s'achève.

MARIA.

Prenez toujours.

JUSTINIO.

Non : dans la cruelle situation où je me trouvais, j'ai pu recevoir de vous un morceau de pain ; je ne rougis point de vous devoir ce service : mais je ne puis prendre d'argent. J'ai des bras, de la jeunesse, du courage : que vos maîtres daignent m'employer, alors je recevrai sans honte le prix de mon travail. Mais cet argent est une aumône, et je ne saurais l'accepter.

MARIA.

Vous refuseriez ma jeune maîtresse ? elle est si bonne, si aimable !..... oh ! non, non, si elle-même vous offrait ce faible secours, vous ne pourriez vous en défendre, et, ma foi... (*Elle appelle.*) Mademoiselle Célesta !

JUSTINIO.

Qu'entends-je ! quel nom prononcez-vous ?

MARIA, sans l'écouter.

Mademoiselle Célesta !

CÉLESTA, sortant de la maison.

Que me veux-tu, bonne Maria ?

JUSTINIO.

Dieu ! c'est elle !... c'est Célesta !

CÉLESTA.

Justinio !

MARIA.

Ils se connaissent !... oh ! mon Dieu, ma bonne maîtresse, vous vous trouvez mal !

JUSTINIO.

O Célesta !...

CÉLESTA.

Non, non, Maria, ce n'est rien... laissez-moi seule avec cet infortuné. (*Baissant la voix.*) Et surtout prévenez-moi du retour de mon père.

MARIA.

Oui, ma chère maîtresse, comptez sur moi; croyez... (*Bas à Zanétta.*) Viens, viens... mes cartes ne m'ont pas trompée : le voilà mon blond, le voilà !... viens, viens ; nous allons savoir le reste.

(Elle sort, avec sa fille, par la porte de l'enclos.)

SCÈNE XVIII.

CÉLESTA, JUSTINIO.

JUSTINIO.

Célesta, je vous revois enfin !

CÉLESTA.

O Justinio, dans quelle affreuse situation !...

JUSSINIO.

Ne me plaignez point, Célesta ; je n'ai que trop mérité tous les maux que j'endure : mais, de grâce, dissipez mon inquiétude : comment vous retrouvé-je si loin de votre patrie ? êtes-vous seule en ces lieux ? et mon père ?...

CÉLESTA.

Il y est avec moi.

JUSTINIO.

Il existe ! ô mon Dieu, je te rends grâce !

CÉLESTA.

Je ne l'ai point quitté, je ne le quitterai jamais. Il n'avait plus que moi !

JUSTINIO.

Plus que vous, Célesta ! et ma mère ?

CÉLESTA, montrant le tombeau.

Hélas !

JUSTINIO.

Je vous entends : ma mère !... ma mère n'est plus !... et c'est moi, peut-être, qui ai causé sa mort ! Ah ! combien je suis coupable !

CÉLESTA.

Justinio !

JUSTINIO.

Elle n'est plus, celle qui prit soin de mon enfance ! celle dont j'ai reçu tant de preuves d'amour !... Ah ! dites, dites, Célesta ; sans

doute elle est morte en m'accusant, en m'accablant du poids de sa malédiction ?

CÉLESTA.

Pouvez-vous croire ?...

JUSTINIO.

Ah ! le Ciel n'a que trop exaucé sa prière ! depuis l'instant où j'ai fui ma patrie, ma vie n'a été qu'un enchaînement continuel d'infortunes ! Sans cesse près de périr de faim et de misère, rebuté partout, les remords déchiraient mon cœur, le sommeil fuyait mes paupières : vingt fois je me suis vu sur le bord de la tombe !... mais la mort s'éloignait de moi, et le Ciel ne conservait mes jours qu'afin de rendre sa vengeance plus longue et plus terrible ! Ah ! je ne l'ai que trop éprouvé ! la colère céleste poursuit sans relâche l'enfant qui mérita la haine de son père !

CÉLESTA.

Infortuné, vous avez bien souffert !

JUSTINIO.

Ah ! n'exigez pas le récit de mes infortunes ! ne permettez point que je trouble la paix de votre âme ! oubliez-moi, Célesta, je ne vous ai déjà que trop coûté de larmes.

CÉLESTA.

Que dites-vous ? ne suis-je pas toujours votre sœur, l'amie de votre enfance ? mon

cœur n'est point changé, Justinio; je vous revois malheureux, abandonné, et je veux être encore votre consolatrice.

JUSTINIO.

Célesta, vous le voulez, j'obéis. Après les tristes événemens qui me bannirent de Florence, je fus à Naples où je me trouvai bientôt dans le plus affreux dénûment. Cette ville ne m'offrant aucune ressource, je partis pour Messine; j'y donnai des leçons de langues française et anglaise, et leur produit me fit vivre quelque tems: mais cela dura peu. Je perdis tous mes élèves, et la plus horrible misère vint de nouveau m'assaillir. N'ayant aucun moyen d'existence, je me vis réduit à partager le sort de ces hommes qui placés sur le port de Messine, offrent leurs services aux voyageurs, pour en obtenir un modique salaire.

CÉLESTA.

Grand Dieu!

JUSTINIO.

Peu habitué à ce travail pénible, j'y succombai; une maladie dangereuse me conduisit aux portes du tombeau. Je désirai la mort, je croyais toucher enfin au terme de mes douleurs...

CÉLESTA.

Pauvre Justinio?

JUSTINIO.

Le Ciel fut sourd à mes prières, je recou-

vrai la santé ; mais ma convalescence fut longue, et je restai si faible, qu'il me fut impossible de reprendre mes travaux. J'ai écrit plusieurs fois à mon père : aucune réponse ne m'était parvenue. Je savais à quel point il devait être irrité contre moi ; cependant, espérant en la bonté de son cœur, je résolus de tout entreprendre pour me rapprocher de lui. Un capitaine de vaisseau, pour lequel j'avais fait diverses commissions, et qui m'avait témoigné quelque pitié, me passa sur son bord. Sans m'arrêter à Naples, je continuai ma route. J'errais dans ces montagnes ; sans asile, sans pain, tombant de lassitude, je me présentai à la porte de cette maison, afin d'y réclamer quelques secours ; et s'ils m'eussent été refusés, je serais maintenant expirant près de ces *lieux* !

CÉLESTA.

Idée cruelle !

JUSTINIO.

Je vous ai revue, Célesta, et j'ose espérer enfin un avenir plus heureux ; vous daignerez intercéder pour moi auprès de mon père, je le verrai, je veux embrasser ses genoux, obtenir mon pardon ou mourir à ses pieds !

CÉLESTA.

Oui, Justinio, votre attente ne sera point trompée, je ferai tout pour le fléchir ; mais je ne puis vous cacher qu'il est toujours violemment irrité contre vous : il vous regarde comme la cause de tous ses malheurs. C'est

pour vous qu'il s'est exilé de sa patrie ; c'est pour acquitter vos dettes qu'il s'est dépouillé de sa fortune ; c'est pour ne pas montrer son indigence, qu'il a quitté un nom dont il ne pouvait plus soutenir l'éclat. Cependant il vous aime encore ; je ne désespère point de vous ramener dans ses bras.

JUSTINIO.

Chère Célesta, vos bontés rendent mes regrets mille fois plus amers !

CÉLESTA.

Je tremble de voir rentrer votre père : après tout ce qu'il a souffert, il serait imprudent de vous présenter à lui sans qu'il fût prévenu. Laissez-moi le préparer à vous recevoir, et ne paraissez à ses regards qu'à l'instant... Maria vient à nous ; que nous veut-elle ?

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, MARIA.

MARIA.

Mademoiselle, voilà Bénini.

CÉLESTA.

Bénini !

JUSTINIO.

Je m'éloigne.

CÉLESTA.

Non, restez. Maria, je connais votre atta-

chement pour mon père, et je ne crains point de me confier à vous : ce jeune homme est le fils de votre maître.

MARIA.

Le fils !...

CÉLESTA.

Le sort les a séparés, et je veux les réunir ; mais je veux prévenir mon père avant que son fils ne paraisse en sa présence. Il faudrait, jusqu'à ce moment, lui trouver un asile.

MARIA.

Il est trouvé, Mademoiselle.

CÉLESTA.

Comment ?

MARIA.

Chez Bénini, mon gendre. Sa maison est au bout du parc de M. le Comte, elle est isolée, et M. Alberti ne pourra se douter...

CÉLESTA.

A merveille ; mais Bénini gardera-t-il le secret ?

MARIA.

Je vous réponds de lui. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! le fils de mon bon maître !... Voilà Bénini, laissez-moi lui parler.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, BÉNINI.

BÉNINI.

Me v'là, tout est prêt, tout le monde me suit.

MARIA.

C'est bon, il faut attendre; M. Alberti n'est pas encore rentré.

BÉNINI.

Ah! il a le tems, la voiture n'est pas arrivée; mais c'est que j'suis ben aise de vous prévenir qu'on n'attendra pas après nous... Eh ben! où est donc ma femme?

MARIA.

Écoute, mon garçon.

BÉNINI.

Ma femme, maman?

MARIA.

Elle est ici ta femme. Écoute-moi: tu vois cet infortuné?

BÉNINI.

Tiens! ma foi, non, je ne le voyais pas. Qu'est-ce que c'est que ça?

MARIA.

C'est un jeune homme...

BÉNINI.

Je l' vois ben ; mais qu'est-ce qu'il est ?

MARIA.

Il est bien malheureux !

BÉNINI.

C'est bon, mais c'est pas un état que d'être malheureux! qu'est-ce qu'il fait ? d'où ce qu'il vient ? où ce qu'il va ?

MARIA.

Tu n'as pas besoin de le savoir. Il faut que tu le conduises chez toi.

BÉNINI.

Ah !

MARIA.

Que tu lui donnes tout ce dont il aura besoin; et que surtout tu ne parles de cela à *qui* que ce soit.

BÉNINI.

V'là ben des choses !

MARIA.

Tu m'as entendue, pars.

BÉNINI.

Comment ! tout de suite ?

MARIA.

Tout de suite.

BÉNINI.

Mais, ma femme ?

MARIA.

Elle restera avec moi.

BÉNINI.

Cependant, maman...

MARIA.

Je le veux.

BÉNINI.

Écoutez donc...

CÉLESTA.

Bénini, je vous en prie.

BÉNINI.

Ah! c'est différent, Mademoiselle; j'n'avons rien à vous refuser, et quand Monsieur voudra... Surtout, maman, ne quittez pas ma femme; je vous la confie.

CÉLESTA.

Allez, Justinio, nous nous reverrons bientôt.

JUSTINIO.

Je n'espère qu'en vous.

BÉNINI, à part.

Jolie société que maman m' donne là!

ZANETTA.

Voilà M. Alberti et tous les habitans de ce village qui viennent de ce côté.

JUSTINIO.

Dieu!

CÉLESTA.

Hâtez-vous de vous éloigner.

BÉNINI, à part.

Ah ! on se cache du papa !... il y a que.que chose là-dessous.

MARIA.

Allons, partiras-tu ?

BÉNINI.

J' m'en vas, maman, j' m'en vas.

JUSTINIO.

Adieu, Célesta !

BÉNINI.

Maman, prenez garde à ma femme.

MARIA.

Oui, oui; voici notre maître, eh ! *vite*, sauvez-vous. (*Bénini et Justinio sortent pendant qu'Alberti entre.*) Il était tems !

CÉLESTA.

O Dieu ! protége mes efforts !

SCÈNE XXI.

ALBERTI, CÉLESTA, MARIA, ZANETTA, VILLAGEOIS, VILLAGEOISES.

ALBERTI.

Déjà ici, mes amis ?

CÉLESTA.

Oui, mon père : venez, on vous attend.

ALBERTI.

Qu'as-tu donc, Célesta ? la joie brille dans tes regards : tu étais si triste lorsque je suis parti !

CÉLESTA.

Oh! tout est bien changé, mon père ! ce matin, des idée sinistres s'offraient en foule à ma pensée; mais maintenant les pressentimens les plus heureux...

ALBERTI.

Des pressentimens !

CÉLESTA.

Pardonnez-moi, mon père; j'ai tant pleuré sur vos malheurs ! laissez-moi me réjouir de l'espoir de vous voir heureux.

ALBERTI.

Au moins, dis-moi...

CÉLESTA.

Vous saurez tout, mais il est tems de nous rendre au château ; ne nous faisons pas attendre : venez, mon père, venez tout préparer pour notre départ.

ALBERTI.

J'y consens.

CÉLESTA.

Mais, à propos, cet ordre que vous attendiez ne va-t-il pas encore vous éloigner de nous ?

ALBERTI.

Il n'était point arrivé, et j'ai commandé au chef des sbires de Possidonia de me le faire parvenir au château de Vicentini.

CÉLESTA.

Ainsi donc, vous ne nous quitterez pas?

ALBERTI.

Non ; mais je connaîtrai sans doute la cause...

CÉLESTA.

Ah ! que mes vœux soient accomplis, et ce jour sera le plus beau de ma vie !

ALBERTI.

Attendez-nous ici, mes amis : nous sommes à vous dans un moment.

(A l'instant où ils rentrent dans la maison, on aperçoit sur la montagne Justinio et Bémini, qui ont attendu un moment favorable pour passer sans être vus. Justinio étend ses bras du côté de la maison de son père, Célesta le voit.)

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un des jardins du château de Vicentini ; au fond est un canal.

SCÈNE I.

JUSTINIO, BÉNINI.

BÉNINI, entrant, d'abord seul.

En ben ! v'nez-vous ? par ici, par ici. Oh ! n'ayez pas peur, il n'en ira pas plus vite. Le joli compagnon de voyage que maman m'a donné là ! J'ai eu beau lui parler pendant la route, je n'ai pas pu en tirer un mot. Au lieu de me dire quelque chose, il se parlait tout seul ; il levait les yeux au ciel, il faisait des gestes comme ci, et puis comme ça. T'nez, je vous demande à quoi il s'amuse, au lieu de venir.... Ah ! le voilà pourtant : c'est bien heureux !

JUSTINIO.

Pardon, je vous fais attendre ; mais j'ai déjà fait tant de chemin... je suis si fatigué...

BÉNINI.

Fallait vous appuyer sur moi : je vous ai offert mon bras.

JUSTINIO.

Je craignais d'abuser de votre complaisance.

BÉNINI.

Bah ! il n'y avait pas de danger, puisque je vous le proposais. Soyez tranquille, allez; si ça m'avait gêné, je ne vous l'aurais pas offert.

JUSTINIO.

C'est donc ici que votre mère ?...

BÉNINI.

Oui ; vous êtes dans les jardins de M. le comte de Vicentini. Tenez, v'là le château sur votre droite, et c'est ici que la fête aura lieu. Et je dis qu'elle sera belle la fête !.... est-ce que vous n'y viendrez pas ?

JUSTINIO.

Je ne le puis.

BÉNINI.

Ah ! c'est vrai, il ne faut pas que M. Alberti sache que vous êtes ici. Il vous en veut donc beaucoup, M. Alberti ?... C'est étonnant, car c'est bien le meilleur homme que je connaisse..... et mademoiselle Célesta donc !... d'une douceur ! d'une bonté !... Il paraît qu'elle vous aime bien, mademoiselle Célesta ?

JUSTINIO.

Elle plaint mon infortune.

BÉNINI.

Elle veut peut-être vous faire donner quelques secours par M. Alberti ?...

JUSTINIO.

La fatigue m'accable !

BÉNINI.

Eh bien ! je vous conduirai chez moi quand vous voudrez ; aussi bien, faut que j'aille chercher ma femme. L'avez-vous vue, ma femme ?

JUSTINIO.

C'est sans doute cette jeune personne qui était avec la bonne Maria ?

BÉNINI.

Juste, c'est elle. Elle est gentille, n'est-ce pas ?... Allons, venez ; ce n'est pas loin. Tenez, voyez-vous cette petite maison, en manière d'ermitage, qu'est le long du canal ? c'est là que je demeure.

JUSTINIO.

Je vous suis. Qui vient de ce côté ?

BÉNINI.

C'est M. Stéphano et M. Ribaldi, les deux premiers domestiques de Monseigneur ; si vous voulez, je leur parlerai pour vous, et...

(Justinio remonte la scène, regarde du côté par lequel Stéphano et Ribaldi doivent arriver. Il paraît extrêmement surpris.)

JUSTINIO.

Que vois-je?.... oh! Ciel! mes yeux, ne m'abusez-vous pas? Mais non : c'est lui!

BÉNINI.

Qui donc?

JUSTINIO.

L'infâme Rozelli!... ce monstre que je croyais avoir immolé à ma juste vengeance.

BÉNINI.

Ah! bah! vous vous trompez; celui qui marche devant est M. Stéphano, premier valet de chambre de Monseigneur.

JUSTINIO.

Lui! un valet! le comte de Rozelli!

BÉNINI.

Ce n'est pas du tout un comte; je peux vous répondre que c'est un valet, et si vous ne me croyez pas, vous n'avez qu'à le lui demander, le voilà qui vient à nous.

JUSTINIO.

Moi! que je paraisse devant ce misérable!

BÉNINI.

Ah! çà, c'est donc un coquin?

JUSTINIO.

C'est le plus scélérat de tous les hommes.

BÉNINI.

Eh ben! je m'en doutais. Ah! qu'il y

JUSTINIO.

Fuyons sa présence, ou je ne répondrais pas de pouvoir contenir mon indignation.

BÉNINI.

Pas de scène ; venez. Ah ! M. Stéphano ! (Ils sortent précipitamment. Stéphano et Ribaldi entrent, et les regardent s'éloigner.)

SCÈNE II.

STÉPHANO, RIBALDI, ensuite BENINI.

STÉPHANO.

Quel est donc cet homme qui s'éloigne si précipitamment ? il n'est pas du château.

RIBALDI.

Bénini l'accompagne ; il le fait entrer chez lui.

STÉPHANO.

Le voici qui revient : nous allons sans doute savoir... (*Bénini traverse le fond de la scène.*) Bénini !

BÉNINI.

Quoi ?

STÉPHANO.

Écoute.

BÉNINI.

Je n'ai pas le tems

JUSTINIO.

Que vois-je?.... oh! Ciel! mes yeux, ne m'abusez-vous pas? Mais non : c'est lui!

BÉNINI.

Qui donc?

JUSTINIO.

L'infâme Rozelli!... ce monstre que je croyais avoir immolé à ma juste vengeance.

BÉNINI.

Ah! bah! vous vous trompez; celui qui marche devant est M. Stéphano, premier valet de chambre de Monseigneur.

JUSTINIO.

Lui! un valet! le comte de Rozelli!

BÉNINI.

Ce n'est pas du tout un comte; je peux vous répondre que c'est un valet, et si vous ne me croyez pas, vous n'avez qu'à le lui demander, le voilà qui vient à nous.

JUSTINIO.

Moi! que je paraisse devant ce misérable!

BÉNINI.

Ah! çà, c'est donc un coquin?

JUSTINIO.

C'est le plus scélérat de tous les hommes.

BÉNINI.

Eh ben! je m'en doutais. Ah! qu'il y

vienne, qu'il y vienne faire la cour à ma femme. Mais le voici.

JUSTINIO.

Fuyons sa présence, ou je ne répondrais pas de pouvoir contenir mon indignation.

BÉNINI.

Pas de scène; venez. Ah! M. Stéphano!

(Ils sortent précipitamment. Stéphano et Ribaldi entrent, et les regardent s'éloigner.)

SCÈNE II.

STÉPHANO, RIBALDI, ensuite BÉNINI.

STÉPHANO.

Quel est donc cet homme qui s'éloigne si précipitamment? il n'est pas du château.

RIBALDI.

Bénini l'accompagne; il le fait entrer chez lui.

STÉPHANO.

Le voici qui revient: nous allons sans doute savoir... (*Bénini traverse le fond de la scène.*) Bénini!

BÉNINI.

Quoi?

STÉPHANO.

Ecoute.

BÉNINI.

Je n'ai pas le tems.

STÉPHANO.

Écoute donc.

BÉNINI.

Eh ben ! qu'est-ce que vous me voulez ?

STÉPHANO.

On a bien de la peine à t'avoir. Dis-moi, quel est cet homme qui était tout à l'heure avec toi ?

BÉNINI.

Cet homme ?...

STÉPHANO.

Oui.

BÉNINI.

C'est un homme.

STÉPHANO.

Je te demande qui il est ?

BÉNINI.

Ma foi, il n'est rien.

STÉPHANO.

Pourquoi l'amènes-tu chez toi ?

BÉNINI.

C'est qu'apparemment ça nous convient à tous deux.

STÉPHANO.

Tu fais l'insolent.

BÉNINI.

Mais tout comme un autre, quand je m'en mêle.

STÉPHANO.

Allons, réponds-moi ; je le veux.

BÉNINI.

Túdieu! comme vous dites ça! En vérité, M. Stéphano, vous avez tort de servir les autres, car vous paraissez fait pour commander. Je le veux!

STÉPHANO.

Point de flagorneries.

BÉNINI.

Non, vraiment; il y a dans votre figure quelque chose de grand, de... Tenez, je suis sûr que vous n'avez pas été valet de chambre toute votre vie.

STÉPHANO.

Que veux-tu dire ?

BÉNINI.

Et si quelqu'un me disait que vous avez été par hasard un grand seigneur, ça ne m'étonnerait pas.

STÉPHANO.

Où prends-tu les contes que tu viens me débiter ?

BÉNINI.

C'est pas du tout des contes, et je ne vois rien d'impossible à ça. Tous les jours on peut avoir des raisons pour se cacher, pour se déguiser, pour changer de nom...

STÉPHANO.

Comment ?

BÉNINI.

C'est pas pour vous que je dis ça, au moins ; mais enfin, ça se pourrait.

STÉPHANO.

Et qui te fait croire ?...

BÉNINI.

Rien ! oh ! mon Dieu ! rien du tout. Mais, vous ne me dites pas de m'en aller ; faut pourtant que j'aille chercher ma femme. Vous n'avez rien à m'ordonner, M. Stéphano ?

STÉPHANO.

Non.

BÉNINI, à part.

Comme le v'là interloqué ! il n'y a pas de crainte qu'il aille déranger le protégé de maman : je l'ai enfermé, et v'là la clef. (*Haut.*) M. Stéphano, je vous salue.

STÉPHANO.

Adieu.

(Bénini sort en lui fesant les salutations les plus respectueuses.)

SCÈNE III.

STÉPHANO, RIBALDI.

STÉPHANO.

Que signifient les propos de cet imbécile ?

RIBALDI.

Imbécile ! pas tant ! on dirait qu'il sait...

STÉPHANO.

En effet, je t'avouerai qu'un moment il m'a fait trembler.

RIBALDI.

Au fond, ce n'est peut-être qu'un compliment qu'il a voulu te faire ; il a parlé de grand seigneur, et cela ne peut te regarder ; car je ne pense pas que tu l'aies jamais été.

STÉPHANO.

Au contraire ; mais il est vrai que tu n'es pas instruit de cette partie de mes aventures.

RIBALDI.

Non. Cela doit être curieux ; apprends-moi comment il se fait que tu aies été un grand seigneur, et qu'à présent je te trouve au service du comte de Vicentini ? Tu as fait là une fière chute.

STÉPHANO.

Que veux-tu, mon ami, la fortune est inconstante : il faut savoir se plier à ses ca-

prices. J'étais à Florence un jeune seigneur sicilien, je me faisais appeler le comte Rozelli; quelque bonheur, et beaucoup d'adresse au jeu, me mettaient à même de faire dans le monde une brillante figure : mais la police se fâcha contre moi, et je fus obligé de quitter la Toscane; il m'y arriva même à cette époque une aventure assez désagréable. Le hasard m'avait procuré la connaissance d'un jeune Florentin, fils d'un noble baron; ce jeune homme était simple, confiant; je jugeai qu'il serait facile d'en faire une dupe, et je me liai avec lui.

RIBALDI.

Parfaitement raisonné !

STÉPHANO.

Nous devînmes bientôt inséparables; je l'introduisis dans une maison de jeu, au bénéfice de laquelle j'avais part. Moi et mes associés, habiles dans l'art de fixer la fortune, nous le dépouillâmes de tout ce qu'il possédait, et lui fîmes contracter des lettres de change pour une somme assez considérable. Le croirais-tu ? il se fâcha, me chercha querelle !... nous nous battîmes, et j'eus la sottise de recevoir un grand coup d'épée dans le côté.

RIBALDI.

Diable !

STÉPHANO.

Mais je m'en suis vengé ! j'ai pris son nom pour certaines expéditions !...

RIBALDI.

Oh ! je m'en rapporte à toi ; et que devins-tu ?

STÉPHANO.

A peine fus-je guéri de ma blessure, que je passai dans le royaume de Naples, où je me vis réduit à mendier pour vivre : je me lassai bientot d'un tel métier ; personne ne me donnait, je ne demandai plus, je pris.

RIBALDI.

C'est plus simple.

STÉPHANO.

Associé avec plusieurs Lazzaronis, nous détroussâmes quelque tems les voyageurs sur la route de Naples à Otrante.

RIBALDI.

Oui, ce fut là que nous fîmes connaissance.

STÉPHANO.

Elle dura peu ; admis dans la troupe par un de nos camarades, je te commande pour la première expédition, et au moment du combat, tu disparais sans qu'on sache ce que tu es devenu.

RIBALDI.

Ah ! c'est que cela ne me convenait pas.

Écoute donc, chacun son métier; toi, audacieux, intrépide, tu t'embarrasses fort peu de la vie d'un homme, pourvu qu'il t'en revienne quelque profit; moi, qui suis naturellement doux, timide, j'emploie volontiers la ruse, mais jamais la violence; je ne suis pas férailleur: aussi, dans le monde, on cite mon adresse, et l'on ne parle point de ma bravoure.

STÉPHANO.

Coquin!

RIBALDI.

Eh bien! oui, nous le sommes tous les deux, nous ne différons que par les procédés. Continue.

STÉPHANO.

La justice se mit à mes trousses; je quittai la partie, et vins me réfugier dans ce pays, où le hasard me fit entrer au service du comte de Vicentini.

RIBALDI.

Et tu y resteras sans doute long-tems?

STÉPHANO.

Jusqu'à ce qu'il m'ait été possible de me remetttre en fonds; ce qui ne tardera pas, je crois.

RIBALDI.

Comment cela?

STÉPHANO.

L'amour du comte et les rigueurs de sa

belle vont me mettre à même d'exercer mes talens ; je veux, ce qui ne sera pas difficile, engager mon maître à un enlèvement...

RIBALDI.

Un enlèvement !

STÉPHANO.

Oui, et j'ai pris d'avance mes précautions à cet égard. Un homme qui m'est dévoué doit me prêter une petite maison qu'il habite à quatre milles d'ici. Tu sens bien que j'obtiendrai une forte récompense ; alors, réunissant ce que le comte m'aura donné et ce que j'aurai pu lui prendre, je quitterai ces lieux et je me lancerai de nouveau dans le grand monde, où, grâce à un beau nom, et surtout à mon or, personne ne s'avisera de douter de ma probité.

RIBALDI.

A merveille.

STÉPHANO.

Et qui sait ?... avec le tems... Tiens, Ribaldi, je me crois appelé à jouer le rôle le plus brillant !

RIBALDI.

Oh ! sans doute ; pour peu que tu continues, tout semble te promettre une haute destinée.

(Il fait un geste significatif.)

STÉPHANO.

Ne parle donc pas de ça.

RIBALDI.

Bah ! ces choses-là n'arrivent qu'une fois.

STÉPHANO.

C'est bien ce qui les rend plus dangereuses.

RIBALDI.

Ah ! çà, je te serai utile.

STÉPHANO.

Sans contredit. Il faut que tu me procures quelques hommes bien déterminés.

RIBALDI.

Je te trouverai cela : compte sur moi.

STÉPHANO.

Retourne au château. Voici l'heure à laquelle M. le Comte fait sa promenade habituelle dans le jardin ; il ne manquera point de venir visiter ce lieu où doit se célébrer la fête qu'il donne à Célesta ; je vais l'y attendre, et je n'épargnerai rien pour lui faire approuver mes projets.

(Ribaldi s'éloigne.)

SCÈNE IV.

STÉPHANO.

Allons, allons, voilà qui commence à s'annoncer d'une manière plus favorable pour moi ! c'est une chose inconcevable, qu'après toutes les mauvaises affaires dont je me suis

mêlé, après tous les tours de passe-passe que j'ai joués dans ce bas monde, j'aie pu échapper à toutes les poursuites, et que mon bon génie m'ait conduit exprès dans ce château pour me fournir les moyens de m'illustrer encore par de nouveaux exploits. Voici M. le Comte : allons, ferme, Stéphano.

SCÈNE V.

LE COMTE, entrant d'un air rêveur ; STÉPHANO.

STÉPHANO, à part.

Il paraît bien sérieux.

LE COMTE.

C'est toi, Stéphano !

STÉPHANO.

Oui, Monseigneur, j'attends vos ordres.

LE COMTE.

Je n'en ai point à te donner.

STÉPHANO.

Vous n'en avez point !... Votre belle est donc devenue sensible ?

LE COMTE.

Non, elle a dédaigné mes vœux, et Alberti lui-même m'a ôté toute espérance.

STÉPHANO, à part.

Je m'en doutais. (*Haut.*) Est-il possible ?

LE COMTE.

J'ai vainement employé tous les moyens de toucher le cœur de Célesta ; je l'ai suppliée de devenir mon épouse ; elle a constamment rejeté mes offres et ne m'a répondu que par des refus.

STÉPHANO.

Oh ! la petite tigresse !

LE COMTE.

Que faire ?

STÉPHANO.

Une question, Monseigneur ; en êtes-vous bien épris ?

LE COMTE.

Je te l'avouerai : sa beauté, ses qualités aimables, m'ont subjugué, sa résistance enflamme mes désirs : je suis las des conquêtes faciles ; celle-ci présente plus de difficultés, et je serais glorieux de les vaincre.

STÉPHANO.

Eh bien ! Monseigneur, vous les vaincrez.

LE COMTE.

Comment ?

STÉPHANO.

Voici l'instant de faire éclater mon génie.

LE COMTE.

Ton génie !

STÉPHANO.

Oui, Monseigneur, mon génie ; chacun a sa vocation particulière dans ce bas monde ; les uns naissent avec le goût des armes : les autres avec la passion des beaux-arts. Moi, le dieu de l'intrigue a seul présidé à ma naissance, et je vous réponds que ce n'est pas le moins utile sur la terre.

LE COMTE.

Et que t'inspire ce dieu ?

LE COMTE.

Ce qu'il m'inspire ? le moyen de vous faire triompher de votre inhumaine.

LE COMTE.

Comment y parviendras-tu ?

STÉPHANO.

Laissez-moi arranger cela. Célesta doit venir aujourd'hui au château avec son père, pour assister à la fête que vous lui donnez. Il sera facile de prolonger cette fête jusque dans la nuit : or, pendant le trouble et la confusion qui règnent toujours dans une réunion aussi nombreuse, aidé de quelques braves, il sera fort aisé de...

LE COMTE.

Stéphano, qu'osez-vous me proposer ?

STÉPHANO.

Mais, Monseigneur, un petit moyen bien simple, bien innocent.

LE COMTE.

Je vous défends de l'employer.

STÉPHANO.

Et votre amour ?...

LE COMTE.

Ah ! il est cruel d'y renoncer !

STÉPHANO.

Eh bien ! vous n'y renoncerez point. Au fait, quel mal y a-t-il à cela ? vos vues sont honorables. Ah ! si vous aviez de coupables desseins, je ne m'en mêlerais pas. Quoiqu'on soit obligé de servir les autres, on a un cœur honnête, délicat, et pour tout l'or du monde... Mais, au contraire, c'est son *bien que je veux !*... une fois cette belle en *votre pouvoir*, elle sera trop heureuse de céder à votre amour. Devenue comtesse de Vicentini par mes soins, la fière Célesta me bénira dans le fond de son âme, mais elle feindra de ne pouvoir me souffrir; c'est dans l'ordre. Vous écouterez ses plaintes, vous rejetterez l'odieux de cette affaire sur moi, c'est ainsi que les grands se disculpent toujours aux dépens des petits ; vous me donnerez mon congé, deux mille ducats d'or, et je serai seul victime d'un événement qui aura fait le bonheur de tout le monde.

LE COMTE.

Ah ! fripon !

STÉPHANO.

Allons, Monseigneur, du courage!

LE COMTE.

Non : je ne dois point approuver ce dessein.

STÉPHANO.

Eh bien ! ne l'approuvez pas ; laissez-moi faire, ou renoncez à Célesta.

LE COMTE.

Ah ! ce mot me décide ! agis donc, mais prends garde.

STÉPHANO.

Soyez tranquille, je réponds de tout.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, RIBALDI.

RIBALDI.

Monseigneur, le commandeur Alfiéri vient de mettre pied à terre dans la grande cour du château.

LE COMTE.

Mon oncle !

STÉPHANO.

Aïe ! aïe ! fâcheux contre-tems !

LE COMTE.

Il suffit.

STÉPHANO.

Voilà une visite qui ne vient pas fort à propos. Votre cher oncle a, dit-on, des idées si fausses de l'honneur, des principes si exaltés, une vertu si sévère !... il faut absolument lui cacher votre amour et surtout vos projets.

LE COMTE.

Je vais au-devant de lui.

STÉPHANO.

C'est inutile ; car, si je ne me trompe, le voici.

LE COMTE.

C'est lui-même.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

Eh bien ! où est-il donc, ce cher Léon ? (*Au Comte.*) Ah ! je te trouve enfin !

LE COMTE.

Mon cher oncle, combien je me réjouis de votre heureuse arrivée !

(Il l'embrasse.)

STÉPHANO.

Oui, je voudrais le voir bien loin.

LE COMMANDEUR.

Après six ans d'absence, il me tardait de me retrouver près de toi ; depuis un an, à peu près, je suis de retour sur le continent, mais plusieurs voyages sur les côtes de la Calâbre, entrepris par les ordres du roi, m'ont privé du plaisir de t'embrasser ; je croyais au moins pouvoir te joindre à Naples, mais j'ai appris que depuis plus de six mois tu avais abandonné la capitale pour te fixer dans ce château.

LE COMTE.

Il est vrai, mon oncle. Je le tiens de vos libéralités, son séjour ne peut m'être qu'infiniment agréable.

LE COMMANDEUR.

Grand merci du compliment. Mais dis-moi, depuis que tu t'es fixé dans ce canton, tu dois avoir eu occasion de voir un brave homme, l'un de mes meilleurs amis, qui habite près des ruines de Pestum...

LE COMTE.

M. Alberti ! oui, mon oncle. Je l'ai vu assez souvent.

LE COMMANDEUR.

Tu as bien fait de cultiver sa connaissance. C'est un digne homme, et que j'aime de toute mon ame.

STÉPHANO, à part.

Nouvel embarras !

LE COMTE, avec embarras.

Il paraît que votre santé n'a point été altérée par vos longs voyages ?

LE COMMANDEUR.

Non, quoique j'aie eu bien des fatigues à supporter ; sur mer, des tempêtes, plusieurs combats que j'ai soutenus contre les corsaires africains ; sur terre, de mauvais chemins, des hôtelleries détestables, des brigands.... je te conterai cela plus à loisir.

LE COMTE.

Je puis donc espérer que vous passerez quelques jours en ces lieux ?

LE COMMANDEUR.

Quelques jours ! dis donc quelques mois.

STÉPHANO, à part.

Peste soit de l'importun !

LE COMMANDEUR.

J'ai besoin de repos, j'ai obtenu un congé, et je viens te demander un asile.

LE COMTE.

Ah! mon oncle, n'êtes-vous pas le maître de commander ici ? Stéphano, fais disposer un appartement.

STÉPHANO.

J'y vais, Monseigneur.

(Il sort et salue le Commandeur.)

SCÈNE VIII.

LE COMMANDEUR, LE COMTE.

LE COMMANDEUR.

Ah! çà, Léon, fais-moi le plaisir de me dire ce qui a pu t'engager à quitter le séjour de Naples pour venir habiter cet antique château? toi, l'ami de toutes les fêtes, comment as-tu pu renoncer à la vie voluptueuse que tu menais à la cour?

LE COMTE.

Ah! mon cher oncle, je suis bien changé!

LE COMMANDEUR.

Vrai? il n'y a pas de mal à cela.

LE COMTE.

J'étais venu visiter ce château, et je croyais n'y rester que peu de tems; mais je lui ai trouvé des charmes secrets qui m'ont décidé à y faire un long séjour.

LE COMMANDEUR.

Et quels sont donc ces charmes qui ont de si puissans effets?

LE COMTE.

L'air pur que l'on respire en ces lieux; ces campagnes riantes et fertiles, contrastant avec ces masures couvertes de mousse, seuls restes de la magnificence du premier peuple

de la terre. Ici, tout élève l'ame, tout se réunit pour faire de ce château un séjour vraiment enchanteur.

LE COMMANDEUR.

Ah !... Monsieur mon neveu me croit donc bien crédule! penses-tu que je sois ta dupe?... Comment ! un jeune homme, élevé au milieu de la dissipation, préférera les plaisirs simples de la campagne au luxe d'une cour brillante où il est acueilli par le prince et recherché par tous les courtisans ! il délaissera cent femmes charmantes, pour méditer et philosopher au milieu de vieilles ruines qui depuis des siècles ne servent d'asile qu'aux hiboux et aux chats-huans ! Allons donc.

LE COMTE.

Je vous assure que tout cela *est très-vrai* ; depuis quelque tems je suis devenu un des plus ardens admirateurs des beautés de la nature.

LE COMMANDEUR.

C'est possible. Mais la nature a toutes sortes de beautés, et je parierais que celles qui te retiennent ici ne sont ni de pierre ni de marbre.

LE COMTE.

Quoi ! vous penseriez ?...

LE COMMANDEUR.

Oui, je pense que ce qui te fait préférer

ce château, c'est qu'il y a dans les environs quelque femme bien jolie, bien tendre, et pour laquelle tu as une passion...

LE COMTE.

Ah! je vous jure...

LE COMMANDEUR.

Non, ne jure pas; cela ne servirait à rien. Puisque tu n'a pas assez de confiance en moi pour me parler avec franchise, je te préviens que je vais épier toutes tes démarches: je découvrirai l'objet de ton amour, et je me vengerai de ta dissimulation.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, MARIA, BÉNINI, ZANETTA.

BÉNINI.

Monseigneur, monseigneur, voilà M. Alberti.

LE COMMANDEUR.

Alberti! je vais donc le presser dans mes bras!

MARIA.

Ah! M. le Commandeur! vous voilà enfin de retour!

LE COMMANDEUR.

Oui, bonne Maria, et...

BÉNINI.

Je vous salue, M. le Commandeur.

LE COMMANDEUR.

C'est toi, Bénini ! eh ! bon Dieu ! qu'as-tu fait de ta gaîté ? je te trouve plus triste, plus soucieux...

BÉNINI.

Monseigneur, je me suis marié depuis votre départ.

LE COMMANDEUR.

Ah ! ah !

BÉNINI.

Et v'là ma femme.

LE COMMANDEUR.

Je t'en fais mon compliment; elle est fort bien.

BÉNINI.

C'est ce que tout le monde dit, malheureusement !

LE COMMANDEUR.

Eh bien ! bonne Maria, cela doit vous rajeunir : à propos, vous êtes maintenant au service de mon cher Alberti ?

MARIA.

Oui, M. le Commandeur, je suis la plus heureuse des femmes ! aussi, je l'aime ! je l'aime !...

LE COMMANDEUR.

Mais où donc est-il, ce cher Alberti !

ZANNETTA.

Il vient d'arriver au château avec mademoiselle Célesta.

LE COMMANDEUR.

En effet, je me rappelle qu'Alberti avait une nièce de ce nom. Elle promettait d'être un jour fort jolie.

LE COMTE.

Ah ! mon oncle ! elle est charmante !

LE COMMANDEUR.

Eh ! bon Dieu ! avec quelle chaleur tu me dis cela !

ZANETTA.

Les voilà qui viennent de ce côté !

BÉNINI.

Quand Monseigneur voudra, la fête pourra commencer.

LE COMTE.

C'est bon.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, ALBERTI, CÉLESTA.

ALBERTI.

Ah ! M. le Comte, ce que l'on vient de m'apprendre est-il vrai ? le Commandeur....

LE COMMANDEUR, allant à lui.

Il est dans tes bras, mon cher Alberti.

ALBERTI.

Mon généreux protecteur !

LE COMMANDEUR.

Pauvre Alberti ! combien j'ai regretté de n'être pas à Naples quand tu as éprouvé tous tes malheurs ! j'aurais pu t'offrir les consolations de l'amitié ; mais au moins j'espère que mes ordres ont été suivis, et que tu as été traité...

ALBERTI.

Avec les égards et les soins les plus touchans.

LE COMMANDEUR.

C'est à Malte que j'ai appris tes infortunes ; mais il doit te rester une douce consolation, tu avais une nièce...

ALBERTI, la présentant au Commandeur.

La voilà.

LE COMMANDEUR.

Comme elle est embellie ! mon neveu, tu as raison ; il y a, ma foi, dans ce château, des charmes bien puissans... Je me sens disposé à devenir comme toi un des plus ardens admirateurs des beautés de la nature. Mademoiselle, je vous présente mes hommages.

CÉLESTA, saluant.

M. le Commandeur...

LE COMMANDEUR, à son neveu.

C'est plus gai que des ruines.

LE COMTE.

Mon oncle, épargnez-moi.

LE COMMANDEUR.

Eh! pourquoi ne parlerais-je pas? Je m'intéresse aux jeunes gens, moi; il y a si peu de tems que j'ai cessé de l'être! J'ai été comme toi, Léon; je faisais la cour à toutes les belles, je désolais les maris, je chagrinais les tuteurs; sans manquer à l'honneur cependant. Écoute, mon neveu, quelle que soit la disproportion de fortune, je te pardonnerais sans peine, si je te voyais épris d'une femme aimable et vertueuse...

LE COMTE.

Serait-il possible?

CÉLESTA, à part.

Qu'entends-je!

LE COMMANDEUR.

Mais si je te voyais jouer le rôle d'un vil séducteur; si tu portais le trouble et le déshonneur dans le sein d'une famille respectable; si tu enlevais à un père infortuné sa fille, l'unique espoir de sa vieillesse, alors je te renierais pour mon neveu, j'appellerais sur ta tête la malédiction céleste, trop heureux si je ne te punissais pas moi-même.

LE COMTE, à part.

Quel tableau! et qu'allais-je faire?

ALBERTI.

Qui peut vous inspirer de telles idées, mon cher Commandeur ? je suis bien sûr que M. le Comte est incapable d'actions aussi odieuses.

CÉLESTA, à part.

Que je souffre !

LE COMTE, à part.

Et c'est lui qui prend ma défense !

LE COMMANDEUR.

J'aime à le croire. Mais si je ne me trompe, Alberti, tu habites à quelque distance de ce château : par quel heureux hasard t'y trouvé-je en ce moment ?

LE COMTE.

J'ai su que c'était aujourd'hui la fête de Mademoiselle ; j'ai réuni vos vassaux pour la célébrer, et Mademoiselle a bien voulu l'accepter.

LE COMMANDEUR.

Bien, Léon, je te sais gré de cette attention (*à part.*), quoique j'en soupçonne facilement le motif.

BÉNINI.

Eh bien ! M. le Comte, faut-il faire approcher tout le monde ?

LE COMTE.

Si le Commandeur le permet...

LE COMMANDEUR.

Eh ! sans doute. Qui peut se refuser au plaisir de fêter la beauté et la vertu réunies ?

CÉLESTA.

M. le Commandeur...

LE COMMANDEUR.

Vous pouvez en croire mes éloges, Mademoiselle. Je ne suis pas complimenteur; et quoique j'aille souvent à la cour, je ne dis jamais que ce que je pense.

STÉPHANO, bas au Comte.

M. le Comte, j'ai tout disposé, et je réponds...

LE COMTE.

Misérable ! je te défends de rien entreprendre.

(Le Commandeur offre sa main à Célesta, et tous se placent sur les siéges qui leur sont préparés.)

BÉNINI.

Allons, allons, accourez tous. (*A Zanetta.*) Et toi, ma femme, ne me quitte pas.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, STÉPHANO, RIBALDI, PAYSANS ET PAYSANNES.

(Les villageois entrent en dansant et viennent offrir des fleurs à Célesta. Ballet.)

LE COMTE, après la danse.

Commandeur, par mes soins, un festin a été préparé dans la grande salle du château.

LE COMMANDEUR.

Eh bien ! allons nous mettre à table ; et du bon vin, morbleu ! pour célébrer notre réunion.

CÉLESTA, à part.

Le Commandeur a beaucoup d'empire sur l'esprit de mon oncle : si je pouvais l'intéresser....

LE COMTE, aux villageois.

Venez, mes amis ; des tables sont disposées pour vous recevoir ; Mademoiselle voudra bien en faire les honneurs.

BÉNINI, à part

Voilà le meilleur de la fête, il y a un repas.

CÉLESTA.

Avant de nous rendre dans la salle du festin, puis-je, M. le Commandeur, réclamer

de votre bonté la faveur d'un moment d'entretien ?

LE COMMANDEUR.

De moi, Mademoiselle ? oh ! de tout mon cœur.

LE COMTE, à part.

Quel est son dessein ?

CÉLESTA.

Vous le permettez, mon père ?

LE COMMANDEUR.

Comment, s'il le permet ! je voudrais bien voir qu'il s'y refusât !

ALBERTI.

J'y consens. Commandeur, c'est un secret qu'on va vous revéler et qu'on a refusé de me faire connaître.

CÉLESTA.

Bientôt vous serez instruit de tout, mon père ; ce que j'ai à dire à M. le Commandeur vous intéresse beaucoup.

ALBERTI.

Moi !

CÉLESTA.

Soyez sûr que l'unique désir de votre fille adoptive est de vous rendre le bonheur.

LE COMMANDEUR.

Allons, allons, partez, mettez-vous à table ; nous irons bientôt vous rejoindre.

LE COMTE.

Commandeur, nous vous obéissons. Veuillez m'accompagner, M. Alberti; et vous, mes amis, suivez-moi.

BÉNINI.

Allons manger.

CÉLESTA, bas à Maria.

Maria, ne vous éloignez pas.

(Tout le monde sort, excepté Célesta, le Commandeur et Maria.)

SCÈNE XII.

LE COMMANDEUR, CÉLESTA, MARIA.

CÉLESTA.

Je ne sais comment lui apprendre...

MARIA.

Du courage; il est si bon!

LE COMMANDEUR.

Maintenant, Mademoiselle, je suis à vos ordres.

CÉLESTA.

M. le Commandeur, vous fûtes de tout tems le meilleur ami de mon père.

LE COMMANDEUR.

Je m'en fais gloire, Mademoiselle, et je veux l'être toute ma vie.

CÉLESTA.

Ses malheurs vous sont connus, et vous n'ignorez pas quelle en fut la cause.

LE COMMANDEUR.

Non, Mademoiselle ; je sais que son fils a payé ses bienfaits de la plus noire ingratitude.

CÉLESTA.

Mon père est toujours irrité contre ce fils coupable.

LE COMMANDEUR.

Cela doit être. N'est-il pas l'auteur de tous ses maux ?

CÉLESTA.

Et cependant, je suis persuadé qu'il le regrette.

LE COMMANDEUR.

Je le crois sans peine. Quelque tort qu'un fils ait envers nous, la nature parle toujours en sa faveur.

CÉLESTA.

Il est si malheureux !

LE COMMANDEUR.

Qu'entends-je ! vous avez donc reçu de ses nouvelles ?

CÉLESTA.

M. le Commandeur !...

LE COMMANDEUR.

Parlez, Mademoiselle, ne craignez point...

CÉLESTA.

Je l'ai vu.

LE COMMANDEUR.

Vous l'avez vu ! et où s'est-il offert à vos regards ?

CÉLESTA.

Ce matin, dans la maison de son père.

LE COMMANDEUR.

Il a osé s'y présenter ?

CÉLESTA.

Le hasard l'y a conduit ; il est venu dans la maison paternelle, non comme un fils dont le retour est impatiemment attendu, mais comme un malheureux implorant d'une main étrangère quelques secours pour l'aider à soutenir sa misérable existence.

LE COMMANDEUR.

Que dites-vous ?... Il serait !...

CÉLESTA.

Couvert des haillons de l'indigence, plongé dans la plus affreuse misère, il est sans asile, sans ressources ; et... vous le dirai-je, M. le Commandeur ! sans les secours qui, ce matin, lui ont été prodigués par la bonne Maria, la faim allait mettre un terme à sa déplorable vie.

LE COMMANDEUR.

Quel tableau ! grand Dieu ! Et où est-il en ce moment ?

MARIA.

Ici, chez Bénini.

LE COMMANDEUR.

Qui l'avait amené en ce pays ?

CÉLESTA

Il se rendait à Florence, dans l'espoir d'y retrouver son père. Il m'a fait l'aveu de ses fautes, m'a peint toute l'horreur de sa situation..... non, jamais homme n'a souffert de tourmens plus affreux!... Ah! Monsieur le Commandeur, si vous voyiez sa douleur, son repentir, et surtout la misère dont il est accablé, votre cœur sensible serait ému, et vous feriez tout pour le rendre au bonheur.

LE COMMANDEUR.

Vous m'intéressez vivement, Mademoiselle! parlez, que puis-je pour lui ?

CÉLESTA.

Daignez vous joindre à moi, pour obtenir que son père lui pardonne.

LE COMMANDEUR.

Mais croyez-vous qu'Alberti consente ?...

CÉLESTA.

Mon père connaît votre amour pour la justice; il entendra nos prières, il me verra tomber à ses genoux, Justinio viendra lui-même implorer le pardon de ses erreurs, sa colère s'apaisera, il embrassera son fils, et nous serons tous heureux.

LE COMMANDEUR.

Justinio a de grands torts, mais ils sont l'effet de l'effervescence naturelle à son âge, et s'il n'a commis aucune action déshonorante, je puis, sans rougir, intercéder pour lui.

CÉLESTA.

Ainsi vous me promettez ?...

LE COMMANDEUR.

De vous seconder !... oui, Mademoiselle.

MARIA.

Quel bonheur !

LE COMMANDEUR.

Je vais trouver Alberti.

CÉLESTA.

Non, restez. Maria, prévenez mon père que Monsieur le Commandeur l'attend ici.

MARIA.

J'y vais, Mademoiselle, j'y cours. Oh ! mon pauvre maître, je pourrai donc enfin le voir heureux.

(Elle sort.)

CÉLESTA.

Ce lieu est favorable; tout le monde est maintenant occupé au château ; nous ne craignons point d'être troublés ; Justinio paraîtra dès que vous le jugerez convenable.

LE COMMANDEUR.

Mais il faudra l'avertir.

CÉLESTA.

Je m'en charge.

LE COMMANDEUR.

Allez donc. Alberti ne peut tarder à paraître, je vais me préparer à l'attaquer vigoureusement; vous vous joindrez à moi, et morbleu! je suis assuré que la victoire nous restera.

CÉLESTA.

Nous vous devrons le bonheur.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

LE COMMANDEUR.

Pauvre petite! sa candeur, sa beauté me touchent vivement. L'absence et les torts de Justinio n'ont pu le bannir de son cœur!... avec quelle chaleur elle me pressait de prendre sa défense!... Oui, oui, je la seconderai; corrigé par l'expérience et le malheur, Justinio réparera les fautes de sa jeunesse, il deviendra l'appui de son vieux père, et des jours de bonheur luiront encore pour mon cher Elvini. Il approche; allons, Alfieri, que ses premiers refus ne te découragent point; ne le quitte pas que tu n'aies obtenu le pardon de son fils.

SCÈNE XIV.

LE COMMANDEUR, ALBERTI.

ALBERTI.

Vous êtes seul, Commandeur? je vous croyais avec Célesta.

LE COMMANDEUR.

Elle me quitte à l'instant.

ALBERTI.

Maria m'a dit que vous désiriez me parler.

LE COMMANDEUR.

Oui, mon cher Elvini; laissons les jeunes gens se livrer aux plaisirs que leur offre cette fête, et causons un moment. Après une longue séparation, deux vieux amis ont bien des choses à se dire. Sais-tu que ta nièce est charmante?

ALBERTI.

Elle est ma seule consolation.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! tu dois être heureux maintenant.

ALBERTI.

Ah! Commandeur, le bonheur n'est plus fait pour moi.

LE COMMANDEUR.

Comment!... ah! je conçois. Qu'est devenu ton fils depuis votre séparation?

ALBERTI.

Je l'ignore.

LE COMMANDEUR.

Tu ne l'as pas revu ?

ALBERTI.

Ah ! que jamais il ne s'offre à mes regards ! rien désormais ne saurait me rapprocher de lui.

LE COMMANDEUR.

Tu as tort. Si son cœur s'était ouvert au repentir, s'il gémissait de ses erreurs, Elvini, tu lui pardonnerais : il est ton fils, et dans le cœur d'un père, l'indulgence l'emporte sur tout autre sentiment.

ALBERTI.

Ignorez-vous donc tous les maux qu'il m'a causés ?

LE COMMANDEUR.

Je n'ignore rien. Mais est-il seul coupable des erreurs que tu lui reproches ?... N'as-tu pas en quelque sorte partagé ses erreurs ?

ALBERTI.

Moi !

LE COMMANDEUR.

Elvini, je suis trop ton ami pour n'avoir pas le droit de te dire la vérité. Dans son enfance, Justinio fut l'objet de toutes tes affections ; tu volais au-devant de ses moindres désirs ; tout, dans la maison, devait céder à

ses caprices, et jamais tu ne sus faire envers lui un usage salutaire de ton autorité.

ALBERTI.

Oui, je l'ai trop aimé !... voilà le seul reproche que l'on puisse me faire.

LE COMMANDEUR.

Il est bien grave. La faiblesse des pères est presque toujours la première cause de la mauvaise conduite des enfans. Quand tu le plaças chez le grand-duc, quel âge avait-il?

ALBERTI.

Dix-neuf ans.

LE COMMANDEUR.

Et c'est dans un âge aussi tendre que, sans guide, sans expérience, tu le jettes au milieu d'un monde corrompu où il devait trouver un écueil à chaque pas? qu'en est-il résulté?... Il a fait de mauvaises *connaissances*: cela ne pouvait être autrement.

ALBERTI.

Il m'a méconnu, chassé!

LE COMMANDEUR.

Ah! c'est là le plus grand de ses torts!

ALBERTI.

Ma ruine est son ouvrage.

LE COMMANDEUR.

Lui-même avait été trompé par les misérables qui s'étaient emparés de sa confiance.

ALBERTI.

Enfin, il a creusé la tombe de sa malheureuse mère !

LE COMMANDEUR.

Cette perte est irréparable, pour lui surtout. Si ton épouse existait, crois-tu qu'elle voulût partager ton ressentiment ? Non ; connais mieux le cœur d'une mère. Tu l'entendrais te dire : « Justinio fut coupable, » mais il est ton fils ; il eut de grands torts, » mais il n'en est point qu'un long repentir » n'efface. » Représente-toi ce fils si longtems l'objet de ta tendresse, et maintenant courbé sous le poids de l'infortune ; il n'a pas un ami qui veuille le secourir, pas un asile où il puisse reposer sa tête; en proie à tous les maux, poursuivi par l'indigence, ton fils, l'héritier de ton nom, est réduit à implorer de la pitié des hommes quelques alimens grossiers que souvent on lui refuse.

(En ce moment, Justinio et Célesta paraissent au fond avec Maria, qui a été au-devant d'eux.)

ALBERTI.

Que dites-vous, Commandeur ? il se pourrait !...

LE COMMANDEUR.

Oui, tel est en ce moment le sort du malheureux Justinio.

ALBERTI.

D'où savez-vous ?...

LE COMMANDEUR.

Il est ici, près de toi. Eh bien! Elvini, ton cœur n'est pas ému ? persistes-tu dans ta cruelle résolution ! veux-tu l'accabler encore du poids de ta haine !

ALBERTI.

Commandeur, épargnez-moi !

LE COMMANDEUR.

Non, tu es attendri, des pleurs mouillent tes paupières ! allons, allons, ne sois point sourd au cri de la nature, ouvre tes bras à ton fils, et que tout soit oublié !

ALBERTI.

Moi ! consentir à le voir !

LE COMMANDEUR.

Il le faut. Elvini, si tu pouvais résister à la vue de ton fils malheureux et repentant, tu serais le plus insensible des hommes.

ALBERTI.

Qu'exigez-vous de moi !... puis-je !...

LE COMMANDEUR.

Oui, oui, tu te rends à nos vœux, ton cœur s'ouvre à la clémence : Justinio, Célesta, tombez aux pieds de votre père.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, JUSTINIO, CÉLESTA, MARIA.

CÉLESTA et JUSTINIO, aux genoux d'Alberti.

O MON père !

ALBERTI.

Que vois-je ! grand Dieu !

JUSTINIO.

O mon père ! ne me repoussez pas de votre sein ; je fus ingrat envers vous ; mais cinq années de misère n'ont-elles pas assez expié ma conduite coupable ?

ALBERTI, d'une voix entrecoupée.

Le malheureux ! dans quel état !

JUSTINIO.

Hélas ! depuis l'instant où j'outrageai mon père, le malheur n'a cessé de me poursuivre : oubliez mes torts ; vous seul pouvez mettre un terme à mes douleurs. O mon père ! daignez m'accorder un pardon sans lequel je ne puis supporter l'existence.

CÉLESTA.

Ah ! je vous en conjure, ne le refusez pas, il est si malheureux !

LE COMMANDEUR.

Allons, Elvini, me faudra-t-il aussi tomber à tes genoux ?

ALBERTI.

Je ne puis résister... mes enfans, levez-vous, levez-vous... Justinio, je consens...

MARIA.

On vient.

LE COMMANDEUR.

Le diable soit !

MARIA.

C'est M. le Comte... Un chef de sbires l'accompagne...

LE COMMANDEUR.

Un chef de sbires !

ALBERTI.

C'est sans doute à moi qu'il veut parler.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE, UN OFFICIER DE SBIRES.

LE COMTE.

Pardon, je vous dérange peut-être : mais cet officier demande M. Alberti ; il a, dit-il, quelque chose de très-pressant à lui communiquer. Inquiet de votre longue absence, je lui ai offert de guider ses pas auprès de vous.

ALBERTI.

Je vous remercie, M. le Comte. (*A l'Officier.*) Que me voulez-vous ?

L'OFFICIER.

Seigneur podesta, au nom du barigel de Cappaccio, je vous remets cet écrit, dont vous devez de suite prendre connaissance, afin d'exécuter promptement les ordres qu'il renferme.

ALBERTI.

Il suffit.

(L'Officier sort.)

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, excepté L'OFFICIER.

LE COMTE.

Si je suis importun, je me retire.

ALBERTI.

Vous ne pouvez l'être, M. le Comte.

LE COMMANDEUR.

Reste, Léon. Tu aimes Alberti, prends part à son bonheur; jouis du spectacle le plus intéressant qui puisse s'offrir à tes regards, un fils repentant, et un père offensé qui pardonne.

LE COMTE.

Qu'entends-je !

ALBERTI.

Il m'est ordonné de prendre de suite connaissance de cet ordre : vous permettez, Commandeur... mon devoir...

LE COMMANDEUR.

Doit passer avant tout. Lis.

ALBERTI. Il brise le cachet, tire une lettre et un autre papier, jette le papier qui les enveloppait, et lit après avoir hésité quelques instans.

« Un misérable qui vient de commettre » plusieurs vols à main armée sur le territoire du royaume de Naples, et particulièrement aux environs d'Otrante...

LE COMMANDEUR.

D'Otrante !

ALBERTI.

» Erre maintenant dans ces cantons. A l'époque où il a commis ses derniers forfaits, » il était vêtu d'un habit de couleur brune et » enveloppé d'un grand manteau rouge.

LE COMMANDEUR.

C'est cela.

ALBERTI.

» Je ne puis vous donner de renseignemens » plus exacts ; ce scélérat prenant chaque » jour de nouveaux déguisemens, il a été » impossible de se procurer son signalement. » Employez tous les moyens pour que ce » grand coupable tombe entre vos mains. Il » a été jugé par contumace. Si vous parvenez

» à vous saisir de lui, faites exécuter sans » délai l'arrêt qui le condamne, et que vous » trouverez joint au présent ordre.

» *Signé* BRESCIDA, barigel de Cappaccio. »

LE COMMANDEUR.

Cela est particulier.

LE COMTE.

Qu'avez-vous donc, Commandeur?

LE COMMANDEUR.

Tu le sauras.

ALBERTI.

Voici le jugement. (*Il lit.*) « De par le roi, » le tribunal suprême condamne à la peine » de mort le nommé..... » Dieu! qu'ai-je lu!

LE COMMANDEUR.

Qu'y a-t-il?

LE COMTE.

Quel effroi!

CÉLESTA.

Mon père!

ALBERTI, relisant.

Non : je ne m'étais pas trompé!... ah! ce nouveau coup manquait à mon infortune.

LE COMMANDEUR.

Ses genoux faiblissent!

CÉLESTA.

Grand Dieu!

JUSTINIO.

Que vois-je, mon père!...

ALBERTI, le repoussant avec horreur.

Ne m'approche pas, misérable!

CÉLESTA.

Qu'entends-je?

LE COMTE.

Que dit-il?

LE COMMANDEUR.

Elvini, reviens à toi.

JUSTINIO.

Quoi! mon père!...

ALBERTI.

Fuis!... Par pitié, Commandeur, éloignez ce monstre: sa vue me fait horreur!

CÉLESTA.

Qu'a-t-il donc fait? grand Dieu!

LE COMMANDEUR.

Elvini!...

JUSTINIO.

O mon père! pourquoi ma présence vous est-elle odieuse? Tout à l'heure, encore....

ALBERTI.

Et l'infâme a eu l'audace de se présenter devant moi!... venais-tu jouir de ma honte, de ma douleur?..... venais-tu hâter le terme de ma vie?

JUSTINIO.

Quels reproches cruels !

ALBERTI.

C'était peu pour toi d'avoir outragé ton père ; tu as déshonoré sa mémoire !

TOUS, excepté Justinio.

Oh Ciel !

ALBERTI.

Et cette terre où tu avais trouvé un asile a été souillée par tes forfaits.

JUSTINIO.

Mes forfaits !

ALBERTI.

Frémis maintenant du sort qui te menace : misérable ! le glaive des lois est levé sur ta tête, et c'est ton père qu'on charge du soin de te livrer aux bourreaux...

JUSTINIO.

Mon père !

CÉLESTA.

Mon sang se glace !

LE COMMANDEUR.

Elvini, explique-toi.

ALBERTI.

Connaissez tous ma honte et mon malheur !... Ce scélérat, convaincu du plus noir attentat ; ce monstre que la justice m'ordonne de poursuivre...

CÉLESTA, MARIA.

Je frémis...

LE COMMANDEUR.

Eh bien ?

ALBERTI, désignant Justinio.

Le voilà.

TOUS.

Dieu !

JUSTINIO.

Moi !... C'est une imposture.

LE COMMANDEUR.

Non, non ; cela n'est pas possible.

ALBERTI.

Vous osez douter encore ?... Tenez, lisez vous-même. « Le tribunal suprême condamne » à la peine de mort le nommé Justinio d'Elvini, né à Florence... »

LE COMMANDEUR.

Je reste confondu !

CÉLESTA.

Et je respire encore !

LE COMTE, MARIA.

Quelle horreur !

JUSTINIO.

Non, mon père !... non, M. le Commandeur !.... gardez-vous de m'accuser !.... Le crime qu'on m'impute est affreux !.... mais, je vous le jure, mes mains sont innocentes,

et mon cœur ne me reproche rien. Qu'on me fasse paraître devant mes juges ; qu'on me confronte avec mes complices ; qu'on me fasse connaître mes accusateurs.

ALBERTI.

Il ose nier !..... Eh bien ! réponds : comment ton nom, celui de ton pays se trouvent-ils sur cet arrêt ?... comment ?....

CÉLESTA.

Il serait coupable !....

JUSTINIO.

Daignez m'entendre.

ALBERTI.

Fuis, misérable ! aujourd'hui je veux bien me rappeler encore que je suis ton père ; demain je serais forcé de n'être que ton juge.

JUSTINIO, se jetant à genoux.

O mon père ! prenez pitié de votre fils.

ALBERTI.

Va chercher un asile dans des lieux où ta mémoire ne soit point en horreur !.... Évite le supplice qui t'attend ; gémis sur tes crimes, et emporte dans ton cœur le mépris public et la malédiction de ton père.

JUSTINIO.

Mon père !

ALBERTI.

Fuis, te dis-je ! ou je te livre aux sbires.

LE COMMANDEUR.

Arrête, Elvini! .. fuyez, Justinio.

CÉLESTA.

Fuis, malheureux!

MARIA, LE COMTE, LE COMMANDEUR, avec l'accent de la plus grande terreur.

Sauvez-vous! sauvez-vous!

JUSTINIO.

Ah! je succombe à tant de maux!

(Justinio tombe mourant sur le devant de la scène; Célesta, le Comte, le Commandeur, essaient d'éloigner Alberti, tandis que le vieillard irrité, le front menaçant, les bras étendus, et ses regards tournés vers le Ciel, semble appeler la malédiction céleste sur la tête de son fils.)

La toile tombe.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une partie du parc de Vicentini. A gauche est un mur qui borde les coulisses et ferme cette partie du théâtre. Dans ce mur est pratiquée une petite porte qui donne sur la campagne. A droite, un petit bosquet au milieu duquel est une statue. Au fond, sur les côtés, et notamment près du mur, des arbres, des buissons formant un taillis très-épais.

SCÈNE I.

ALBERTI, LE COMTE.

LE COMTE.

C'est vous, Alberti !...

ALBERTI.

Ah ! M. le Comte, où est Justinio ?

LE COMTE.

Ici près, chez Bénini. Le Commandeur et moi, touchés de sa triste situation, nous l'y avons transporté. Maria lui a prodigué ses soins, et maintenant il a repris l'usage de ses sens.

ALBERTI.

Il est perdu !

LE COMTE.

Perdu !

ALBERTI.

L'officier qui commande les sbires, le même qui m'apporta cet ordre fatal...

LE COMTE.

Eh bien ?

ALBERTI.

Il a fait prendre dans les environs des renseignemens sur le coupable, et a été informé que Justinio s'était réfugié dans ce parc.

LE COMTE.

Oh ! Ciel !

ALBERTI.

En ce moment il le parcourt afin de s'assurer de sa personne.

LE COMTE.

Et ne pouvez-vous...

ALBERTI.

Rien. Que Justinio s'éloigne, qu'il fuie..., Je n'enverrai point sur ses traces, mais c'est tout ce que je puis.

LE COMTE.

Le danger n'est point encore imminent ; j'espère qu'on n'ira point le chercher dans l'asile que nous lui avons choisi. Le Commandeur est en cet instant près de lui : il le presse, l'interroge, et peut-être tirera-t-il de lui des aveux...

ALBERTI.

Qui confirmeront sa honte et mon malheur !

LE COMTE.

Calmez votre douleur, respectable Elvini ; renfermez dans votre sein les chagrins qui vous dévorent, et surtout ne laissez rien soupçonner. Fiez-vous à la prudence de mon oncle, à mon zèle, et croyez que je n'épargnerai rien pour vous rendre au bonheur.

ALBERTI.

Vous, M. le Comte !

LE COMTE.

Oui, Elvini : je connais le motif des refus de Célesta, je sais que tout espoir m'est désormais interdit ; mais j'ai des torts à réparer envers vous, envers votre nièce ; et dussé-je être à jamais malheureux, je remplirai mes devoirs.

ALBERTI.

Oh ! Ciel ! un fils que je chérissais, pour qui j'aurais donné ma vie ! et peut-être suis-je condamné à le voir courbé sous le poids des chaînes, chargé de crimes et de honte, marcher au supplice qu'il n'a que trop mérité !.... et c'est moi qu'on oblige ! ... malheureux que je suis !

LE COMTE.

Voici le Commandeur.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

Du courage, morbleu ! la vérité sera connue.

ALBERTI.

Que dites-vous, Commandeur ?

LE COMMANDEUR.

Rassure-toi, Elvini. Je viens de voir ton fils ; il a déposé ses secrets dans mon sein ; il m'a tout confié, et je ne puis douter de son innocence.

ALBERTI.

Il vous trompe.

LE COMMANDEUR.

Non. Son récit porte l'empreinte de la vérité Il ne m'a point dissimulé ses torts ; il s'avoue coupable, mais envers toi seulement. Elvini, si tu l'avais entendu, tu ne pourrais que le plaindre. Son accent est si vrai, ses plaintes si touchantes !.... Tant de calme et de tranquillité ne saurait être le partage du crime.

ALBERTI.

Mais comment détruira-t-il les accusations portées contre lui ?

LE COMMANDEUR.

En prouvant qu'il n'a jamais été à Otrante, mais que depuis son départ de Florence il a vécu à Naples et à Messine; qu'à l'époque où ces crimes furent commis, il était en proie à une maladie dangereuse : en citant les gens qui l'ont employé, ceux chez lesquels il a logé, et le capitaine du bâtiment qui l'a ramené sur les côtes de Naples; enfin, moi-même, je pourrai attester en sa faveur.

ALBERTI.

Vous, Commandeur!

LE COMMANDEUR.

Oui, j'ai été attaqué sur la route d'Otrante.

LE COMTE.

Quoi! mon oncle!

LE COMMANDEUR.

Écoutez. J'étais parti d'Otrante à la chute du jour : au milieu d'un bois que j'étais obligé de traverser, un homme se présente à la tête de mon cheval, je saisis mes pistolets; mais au même instant plusieurs hommes armés sortent du taillis et m'entourent. J'étais seul, jugeant que la résistance serait inutile, je leur jette ma bourse : celui qui m'avait arrêté et qui paraissait le chef de ces misérables, m'adressa la parole et me dit: *Signor voyageur, continuez votre route, vous n'en voulions qu'à votre or.* Je partis

et lorsque je fus arrivé à Naples, je fis ma déposition aux autorités. Si Justinio eût été le chef de ces brigands, je le reconnaîtrais aujourd'hui; les traits de ce scélérat se sont gravés dans ma mémoire; il était, comme l'indique l'ordre dont tu es porteur, vêtu d'un habit de couleur brune; un manteau rouge était jeté sur ses épaules, et je crois que s'il paraissait devant moi... Elvini, avant peu, j'espère que tu seras convaincu de l'innocence de ton fils

ALBERTI.

Ah! Commandeur, vous me rendez la vie.

LE COMTE.

Mais quel moyen comptez-vous employer?

LE COMMANDEUR.

Je l'ignore. Cependant Justinio m'a donné des renseignemens qui pourraient me servir. Il y a ici quelqu'un dont les révélations me seront peut-être utiles; je veux l'interroger; allons au château.

LE COMTE.

Mais, Commandeur, vous ignorez qu'en ce moment on cherche Justinio; les sbires parcourent le parc.

LE COMMANDEUR.

Morbleu! il ne faut point qu'on découvre sa retraite; quelque sûr que je puisse être de son innocence, il faudra du tems pour en réunir les preuves.

LE COMTE.

On vient. C'est Maria.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, MARIA.

MARIA, portant un panier.

Ah ! mon Dieu ! M. Alberti, je vous cherche partout ; mademoiselle Célesta vous demande ; votre absence lui cause les plus vives alarmes.

ALBERTI.

Pauvre Célesta ! j'y vais.

LE COMMANDEUR.

Maria, ayez bien soin de votre prisonnier, et surtout que tout le monde ignore...

MARIA.

Oh ! soyez tranquille, M. le Commandeur ; Dieu merci, je ne suis ni curieuse, ni bavarde.

LE COMMANDEUR.

Mais vos enfans...

MARIA.

Ils ne savent rien.

LE COMMANDEUR.

A propos, où est-il, votre gendre ? j'ai besoin de lui parler. Si vous le voyez, dites-

lui de venir sur-le-champ me trouver au château.

MARIA.

Je n'y manquerai pas.

LE COMMANDEUR.

Viens, Elvini.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

MARIA.

Le secret!.... le secret!... oh! il n'y a pas de danger que je parle; surtout quand cela peut intéresser mon bon maître.... Eh bien! qu'on dise encore que les cartes sont trompeuses!... v'là pourtant ce qu'elles m'avaient annoncé! la peine, le malheur, *le blond*.... Quelle chose extraordinaire! ce *mendiant*, ce malheureux, c'est le *fils* de M. Alberti, le cousin de mademoiselle Célesta. Je voudrais bien savoir comment tout cela finira.... Eh! qui m'empêche de savoir?

SCÈNE V.

MARIA, BÉNINI, ZANETTA.

ZANETTA.

Maman?

BÉNINI.

Maman?

MARIA.

Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que vous me voulez ? En vérité, il n'y a pas moyen de rester un moment tranquille. Depuis tantôt, voilà trois fois que je commence mon jeu.... j'en suis restée sur l'as de carreau.

BÉNINI.

Ah ! mon Dieu, maman, que vous êtes donc farce avec vos cartes ! mais qu'est-ce que vous y voyez ?

MARIA.

Tout, tout absolument. Enfin, mes enfans, ce que je vous ai prédit ce matin n'est-il pas arrivé ?

ZANETTA.

Pas tout-à-fait ; car vous avez dit que ce jeune homme ferait plaisir à tout le monde.

BÉNINI.

Oui, un joli plaisir ! depuis qu'il a paru, M. Alberti est comme un désespéré, M. le Commandeur est comme un diable... mademoiselle Célesta pleure comme une Madeleine ; M. le Comte est triste comme un amant qui a perdu sa maîtresse, la fête est gaie comme un enterrement, et moi, ça me rend bête comme...

MARIA.

Comme à l'ordinaire.

BÉNINI.

Non, maman, je crois qu'il y a aujourd'hui quelque chose de plus, et c'est bien fait pour ça. Ah ! mais, vous ne savez pas ? les gens de justice qui sont dans le château : ils cherchent partout votre protégé ; et, excepté M. Alberti, M. le Commandeur, M. le Comte, vous, moi et ma femme, personne ne sait qu'il est caché dans ma maison.

MARIA.

Ne t'avise pas d'en parler.

BÉNINI.

Oh ! soyez tranquille. Je ne suis pas capable de dénoncer personne ; je voudrais seulement le voir bien loin de chez moi, parce qu'enfin si c'est un espion...

MARIA.

Peux-tu le penser ? si cela était, M. Alberti ne l'aurait-il pas fait arrêter ? M. le Commandeur le prendrait-il sous sa protection ?

BÉNINI.

Mais enfin, qu'est-ce que c'est que ce jeune homme ?

MARIA.

Comment veux-tu que je le sache ? Cet as de carreau... bien sûr nous aurons une lettre.

BÉNINI.

Eh mon Dieu ! maman, quel plaisir avez-vous à faire comme ça la bohémienne ?

MARIA, quittant ses cartes.

Qu'appelles-tu bohémienne ?

BÉNINI.

Pourquoi que vous retenez ma femme ?

MARIA.

Eh ! je ne la retiens pas, ta femme : au contraire, tu es curieux, bavard ; tu veux tout savoir !... Eh bien ! tu ne sauras rien.

BÉNINI.

Qu'est-ce que ça me fait ?

ZANETTA.

Ah ! maman !

MARIA.

Non, non, je ne touche plus à mes cartes. Ah ! je fais la bohémienne !

ZANETTA.

Oh ! le vilain ! moi qui aurais eu tant de plaisir !...

BÉNINI.

Ne crois-tu pas que tu saurais quelque chose ? qu'est-ce que ça dit, ces cartes ? des bêtises !.... Allons, viens avec moi, tu en apprendras bien davantage.

MARIA.

Oui, va-t'en ; car j'oubliais de te dire que M. le Commandeur veut te parler.

BÉNINI.

J'y vas.

MARIA.

Quant à Zanetta, il faut qu'elle porte chez toi ce panier qui contient quelques provisions.

BÉNINI.

Comment ! maman, vous voulez que ma femme aille seule trouver ce jeune homme ?

MARIA.

Eh ! sans doute. N'as-tu pas peur ?

BÉNINI.

Dame !

MARIA.

Va, va, ma fille, va. (*A Zanetta.*) Tu viendras me rejoindre, nous ferons les cartes ensemble, et ton mari n'en saura rien.

BÉNINI, qui a entendu les derniers mots.

Comment ! je ne saurai rien ! qu'est-ce qui se trame donc ?...

MARIA.

Veux-tu marcher ?

ZANETTA.

Sois tranquille. Tiens, je vais te reconduire. Ça me fera prendre le chemin le plus long ; mais...

BÉNINI.

Ah ! que t'es gentille !

MARIA.

Êtes-vous enfin décidés ? c'est bien heureux ! partons.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

JUSTINIO, seul.

(Il entre précipitamment et regardant toujours derrière lui, comme un homme qui craint d'être poursuivi.)

Ils ne m'ont point aperçu... Quel sort affreux !... n'avoir rien à se reprocher, et être obligé de fuir devant les sbires !... Heureusement encore que je les ai vus de loin se diriger vers la maison qui me servait d'asile, et que j'ai pu en sortir avant qu'ils ne fussent arrivés. Ce lieu est éloigné du château, il est peu fréquenté, respirons... Hélas ! c'est peu de tout ce que j'ai souffert pendant cinq années; il faut qu'à l'instant où je retrouve Célesta, où je vais recevoir le pardon de mon père, le destin me replonge dans un abîme effroyable. J'entends marcher... ce sont eux sans doute.... ils me cherchent.... où fuir ?.... Que vois-je ? c'est cet infâme Rozelli !.... il approche... des deux côtés la fuite est impossible... je suis perdu. Ah ! plaçons-nous derrière cette statue, peut-être s'éloigneront-ils sans m'apercevoir.

(Il se place derrière les buissons qui entourent la statue.)

SCÈNE VII.

JUSTINIO caché, STÉPHANO, L'OFFICIER DES SBIRES, SBIRES.

(Stéphano arrive et paraît agité. Les sbires sortent du taillis et l'entourent.)

L'OFFICIER.

Halte là. Vous êtes du château ?

STÉPHANO.

Oui, Messieurs. (*A part.*) Que diable me veulent-ils ?

L'OFFICIER.

Avez-vous aperçu quelqu'un se cacher dans le parc ?

STÉPHANO.

Non, je n'ai vu personne.

L'OFFICIER.

Ce misérable nous échapperait !

STÉPHANO.

Et qui cherchez-vous donc ?

L'OFFICIER.

Un coquin, un scélérat que la justice réclame ; Justinio.

STÉPHANO.

Justinio ! et qu'est-ce que c'est donc que ce Justinio ?

L'OFFICIER.

Comment ! vous ne savez rien ?

STÉPHANO.

Non, rien du tout.

L'OFFICIER.

Ce brigand qui a commis tant de vols sur la route d'Otrante.

STÉPHANO, à part.

Ah ! mon Dieu !

L'OFFICIER.

Hein ?

STÉPHANO.

Oui, je crois que... j'en ai entendu parler. Et c'est ici que vous le cherchez ?

L'OFFICIER.

Sans doute, on l'a vu s'introduire dans le parc ; il était accompagné du garde-chasse de M. le Comte : personne ne l'a vu sortir, il faut bien qu'il soit ici.

STÉPHANO.

J'y suis... un homme mal vêtu ?

L'OFFICIER.

C'est cela.

STÉPHANO.

Je l'ai aperçu tantôt. Bénini, le garde-chasse, l'a conduit dans cette petite maison qu'il occupe...

L'OFFICIER.

Nous venons de la visiter, et nous n'avons rien trouvé. N'importe, nous allons continuer nos recherches, et il aura beau se cacher, il faudra que tôt ou tard il tombe entre nos mains.

STÉPHANO.

Eh bien ! soyez tranquilles, Messieurs ; cherchez de votre côté, je vais voir du mien, et je vous promets, si je peux mettre la main dessus, de vous le livrer sur-le-champ.

L'OFFICIER.

A la bonne heure ; vous êtes un brave homme. Adieu.

STÉPHANO.

Bonne chance.

(Les sbires s'éloignent.)

SCÈNE VIII.

JUSTINIO caché, STÉPHANO, RIBALDI.

STÉPHANO.

Les voilà partis !

JUSTINIO, à part.

Ils sont éloignés !

RIBALDI, entrant précipitamment.

Quoi ! tu restes ici dans l'inaction, quand le plus grand péril te menace ?

STÉPHANO.

Moi ! qui te l'a dit ?

RIBALDI.

Comment ! ces sbires ?...

STÉPHANO.

Eh bien ! je les quitte !

RIBALDI.

Mais ils te cherchent !

STÉPHANO.

C'est Justinio qu'ils cherchent.

RIBALDI.

Et tu ne crains pas ?...

STÉPHANO.

Je ne crains rien. Ce qui m'étonne, c'est que Justinio se trouve ici ; comment y est-il venu ?

RIBALDI.

Tu crois donc que ce n'est pas toi ?..

STÉPHANO.

C'est bien moi qu'on veut arrêter ; mais c'est Justinio qu'on poursuit.

JUSTINIO, à part.

Qu'entends-je ?

STÉPHANO.

Sa mauvaise étoile l'aura sans doute conduit dans ce pays, il n'aura point caché son nom, et tous les sbires se seront mis à ses

trousses. Que je fus bien inspiré quand, en me mettant à votre tête, je pris le nom de cet odieux Justinio !

JUSTINIO, à part.

Que dit-il ?

STÉPHANO.

Il m'a donné un coup d'épée qui lui coûtera cher ; s'il tombe entre les mains des sbires, toutes les recherches cesseront, et je pourrai sans crainte m'éloigner de ces lieux.

JUSTINIO, à part.

Quel tissu d'horreurs !

RIBALDI.

J'en serais fâché cependant ; car enfin ce pauvre diable est innocent, et s'il est arrêté, il est possible qu'il périsse.

STÉPHANO.

Qu'est-ce que cela fait ?

RIBALDI.

Cela fait beaucoup. Tiens, je ne vaux guère mieux que toi, mais à ta place, je ne serais pas tranquille.

STÉPHANO.

Toi !

RIBALDI.

Non, je serais tourmenté ; quand je fais mal, c'est à mes risques et périls : je ne souffrirais pas qu'un autre prît ma part du butin, mais je ne voudrais pas non plus qu'un mal-

heureux payât pour moi ; il me semble que j'aurais toujours sa mort à me reprocher. Cela te portera malheur.

STÉPHANO.

Peste ! les beaux principes !... Tu parles aujourd'hui comme un prédicateur ! allons, allons, laisse là tes scrupules, et occupons-nous de notre affaire. Il faut que je me dépêche, car je crains ce maudit Commandeur ; je l'ai vu me fixer à plusieurs reprises, et chaque fois ses regards m'ont intimidé ; on aurait dit qu'il cherchait à lire dans mon ame.

RIBALDI.

Heureusement que cela n'est pas facile.

STÉPHANO.

Et plus heureusement encore je serai demain assez loin de lui pour n'avoir rien à craindre de ses observations.

RIBALDI.

Tu tiens donc toujours à l'enlèvement de cette belle Célesta ?

JUSTINIO, à part.

Ils parlent de Célesta !

STÉPHANO.

Sans doute ; combien serez-vous ?

RIBALDI.

Cinq.

STÉPHANO.

C'est bien peu.

RIBALDI.

Eh ! parbleu ! c'est assez pour enlever une jeune fille !

SUSTINIO, à part.

Enlever !

STÉPHANO.

C'est par cette porte que tu les introduiras dans le parc.

RIBALDI.

Qui me l'ouvrira ?

STÉPHANO.

En voici la clé.

RIBALDI, la prenant.

Bien.

STÉPHANO.

Soyez ici au coucher du soleil ; cachez-vous dans ce taillis, et attendez que je vienne vous y chercher.

RIBALDI.

Nous y serons.

STÉPHANO.

Pars, et sois exact.

RIBALDI.

Sois tranquille. (*Il fait quelques pas et revient.*) N'oublie pas de visiter le coffre de Monseigneur.

STÉPHANO.

N'aie pas peur; j'ai pour ces sortes de choses une mémoire délicieuse.

RIBALDI.

De la probité, surtout!

STÉPHANO.

C'est bien à moi qu'il faut recommander cela.

RIBALDI.

Allons, je me fie à toi.

STÉPHANO.

Et tu fais bien. Mais écoute, Ribaldi, craiute de surprise, va-t'en par le sentier qui traverse le bois.

RIBALDI.

Je le veux bien.

(Il ouvre la porte et s'éloigne.)

JUSTINE, à part.

Les misérables!

STÉPHANO, à part.

Oui, va, tu as raison de te fier à moi! dès que le Comte s'oppose à l'enlèvement, je n'ai plus aucun intérêt à l'entreprendre, mais j'ai dû cacher ce changement au cher Ribaldi. Pendant qu'il répandra l'alarme dans cette partie du château, je saurai m'introduire dans le cabinet du Comte, j'y prendrai le plus que je pourrai, et je serai déjà loin avant qu'on se soit aperçu...

RIBALDI, rouvrant la porte.

Dis donc.

STÉPHANO.

Tu es encore là?

RIBALDI.

Et de quel sentier me parles-tu ? il y en a trois ou quatre.

STÉPHANO.

Attends, attends, je vais te le montrer.

RIBALDI.

Viens donc.

(Ils sortent ensemble; la porte reste entr'ouverte.)

SCÈNE IX.

JUSTINIO, ensuite ZANETTA.

JUSTINIO.

Scélérats ! je saurai déjouer vos infâmes complots. Mais comment prévenir mon père!... je ne puis me présenter au château ; je serai reconnu, arrêté ! .. Que vois-je!... Zanetta!... hâtons-nous d'écrire quelques mots que je la chargerai de remettre...

(Il tire des tablettes, en déchire une feuille, et écrit vivement quelques mots au crayon.)

ZANETTA, rentrant.

Ah ! quel malheur, je ne l'ai pas trouvé! ce pauvre jeune homme, il n'y est plus.

JUSTINIO.

St, st, Zanetta.

ZANETTA.

Ah ! bon ! vous êtes...

JUSTINIO.

Silence.

ZANETTA.

Ah ! mon Dieu, qu'y a-t-il donc ?

JUSTINIO.

Vous aimez M. Alberti ?

ZANETTA.

De tout mon cœur.

JUSTINIO.

Hâtez-vous donc de lui remettre cet écrit ; des scélérats conspirent contre lui, contre sa nièce...

ZANETTA.

Des scélérats ! où sont-ils ?

JUSTINIO.

Ici même, dans ce château : ne perdez pas un instant : il y va du bonheur, de la vie de votre maître.

ZANETTA.

Et qui vous a donc ?...

JUSTINIO.

Je ne puis vous en dire davantage : les sbires ont visité ma retraite ; ils n'y reviendront

pas, et je me hâte d'y retourner. De la prudence : adieu.

(Il s'éloigne précipitamment.)

SCÈNE X.

ZANETTA, STÉPHANO.

ZANETTA.

Comme il m'a effrayée!

STÉPHANO, rentrant par la petite porte sans être vu de Zanetta.

Zanetta! aurait-elle écouté?...

ZANETTA.

J'en suis encore toute tremblante...

STÉPHANO, s'approchant.

C'est vous, charmante?...

ZANETTA, reculant avec effroi.

Ah!... ah! mon Dieu! vous m'avez fait bien peur, M. Stéphano.

STÉPHANO.

Ce n'était pas mon intention; mais, en effet, vous paraissez bien troublée... Qui peut vous agiter à ce point?

ZANETTA.

Rien, M. Stéphano; oh! rien du tout.

STÉPHANO, désignant le papier.

Serait-ce billet?

ZANETTA.

Ah! mon Dieu ! non.

STÉPHANO.

Avouez de bonne foi que c'est quelque petit poulet bien tendre que vous veniez lire ici en cachette du pauvre Bénini.

ZANETTA.

Vous vous trompez bien fort : car ce billet est pour M. Alberti. Apprenez qu'il y a ici des coquins...

STÉPHANO.

Ici ?

ZANETTA.

Oui, oui, ici ; des coquins...

STÉPHANO, à part.

Diable ! cela pourrait bien me regarder. (*Haut.*) Et que pouvons-nous craindre ?

ZANETTA.

Je ne sais ; mais on m'a dit que ce billet devait préserver M. Alberti et mademoiselle Célesta des dangers qui les menacent.

STÉPHANO, à part.

Serions-nous découverts ? (*Haut.*) Et qui vous a remis ce papier ?

ZANETTA.

Oh ! par exemple, c'est ce que je ne puis vous dire : mais laissez-moi, car on m'a bien recommandé de ne pas perdre un

instant, et vous ne voudriez point exposer M. Alberti.

STÉPHANO.

Non, sans doute : mais cet avis peut être faux... Croyez-moi, ne le lui montrons pas.

ZANETTA.

Et s'il est vrai ?

STÉPHANO.

Il faut nous en assurer, et dans ce cas, nous le porterons ensemble à M. le Commandeur.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, BÉNINI, au fond.

BÉNINI, sans être vu.

Encore ce Stéphano avec ma femme ! j'en étais sûr.

STÉPHANO.

Allons, ma chère Zanetta, donnez-moi ce billet.

BÉNINI, à part.

Il y a un billet !

STÉPHANO.

Je brûle de le lire.

BÉNINI, à part.

Ah ! tu brûles... je vais te rafraîchir.

ZANETTA.

Allons, j'y consens, M. Stéphano : mais songez...

STÉPHANO.

Oh ! soyez tranquille.

ZANETTA.

Le voici,

STÉPHANO, avec joie.

Je le tiens !

BÉNINI, paraissant, et l'arrachant des mains de Stéphano.

Du tout : c'est moi qui le tiens !

ZANETTA.

Mon mari !

STÉPHANO.

Fâcheux contre-temps !

BÉNINI.

Ah ! ah ! je vous y prends. Ah ! vous avez des tête-à-tête, des rendez-vous, des secrets, des billets doux... Femme perfide !

ZANETTA.

Allons, v'là qu'i' va croire aussi...

BÉNINI.

Elles ont pourtant raison, ces maudites cartes ! Le voilà, l'as de carreau de maman, le voilà...

STÉPHANO.

Bénini, vous vous trompez.

BÉNINI.

Du tout, je ne me trompe pas : c'est vous qui me trompiez, et joliment, encore ; mais je sais tout, et je vais venger mon honneur.

ZANETTA.

Il est fou !

STÉPHANO.

Votre honneur ?

BÉNINI.

Oui, mon honneur : séducteur, enjôleur !.. En avant, mon couteau de chasse.

ZANETTA.

Bénini !

STÉPHANO.

Arrêtez !

BÉNINI.

Il a le fil, je vous en préviens.

STÉPHANO.

Mais, mon ami...

BÉNINI.

Défendez-vous.

STÉPHANO.

Je suis sans armes !

BÉNINI.

C'est égal : en garde.

STÉPHANO.

Et avec quoi ?

BÉNINI.

Ce ne sont pas mes affaires : allons, allons.

STÉPHANO.

Laissez-moi m'éloigner,

BÉNINI.

Vous ne sortirez pas.

STÉPHANO.

C'en est trop, et je vais...

BÉNINI.

Vous ne sortirez pas.

(Bénini s'y oppose ; Zanetta retient son mari ; Stéphano profite de ce moment pour s'échapper.)

BÉNINI.

Veux-tu me lâcher, veux-tu me lâcher ?... ah le coquin ! il s'en va. Arrête, arrête.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

Qu'y a-t-il, quel est ce bruit ?

BÉNINI.

Oh ! M. le Commandeur, ce coquin de Stéphano...

LE COMMANDEUR.

Qu'a-t-il fait ?

BÉNINI.

Ce qu'il a fait... il a séduit ma femme. J'ai surpris Zanetta lui donnant un billet.

LE COMMANDEUR.

Un billet !

BÉNINI.

Le voilà. Si je savais lire, j'y verrais de belles choses.

ZANETTA.

Ne l'écoutez pas, M. le Commandeur; c'est vrai qu'il est arrivé au moment où, cédant aux instances de M. Stéphano, j'allais lui donner ce petit papier; mais je vous jure qu'il était destiné à M. Alberti.

LE COMMANDEUR.

Alberti !

BÉNINI.

C'est une menteuse.

LE COMMANDEUR.

Laisse-la dire. De qui le tenez-vous ?....

ZANETTA.

Il m'a été remis par ce jeune homme qui est caché dans notre maison; il m'a assuré que cela devait préserver M. Alberti et mademoiselle Célesta du plus grand malheur.

LE COMMANDEUR.

Qu'entends-je ?.... (*Prenant le billet des mains de Bénini.*) Ce billet est écrit au crayon, assurons-nous de la vérité.

BÉNINI.

Ce n'est donc pas un billet doux ?...

LE COMMANDEUR.

Non, jaloux ! (*Lisant à voix basse.*) « O » mon père ! des scélérats trament contre » vous les plus noirs complots ; on veut vous » enlever Célesta. C'est ce soir que ce projet » affreux doit s'exécuter. Tenez-vous sur vos » gardes, et faites saisir l'infâme Stéphano. » Qu'ai-je lu !

BÉNINI, à part.

J'aurais pourtant bien voulu savoir ce que ça chantait.

LE COMMANDEUR

Et cet avis est de Justinio ! Comment a-t-il été instruit des projets de ce misérable ?...

ZANETTA.

Comme il a l'air en colère !

LE COMMANDEUR.

Ne perdons pas une minute, et n'épargnons rien pour connaître tous les détails de cet affreux complot. Béni ! !

BÉNINI.

Monseigneur.

LE COMMANDEUR.

Cherche Alberti, remets-lui ce billet ; qu'il ordonne aux sbires de fermer les portes du château, et d'arrêter sur-le-champ Stéphano.

BÉNINI.

J'y cours, Monseigneur.

LE COMMANDEUR.

Vous, Zanetta, allez chez vous, et amenez-moi Justinio.

ZANETTA.

Oui, M. le Commandeur.

BÉNINI.

Va, ma femme; j'ai eu tort, mais quelque ça, j'ai eu raison.

ZANETTA.

Vous!

BÉNINI.

Sûrement. Sans ma jalousie, tu aurais confié ce billet à Stéphano, M. le Commandeur ne l'aurait pas lu, et il serait arrivé malheur.

LE COMMANDEUR.

Allez vite.

BÉNINI.

Je m'hâte, M. le Commandeur, je m'hâte.

(Ils sortent chacun d'un côté différent.)

SCÈNE XIII.

LE COMMANDEUR.

Il est important que je voie Justinio: lui seul peut me donner des détails sur les projets de ce Stéphano; ce que j'ai fait dire à Alberti va occuper les sbires dans une autre

partie du château, et Justinio ne risque rien en venant me trouver ici. Mais quel motif a pu engager Stéphano ?... cette découverte accroît mes soupçons sur ce misérable. Sa figure ne m'est pas inconnue, et ce que m'en a dit Justinio... Je voulais l'interroger; mais il m'a été impossible de le joindre. Il semble qu'il m'évite. Si mes conjectures étaient fondées !... Tout me porte à le croire. Stéphano a connu Justinio; et s'il a pris à Florence le nom de Rozelli, n'a-t-il pu prendre ailleurs celui de ?....

MANETTA.

Le voilà, Monseigneur.

LE COMMANDEUR.

Il suffit, laissez-nous.

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

LE COMMANDEUR, JUSTINIO.

JUSTINIO.

Eh bien ! Commandeur, mon père est-il prévenu ? Célesta n'a-t-elle rien à craindre ? et l'infâme Stéphano est-il en votre pouvoir ?

LE COMMANDEUR.

Un moment; diable ! comme tu y vas ! j'ai lu ton billet; Stéphano n'est point arrêté,

mais les sbires sont avertis, les portes du château son fermées, et Célesta est en sûreté.

JUSTINIO.

Oh ! puisse Stéphano ne pas vous échapper !

LE COMMANDEUR.

Je l'espère bien, morbleu !

JUSTINIO.

Ce monstre est l'auteur de tous mes maux ; c'est lui qui m'a ravi l'amitié de mon père ; c'est lui qui, dans ce moment encore, attire sur moi tous les malheurs dont je suis accablé.

LE COMMANDEUR.

Comment !

JUSTINIO.

C'est lui qui a commis sur la route d'Otrante les crimes dont je suis accusé, et ce scélérat a pris mon nom pour se soustraire aux recherches de la justice.

LE COMMANDEUR.

Et d'où sais-tu ?..

JUSTINIO.

Ici, à cette place, j'ai entendu ce misérable se féliciter de ce que je ne pouvais échapper aux lois, puisque mon arrestation allait le soustraire à toutes les recherches.

LE COMMANDEUR.

Le scélérat ! mais es-tu bien sûr ?...

JUSTINIO.

Oui, sans doute. L'homme qui accompagnait Stéphano, et qu'il a nommé, je crois, Ribaldi, le blâmait, et je l'ai entendu lui dire que si lui-même était en péril, il ne voudrait point sauver sa vie en sacrifiant un innocent.

LE COMMANDEUR.

Et qu'est devenu cet homme?

JUSTINIO.

Il en a été chercher quatre autres qui doivent servir à l'enlèvement de Célesta; au coucher du soleil, il les introduira par cette petite porte, dont Stéphano lui a remis une clef; ils se cacheront dans ce taillis, et attendront que l'obscurité de la nuit leur permette de tenter l'exécution de leur dessein.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! qu'ils viennent, je vais tout préparer, et ils se mettront eux-mêmes entre nos mains.

JUSTINIO.

Il faudrait pour cela qu'ils ne fussent point instruits...

LE COMMANDEUR.

J'espère bien l'empêcher. Mais on vient.

JUSTINIO.

Dieu! c'est mon père et Célesta!

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, ALBERTI, CÉLESTA, MARIA, ZANETTA, VALETS, SBIRES.

ALBERTI.

Qu'ai-je appris, cher Commandeur? quoi! cet infâme Stéphano voulait m'enlever ma Célesta!

CÉLESTA.

O mon père!

LE COMMANDEUR.

Oui, Elvini; et c'est ton fils qui a découvert ce complot affreux.

CÉLESTA, à part.

Cher et malheureux Justinio!

LE COMMANDEUR.

Tu as ordonné?...

ALBERTI.

Tout ce que vous m'avez prescrit. Mais les sbires ont vainement parcouru le château, ils n'y ont point trouvé Stéphano.

LE COMMANDEUR.

Aurait-il pris la fuite? morbleu! ne négligeons rien pour nous assurer de lui. Elvini, joins tes efforts aux nôtres; il importe à ton bonheur que Stéphano soit remis entre les mains de la justice.

ALBERTI.

Que dites-vous, Commandeur?

LE COMMANDEUR.

De lui seul dépend la justification de ton fils.

CÉLESTA.

Quel espoir !

ALBERTI.

Hélas !

JUSTINIO.

O mon père, ne rejetez point cette espérance ; la vie me serait odieuse, s'il me fallait renoncer à votre estime.

LE COMMANDEUR.

Tu la recouvreras, Justinio ; déjà je t'ai rendu la mienne, et bientôt tes malheurs finiront ; mais où donc est Léon ?

ALBERTI.

M. le Comte était près de nous quand Bénini est venu de votre part ; à la lecture du billet, M. le Comte s'est écrié : Le monstre ! et il est parti, suivi de Bénini et de quelques-uns de ses gens.

LE COMMANDEUR.

Sans doute il s'est mis à la poursuite de Stéphano. Hâtons-nous, Messieurs, visitons le parc, et que ce scélérat ne puisse nous échapper.

(On entend un grand bruit dans la coulisse.)

BÉNINI, de la coulisse.

Marche, coquin !

TOUS.

Qu'entends-je ?

BÉNINI, entrant précipitamment.

Il est pris, il est pris.

TOUS.

O bonheur !

BÉNINI.

Il était caché dans ce parc, il attendait la nuit pour s'enfuir ; M. le Comte et moi, nous l'avons arrêté. Le voilà, le voilà !

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE, BÉNINI, LE CHEF DES SBIRES; STÉPHANO, SBIRES ET VALETS.

LE COMTE.

Avance, misérable.

STÉPHANO.

Eh ! mon Dieu ! qu'ai-je donc fait ?

BÉNINI.

Tu le sais ben, ce que t'as fait.

LE COMMANDEUR, bas, à Bénini.

Ses complices ne peuvent tarder à paraître...

BÉNINI.

Je vais me mettre aux aguets.

(Il grimpe sur un arbre près du mur.)

LE COMMANDEUR, à Stéphano.

Approche !

STÉPHANO, à part.

Payons d'audace.

LE COMMANDEUR.

Rien maintenant ne peut te soustraire au châtiment que tu as mérité; mais il est encore en ton pouvoir d'en adoucir la rigueur.

STÉPHANO.

Qu'exigez-vous de moi ?

LE COMMANDEUR.

Un aveu franc et sincère.

STÉPANO.

Je suis prêt à répondre.

BÉNINI, sur l'arbre.

Et à mentir.

LE COMMANDEUR.

Comment te nommes-tu ?

STÉPHANO.

Stéphano.

LE COMMANDEUR.

N'as-tu jamais porté d'autre nom ?

STÉPHANO.

Jamais.

LE COMMANDEUR.

Tu mens.

BÉNINI, sur l'arbre.

Il ment.

LE COMMANDEUR.

Tu as habité Florence ?

STÉPHANO.

Florence?...

LE COMMANDEUR.

Tu te faisais appeler le comte de Roselli ?

BÉNINI.

Quel comte !

STÉPHANO.

Ce n'est pas moi, M. le Commandeur.

JUSTINIO.

Ce n'est pas toi, misérable !

STÉPHANO.

Justinio !

LE CHEF DES SBIRRES.

Justinio !

LE COMMANDEUR.

Oui, M. l'Officier, cet homme est Justinio, mais soyez tranquille, je réponds de lui.

STÉPHANO, à part.

Tenons ferme, ou je suis perdu.

LE COMMANDEUR.

Depuis combien de tems es-tu dans le royaume de Naples ?

STÉPHANO.

Depuis... un an... à-peu-près.

LE COMMANDEUR.

Connais-tu la route de Naples à Otrante ?

STÉPHANO, troublé.

Non, M. le Commandeur.

LE COMMANDEUR.

Non ? Ta mémoire te trahit sans doute : tu n'as pu oublier qu'à deux milles d'Otrante, et sur la route de Naples, il existe un bois touffu..

STÉPHANO, à part.

Oh ! Ciel !

MARIA, à part.

Il se trouble.

BÉNINI.

C'est que ça n'est pas clair pour lui.

LE COMMANDEUR.

Ce bois a été fatal à plus d'un voyageur... Moi-même j'ai été attaqué.

STÉPHANO, avec effroi.

Vous !

CÉLESTA, bas, à Maria.

J'espère !...

LE COMMANDEUR.

Toute ma vie ce jour sera présent à ma pensée !... je crois voir encore l'homme qui arrêta mon cheval ; il avait tous tes traits.

STÉPHANO.

Quoi ! Monseigneur, vous pourriez croire ?

LE COMMANDEUR.

N'essaie point de m'en imposer. Dès l'instant où je t'ai aperçu ici, ta figure m'a frappé; je ne pouvais me rappeler où je t'avais vu; mais maintenant, je ne saurais m'y méprendre; c'est toi qui m'as attaqué.

STÉPHANO, reprenant son assurance.

Ce n'est pas moi, M. le Commandeur, je n'ai jamais été à Otrante.

LE COMMANDEUR.

Tu oses nier !...

STÉPHANO.

Vous m'avez demandé la vérité, je vous la dis.

BÉNINI, à part.

Est-il effronté !

LE COMMANDEUR.

Nieras-tu aussi qu'en ce moment, enhardi par l'impunité, tu méditais encore de nouveaux forfaits?... Diras-tu que tu n'avais pas formé le coupable dessein d'enlever une fille vertueuse à ses parens ?

STÉPHANO.

J'en conviens, mais je croyais servir mon maître; et c'est lui qui me l'avait ordonné.

LE COMMANDEUR.

Vil imposteur !...

STÉPHANO.

J'en appelle à M. le Comte.

LE COMTE.

Il est vrai ; égaré par l'amour et par les conseils de ce scélérat, j'ai pensé devenir le plus criminel des hommes ; mais le remords s'empara bientôt de mon cœur, et je lui défendis d'exécuter cet odieux projet.

LE COMMANDEUR.

C'est vous qui aviez commandé ?...

ALBERTI.

Calmez-vous, mon ami, son repentir doit effacer ses torts ; et vous, Stéphano, songez au sort qui vous attend, rougissez enfin de votre conduite passée, détestez des crimes qui doivent vous coûter la vie, et par votre sincérité méritez la pitié des magistrats.

STÉPHANO.

Je ne sais ce dont on m'accuse, mais, je vous le jure, je n'ai rien à me reprocher.

BÉNINI, sur l'arbre et à voix basse.

Chut !... chut !...

LE COMMANDEUR.

Qu'est-ce ?

BÉNINI.

Ribaldi.

STÉPHANO, avec crainte.

Ribaldi !

BÉNINI.

Et quatre autres coquins ! ils approchent.

STÉPHANO, haussant la voix.

Ribaldi ! tu te p...

LE COMMANDEUR, ALBERTI, LE COMTE et JUSTINIO.

Silence, misérable !

LE COMMANDEUR.

Veillez sur lui ; éloignez-vous, je vais tenter un dernier effort.

CÉLESTA.

O mon Dieu ! prends pitié de nous.

LE COMMANDEUR.

Toi, Béaini, reste avec moi.

BÉNINI.

Oh ! je ne vous quitte pas.

(Le Comte et Justinio saisissent Stéphano, qu'ils entraînent au fond du théâtre ; Alberti, Célesta, Maria et les sbires les suivent ; le Commandeur et Bénini se placent derrière la petite porte ; le chef des sbires et deux de ses gens restent près d'eux.)

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, RIBALDI.

(On entend couler deux tours de la serrure ; la porte s'ouvre doucement, et Ribaldi passe la tête pour examiner s'il ne court aucun danger, il avance ensuite, et fait entrer quatre grands coquins.)

RIBALDI.

Personne ne peut nous voir, tout va bien ; cachons-nous dans ce taillis, et attendons Stéphano.

LE COMMANDEUR.

Bas les armes, coquins, ou vous êtes morts !

RIBALDI.

Nous sommes découverts!

(Ribaldi et ses complices se trouvent entourés par les sbires, qui les couchent en joue ; ils rendent les armes.)

LE COMMANDEUR.

Oui, vos infâmes complots sont découverts, et déjà votre chef est en notre pouvoir.

RIBALDI.

Stéphano ! tout est fini.

(On ramène Stéphano en scène.)

STÉPHANO, à part.

Il ne peut me trahir sans se perdre, je n'ai rien à craindre.

LE COMMANDEUR.

Misérables ! le Ciel vous livre enfin à la juste sévérité des loix.

RIBALDI.

Aïe, aïe, aïe.

LE COMMANDEUR.

Perfide Stéphano ! non content d'avoir abusé de la confiance de ce jeune homme, d'avoir opéré sa ruine, de l'avoir réduit à la misère la plus affreuse, tu as déshonoré sa mémoire, tu as pris son nom pour commettre tes brigandages, et tu l'as exposé au châtiment que tu avais seul mérité.

RIBALDI.

C'est sans doute, ce Justinio...

STÉPHANO.

Je suis innocent, M. le....

LE COMMANDEUR.

C'est devant tes juges que tu chercheras à te défendre. Je pouvais m'intéresser à votre sort, je pouvais, sinon vous soustraire au supplice, du moins en adoucir la rigueur : je n'exigeais de vous que l'aveu de votre infamie, un aveu nécessaire à la justification de cet infortuné; vous ne l'avez pas voulu, eh bien ! je vous abandonne ; plusieurs de vos complices sont déjà dans les fers, ils vous seront confrontés, ils attesteront vos crimes et l'innocence de Justinio. Gardes, faites votre devoir.

STÉPHANO.

Dussions-nous périr, nous ne pouvons rien avouer.

RIBALDI.

Un moment, parle pour toi.

TOUS.

Qu'entends-je !

RIBALDI.

M. le commandeur, que Stéphano refuse, moi, j'accepte.

STÉPHANO.

Que veux-tu dire ?

RIBALDI.

La vérité. Tôt ou tard ne faut-il pas qu'elle soit connue ? et quand elle ne sauverait pas ce brave jeune homme, cela ne nous empêcherait pas d'être pendus

LE COMMANDEUR.

Parle, parle, et compte sur ma promesse.

RIBALDI.

Oui, Monseigneur, ce jeune homme est innocent ; il n'a jamais été parmi nous ; c'est Stéphano qui, sous le nom de Justinio, était chef de la troupe d'Otrante.

JUSTINIO.

Eh bien ! mon père ?

ALBERTI.

O mon fils !

CÉLESTA.

Dieu de bonté !

ALBERTI.

M. l'Officier, saisissez ces deux hommes et qu'ils soient conduits à Salerne.

RIBALDI.

Mais moi, M. le Commandeur...

LE COMMANDEUR.

Sois tranquille, je m'y rendrai bientôt.

STÉPHANO.

Traître de Ribaldi !

RIBALDI.

Console-toi, va, nous ne pouvions guère finir autrement. (On les emmène.)

SCÈNE XVIII.

LE COMMANDEUR, LE COMTE, ALBERTI, JUSTINIO, CÉLESTA, BÉNINI, MARIA et ZANETTA.

LE COMMANDEUR.

J'avais bien dit que je te le rendrais digne de toi.

ALBERTI.

Ah ! je vous dois le bonheur.

LE COMMANDEUR.

A la pointe du jour, nous partons pour

Naples. Justinio, je ne prends aucun repos que ton innocence ne soit publiquement reconnue. Stéphano recevra le prix de ses forfaits ; quant à Ribaldi, j'obtiendrai du roi la commutation de sa peine.

CÉLESTA.

Oh ! M. le Commandeur !

BENINI.

J'espère que v'là une journée qui me fera honneur.

MARIA.

Mes cartes m'avaient dit tout cela.

LE COMMANDEUR.

Enfin des jours purs vont succéder à tant d'orages : Justinio, tu deviendras l'époux de Célesta, et si le Ciel t'accorde un fils, apprends-lui de bonne heure que l'enfant qui méconnaît son père est indigne d'être compté parmi les hommes.

FIN DU FILS BANNI.

TABLE

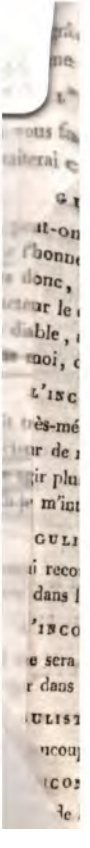
DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

La Bataille de pultawa, mélodrame en trois actes, par MM. Frédéric et Boirie 1

Le Maréchal de Luxembourg mélodrame en trois actes, par les mêmes. . . . 132

Le Fils banni, mélodrame en trois actes, par M. Frédéric. 267

FIN DE LA TABLE.

3 6105 113 650 233